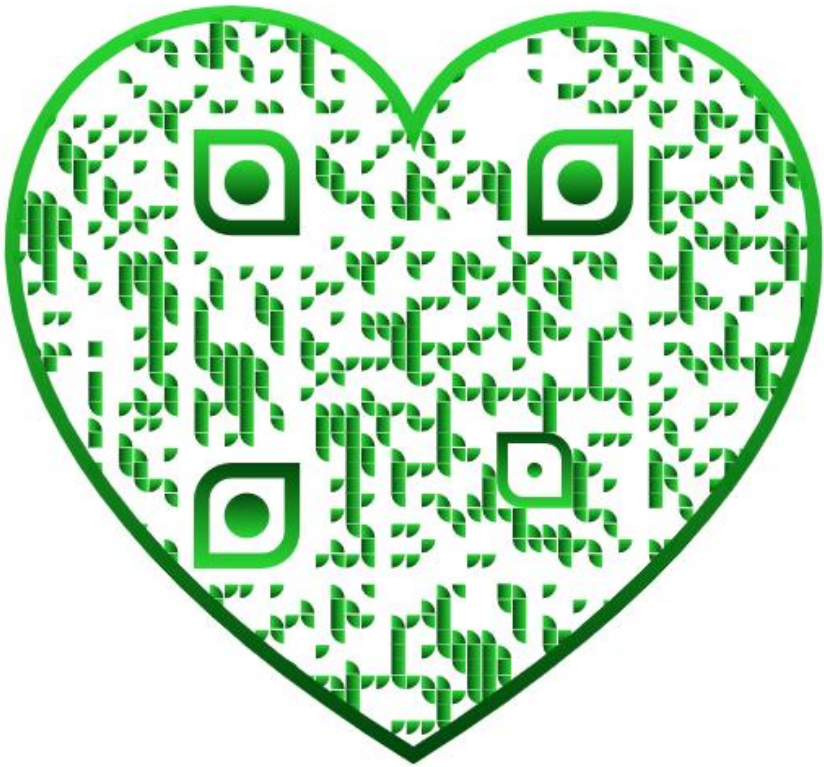
Janis Mackay

Agatha Black

1812

Fleurus



Janis Mackay
Agatha Black
1812
Fleurus

Janis Mackay

Traduction de Marie Tillol

Agatha Black

1812

Fleurus

Table des matières

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Chapitre XXV

Chapitre XXVI
Chapitre XXVII
Chapitre XXVIII
Chapitre XXIX
Chapitre XXX
Chapitre XXXI
Chapitre XXXII
Postface
Page de copyright

Je dédie ce livre à mes sœurs, Karen et Moy
Avec toute mon affection

Chapitre I

Nous étions le samedi 15 décembre 2012 au matin et il était dix heures moins le quart. (Ça peut paraître curieux d'être d'une telle exactitude mais, dans cette histoire, vous verrez que le temps joue un rôle crucial.) Ce jour-là, maman m'envoya au coin de la rue lui acheter le journal, un paquet de Pim's et une bricole pour moi qui ne dépasse pas les trente pence. Une Mission de Confiance – comme elle disait. (Le truc, c'est que je m'étais fait pincer trois fois ce mois-ci, pour avoir fait le mur alors que j'étais censé être dans ma chambre, penché sur mes devoirs. Mais, depuis trois jours, je m'étais tenu à carreau : j'étais resté sagement à la maison. Vu que portes et fenêtres étaient closes, je n'avais guère eu le choix.)

J'avais une planque. En général, sauf quand j'étais puni, j'y passais un temps fou, mais maman n'était pas au courant. Personne n'était au courant, d'ailleurs, hormis Will et Robbie qui faisaient partie de ma bande. Il s'agissait d'une vieille cabane, plantée au beau milieu d'un vaste jardin à l'abandon, et dont on avait fait notre QG. Elle était super chouette mais, comme je vous l'ai dit, je n'y avais pas été depuis trois jours, coincé dans ma chambre où je glandouillais, en rêvant à ce vélo sérieusement cool que je voulais pour Noël.

C'est alors que maman passa une tête dans la pièce, un bébé collé sur chaque hanche, et glissa :

– Bon, Saul, je t'autorise à sortir me faire une course à l'épicerie.

Vraiment gonflant. Comme si j'avais la moindre envie d'aller faire les courses. Jamais de la vie. J'étais peinard, affalé sur mon gros pouf bleu, à feuilleter mes magazines de BMX dans lesquels je cochais le vélo de mes rêves, le casque, les stickers et tout et tout. Sans compter que ça caillait sec, dehors – à la télé, ils avaient même annoncé de la neige, dans la soirée. Une virée dans ma planque, je ne dis pas. Mais faire les commissions de maman, non merci.

Les jumelles commencèrent à chouiner tout en s'agrippant aux cheveux de maman.

– Je te fais confiance, Saul, reprit-elle, tentant d'arracher ses mèches à leurs mains serrées. Et pas question de traîner en chemin !

Je m'apprêtais à protester quand je me souvins que Noël approchait à grands pas : plus que dix jours avant la date fatidique. Je songeai au BMX et à tous les autres trucs que je voulais : il était urgent de faire bonne figure. Je voulus me redresser d'un bond mais je dus m'y reprendre à deux fois pour m'extirper de ce satané pouf, puis je gazouillai :

– Ouais. C'est d'accord, m'man.

Maman cala les jumelles sur mon lit, avec le soupir d'une femme dépassée par les événements. C'est dingue, ce qu'elles pouvaient geindre ! Elle m'enfonça ma vieille casquette sur les oreilles et me tendit le compte exact, puisqu'il m'était arrivé par le passé de piquer une ou deux piécettes au passage.

– Tu as trente pence de rab, fit-elle.

Je me forçai à rester stoïque, pourtant c'était rageant. Autant balancer trente pence à la flotte en faisant un vœu. Une barre de Milky Way, c'est le maximum qu'on peut s'offrir avec trente pence, et en deux bouchées c'était avalé. Autant jeter ma pièce dans la rivière pour de bon et prier pour que soit exaucé mon rêve d'avoir un BMX, vu qu'avec mes parents éternellement fauchés – surtout depuis que j'avais deux petites sœurs, à qui il fallait *des vêtements, du lait, une poussette et des couches à n'en plus finir* – j'aurais beau jouer les enfants modèles, je pouvais toujours courir pour que ma liste de cadeaux se matérialise sous le sapin. Le vélo, c'était perdu d'avance, mais même le reste risquait de passer à la trappe !

Maman récupéra les jumelles, me poussa dans le couloir et m'escorta jusqu'à la porte.

– N'oublie pas, Saul, cria-t-elle bien fort pour que toute la rue en profite, je te fais confiance !

Me retrouver seul dehors me fit un bien fou. Je marchai sans me presser, histoire de profiter à fond de cette parenthèse de liberté. J'échafaudais déjà les excuses bidons à servir à maman au retour : « La file était *immeeeeense* et j'ai attendu des *plooombes* ! Sans compter que j'ai dû marcher à deux à l'heure pour ne pas déraper sur le sol verglacé. » Le ciel était bas et sombre, à tous les coups il allait neiger.

– Salut, Saul. Content de te voir. Avec un peu de chance, on va avoir de la neige à Noël, tu ne crois pas ?

– Hé, Saul. Ça fait un bail qu'on ne t'a pas vu par ici. Il va neiger, c'est sûr. Tu vas pouvoir fabriquer un bonhomme de neige.

J'étais connu comme le loup blanc dans cette rue, parce que je saluais

toujours tout le monde. Sauf Crow, la terreur du quartier et la seule personne au monde qui me fichait la trouille. Mais alors, une trouille d'enfer. Son vrai nom, c'était Colin Rowe, mais tout le monde l'appelait Crow. Si j'étais le loup blanc, lui, c'était le loup noir. Même son nom était terrifiant. Crow était en troisième et c'était une brute épaisse. Chaque fois que je le voyais, je changeais de trottoir ou rebroussais chemin fissa vers chez moi. Mais pas de Crow dans les parages, en cette matinée du samedi 15 décembre. Il détestait sans doute le froid. Il y avait un paquet de trucs que Crow détestait – à commencer par moi. Mais je n'avais pas l'intention de gâcher cette courte escapade en pensant à lui.

J'aimais bien regarder les sapins de Noël des voisins par leur fenêtre, surtout ceux qui clignotent ; je m'accordai un bref moment de répit. J'en comptai neuf, puis, comme je passais devant la laverie, ça me démangea de faire un détour, de passer derrière le bâtiment, escalader le mur, traverser le terrain en friche à fond la caisse, me faufiler à travers la haie jusqu'à ma planque. Qui sait si une bande rivale ne l'avait pas squattée pendant que j'étais coincé à la maison. Si ça se trouve, Crow l'avait mise à sac.

Autrefois, notre repaire était probablement une cabane de jardin – du moins, c'est ce qu'on imaginait, mes potes et moi. Comme elle était un peu de traviole, Robbie (qui était allé en Italie) la surnommait Pise, d'après je ne sais quelle tour penchée. Autour de notre QG, c'était carrément la jungle, avec çà et là quelques arbres centenaires. Sûr que ce jardin échevelé avait dû abriter une magnifique demeure, dans le temps. Officiellement, il se trouvait sur un site promis à la destruction, entouré de fil de fer barbelé et d'une haie touffue. Il était envahi par les orties, des débris de toute sorte, de longues tiges de rhubarbe qui pointaient de-ci de-là, des oiseaux morts. En plus des barbelés, une pancarte stipulait :

Travaux de démolition

Danger de mort

Entrée interdite

Au cas où vous n'auriez pas su lire, l'avertissement était flanqué d'une tête de mort sacrément flippante. Il n'empêche, on pouvait s'y glisser via un passage dans la haie, à l'arrière, là où les barbelés étaient moins serrés. Moi, Will et Robbie, on était les seuls à le savoir.

La planque se trouvait un peu en dehors de la ville et, d'après Robbie,

c'était comme si elle s'était perdue dans les méandres du temps – ce qui était plutôt drôle quand on pense à ce qui est arrivé par la suite. La première fois qu'on était tombés dessus, on avait eu les jetons, mais on avait balayé les toiles d'araignée, évacué les deux souris mortes et le cadavre de lapin, puis apporté de jolies choses pour arranger la déco. Will avait amené son vieil Ewok en peluche de quand il était gamin. On l'appelait Fred, c'était notre mascotte : il veillait sur les lieux en notre absence. Robbie avait ramené des babioles en plus ou moins bon état, un chien en porcelaine, un bol en plastique bleu (pour les chips, avait-il dit) et une photo de lui à l'âge de sept ans, souriant de toutes ses dents dans un cadre fantaisie. Moi, j'avais récupéré une couverture rayée et un coussin, ainsi que des feutres pour noter nos noms sur les murs. Dans la cabane, on avait déniché une caisse en bois remplie à ras bord de revues de jardinage. On avait transporté des pierres et de vieilles planches pour bricoler de petits bancs. Le résultat était épatant.

Bref, je marchais vers l'épicerie, complètement perdu dans mes pensées : je rêvais à mon QG. Le clocher de l'église marquait dix heures moins cinq. J'avançais si lentement que c'est tout juste si je ne reculais pas. Je tentai de redescendre sur terre.

Le truc, c'est que j'avais dit à Will et Robbie qu'on faisait une pause, vu que la dernière fois qu'on s'était retrouvés là-bas, il faisait un froid mortel. Will et moi, on était des gangsters poursuivis par la police, et Robbie, le policier lancé à nos trousses. On essayait de le soudoyer avec quelques liasses de billets, qu'on avait déchirés dans les magazines de jardinage – c'était un jeu génial et c'était principalement mon idée –, quand soudain Robbie avait dit qu'il se gelait et qu'il voulait rentrer. Bien sûr, il avait fallu que Will s'en mêle : lui aussi était frigorifié.

J'avais cédé :

– OK, les gars, ça marche, on fait une pause le temps que la météo s'améliore.

On était restés un moment silencieux, à observer notre terrain de jeu, puis Robbie avait dit :

– Pise, c'est un peu notre deuxième maison, pas vrai ?

Will et moi, on avait hoché la tête. Il avait mille fois raison.

Dans une minute, il serait dix heures. La boutique était en vue. Quelque chose d'humide me caressa la joue. Je levai les yeux. Des flocons blancs tourbillonnaient gaiement avant d'atterrir sur ma tête. J'adorais la neige.

J'ouvris la bouche pour avaler un flocon. J'en reçus un, pile sur la langue, pile au moment où la cloche sonnait ses dix coups, pile au moment où retentissaient, pêle-mêle, un crissement de pneus, un coup de klaxon vigoureux et un hurlement à vous vriller les tympans.

Je me retournai. Une fille, vêtue d'une robe élégante, était plantée au milieu de la route, les bras collés le long du corps. Son visage était d'une pâleur fantomatique. Elle criait. La voiture fit un écart pour la dépasser et disparut dans un rugissement. Au cri de la fille succéda une série de plaintes et de sanglots. Elle trébucha sur la chaussée, en proie à la panique, buta contre le bord du trottoir et atterrit à mes pieds. Enfouissant son visage dans la paume de ses mains, elle se mit à pleurer.

Je tournai la tête de droite et de gauche, pensant repérer sa mère ou sa grande sœur ou n'importe qui, mais pas un chat à la ronde. Je me baissai, lui tapotai l'épaule ; je me sentais complètement empoté.

– Hé, tentai-je, ça va aller ?

Écartant ses mains de son visage, elle cessa de pleurer et leva les yeux vers moi, comme si j'étais un dieu vivant. Un frisson des plus étranges me parcourut alors, tel un million d'aiguilles chauffées à blanc se fichant dans ma colonne vertébrale. Jamais je n'avais vu quelqu'un comme elle. Elle avait des yeux bleu pâle, une peau d'une blancheur parfaite, presque transparente, un petit bonnet rigolo, comme pour la douche, d'où jaillissait une tignasse rousse bouclée qui lui descendait jusqu'au bas du dos. Elle tendit les mains et referma ses longs doigts sur mes chevilles.

– Je me suis égarée, lâcha-t-elle dans un sanglot.

Chapitre II

J'étais coincé. La fille bizarroïde restait accrochée à mes chevilles. Un frisson remonta le long de mes jambes. Je laissai échapper un rire, malgré moi. Parfois je me marre quand je suis gêné. Je m'efforçai de faire lâcher prise à la fille, mais elle était drôlement costaude. Elle tint bon, comme si elle se noyait et que j'étais sa bouée de sauvetage. Je tentai de lui parler.

– Hé, tu vas à une fête costumée ?

Sauf qu'il était un peu tôt dans l'après-midi pour ce genre de soirée. Elle leva vers moi des yeux stupéfaits, à croire que je lui causais chinois.

– Une fête de Noël, peut-être ? continuai-je, en lui souriant avec embarras.

Elle resta figée, les yeux comme des soucoupes, l'air terrifié. Ses longs doigts étaient toujours verrouillés sur mes chevilles. Mon cœur battait à tout rompre. Et si elle était dingue ?

– Euh, bon, glissai-je, oublie à propos de la fête.

Je faisais de mon mieux pour paraître calme, mais intérieurement la panique m'envahissait à vitesse grand V.

– Je crois que je vais y aller, alors.

Sauf que je ne pouvais pas bouger d'un pouce. J'esquissai un sourire apaisant.

– Je suis soulagé que tu n'aies rien. Bon… je file, hein ? Et fais gaffe, la prochaine fois, en traversant la route.

Je crus qu'elle allait me laisser partir, mais pile à ce moment une voiture déboula. Un petit cri de souris lui échappa et elle serra mes chevilles encore plus fort.

– Hé ! Excuse-moi ! lui lançai-je.

Je commençais sérieusement à flipper.

– Tu peux me lâcher ?

Elle dut piger car elle desserra sa prise. Je hochai la tête et lui présentai la paume de mes mains, comme ils font dans les films. Ça marcha : elle lâcha.

– Merci, dis-je bien que ça semble crétin dans le contexte.

C'est elle qui aurait dû s'excuser. Je reculai d'un pas, sans attendre. Je sentais le sang pulser à mes chevilles. Elle se redressa, s'assit et essuya ses larmes dans sa manche.

C'est alors que je vis véritablement ses vêtements. Elle portait une longue robe brune avec un col froncé et des fanfreluches le long des bras. Par-dessus, elle avait une seconde robe sans manches, d'une teinte crème. Complètement ringard. Même son visage, avec ses lèvres de poupée et son nez en trompette, semblait d'une autre époque.

– La fête ? dit-elle, me regardant l'air hagard depuis son coin de trottoir, aussi paumée que si elle émergeait à l'instant d'un cauchemar.

Elle enroula ses doigts dans sa longue chevelure, les larmes lui montèrent aux yeux.

– Pardonne-moi, mais je ne saisis point.

Il y a un truc qui cloche chez cette fille, songeai-je en battant prudemment en retraite. Fallait-il déguerpir et aller chercher de l'aide auprès d'un adulte ? Tout était bizarre chez elle, et sa voix avait l'accent le plus comique que j'avais jamais entendu. Je me repris : c'était forcément une blague, j'allais me retrouver sur YouTube avec *« Pigeon ! »* marqué sur le front. C'était peut-être un coup de Crow ? Mais j'étais seul dans la rue, je l'avais vérifié d'un coup d'œil circulaire. Pas de caméra en vue. Rien. La neige tombait abondamment, désormais. Une partie de moi avait envie de mettre les bouts : aller faire mes courses et laisser cette fille à genoux sur le macadam aux bons soins du prochain passant… mais ses yeux étaient tellement implorants ! Je n'assumais pas de l'abandonner comme ça. Elle semblait n'avoir nulle part où aller.

– Où. Est-ce. Que. Tu. Vis ?

J'avais parlé à deux à l'heure, au cas où elle serait étrangère ou un peu limitée.

– Vis… Habites… Où est-ce que tu habites ?

Elle désigna l'épicerie.

– Là.

Je me demandai si M. et Mme Singh avaient adopté une fille.

– D'accord, continuai-je, tu veux que je t'accompagne jusqu'au magasin, je veux dire, jusque chez toi ?

Elle acquiesça. Puis, tirant sur mon sweat à capuche, elle se redressa sur ses pieds. Elle soupira et vacilla un moment, au bord de chavirer. Ses mains agrippèrent mes bras. Pour une brindille, elle avait une force phénoménale.

– Je m'appelle Saul, j'ai douze ans, mentis-je.

– Je suis Mlle Agatha Black.

Elle respira à fond puis relâcha lentement sa prise sur mes bras, pour me tendre ensuite une main tremblant comme une feuille.

– Et j'ai onze ans et six mois d'âge.

Pile comme moi ! Je lui serrai la main, sa paume était mince et froide. Je me sentis un peu bête avec cette poignée de main. J'avais rarement l'occasion de faire ça : ça avait dû m'arriver en tout et pour tout trois fois, et toujours avec des adultes, jamais avec quelqu'un de mon âge. Quand je la vis faire une légère révérence, ça fit tilt dans mon cerveau : ce devait être une actrice. Je rigolai bien fort, mi-soulagé, mi-embarrassé.

– Tu joues dans un film ? Vous tournez quoi ?

– Sous cette neige, tout tourne au cauchemar, répondit-elle en levant la main pour attraper un flocon.

Tu parles d'un drôle de titre pour un film, me dis-je. J'allais ajouter quelque chose au sujet du film quand des sanglots m'arrêtèrent net. Elle pleurait de nouveau, en montrant l'épicerie du doigt :

– C'était là. Fichtre, le doute n'est pas permis. Cette fois-ci, quel échec retentissant. Ma vie. Mon foyer. Tout a disparu.

Elle tordit les mains douloureusement, l'air malheureux comme les pierres :

– Je devais regarder autour de moi et prendre bonne note, juste pour un temps, comme si je savais de quoi il retournait. Un temps. C'est tout.

Il était urgent de revenir sur terre.

– Bon, dis donc, Agatha, c'est quoi la blague, dans tout ça ?

– Foin de blague, je suis sérieuse, Saul.

Elle me reprit la main et la pressa doucement.

– Crois-moi, on ne saurait être plus égarée que moi et j'espère amèrement pouvoir regagner mon foyer sans détour. Le grand bruit m'a secouée jusqu'aux entrailles. Je devais regarder autour de moi, prendre bonne note des changements et rentrer sur-le-champ.

Elle se passa la main dans les cheveux, tétanisée. Puis elle observa le sol comme si elle avait perdu quelque chose. Ensuite, elle fixa la route. Elle descendit du trottoir et faillit se jeter sous les roues d'une voiture. Je la tirai en arrière, juste à temps.

– Dieu du ciel ! Quelle folle carriole ! glapit-elle. Mais le monceau d'or

est enseveli par ici, cria-t-elle, troublée, ignorant que je venais de lui sauver la vie.

Je vis le poing du conducteur se dresser dans notre direction, puis il s'évanouit. La fille vint se placer face à moi et me saisit les poignets.

– Je t'en prie, supplia-t-elle, aide-moi à retrouver mon chemin.

Un rire nerveux m'échappa.

– Bien, pour commencer, évite de descendre sur la chaussée, tu veux ? La vache, tu m'as flanqué une de ces peurs *!*

Elle opina, me serra les mains et reporta son regard sur la boutique de Mme Singh. Je pris une profonde inspiration.

– Je croyais que tu avais dit que c'était chez toi – juste ici ?

Elle me fichait les jetons, mais ça ne me dérangeait pas qu'elle me donne la main.

Elle fit non de la tête.

– Cela l'est et ne l'est pas. C'était chez moi. Oh, prends pitié, je dois y retourner, Saul. Ce ne devait être qu'un bref séjour. J'imagine que tu n'y comprends goutte. Je dois y retourner sans plus attendre. L'or est sans doute perdu.

Le silence se fit peu à peu, comme toujours quand il neige.

– Retourner où ? répétai-je, tandis qu'une fois de plus un frisson me parcourait la nuque.

Ses yeux délavés se plantèrent dans les miens, elle hocha la tête et glissa d'une voix ténue :

– Fichtre, Saul, en 1812.

Je ne pus retenir un gloussement, qui résonna étrangement.

– Hin hin !

Je la dévisageai. Elle ne plaisantait pas.

– Allez, Agatha, tu me fais marcher, hein ?

Elle fit signe que non, sa longue chevelure valsant de droite à gauche. Des flocons parsemaient ses cils. Mon cœur battait la chamade. Elle garda ma main dans la sienne mais resta silencieuse.

– Tu es sé… sérieuse ? bégayai-je.

Elle l'était.

Je déglutis péniblement :

– Co… Comment ça ?

– Las, Saul, soupira-t-elle, c'est une histoire affreusement compliquée. Puis, baissant d'un ton, elle reprit : Vois-tu, Saul, je suis la fille dévouée de M. Albert Black.

Elle me regardait, l'air d'attendre une réaction. Il aurait fallu que j'opine du chef et dise en riant :

– Ahhh, je vois, le fameux Albert Black. Celui-là même ?

Mais je gardai les lèvres scellées. Quand il fut évident que le nom d'Albert Black ne me disait rien, elle baissa les paupières et s'entortilla nerveusement les mains.

– Il voyage, continua-t-elle, dans le temps. Ou plutôt, devrais-je dire, il s'efforce tant bien que mal – plutôt mal à la vérité – de le faire, il a formulé le vœu de maîtriser l'art occulte du voyage dans le temps. Et moi, son enfant unique, je suis son assistante.

Je fis mine de comprendre, tout perdu que j'étais. Peut-être étais-je toujours affalé sur mon pouf, en train de rêver ? Mais non. Nous nous trouvions sur le trottoir, sous la neige. C'était réel. Agatha soupira derechef.

– Et donc, Saul, sans doute comprends-tu à présent quel est mon embarras. Je suis dans de beaux draps…

Mlle Agatha Black connaissait des expressions sacrément imagées. Son langage était digne d'une vieille grand-mère, pas d'une gamine. Elle roulait méchamment les *r*, comme une moto tressautant sur les pavés. « Dans de beaux *drrrrraps*. » Et de quels draps parlait-elle, d'ailleurs ?

– Le fait que tu n'aies jamais entendu parler de M. Albert Black me fiche le bourdon, Saul, fit-elle. C'est le signe patent de son échec. Il en a toujours été ainsi, sa bonne étoile était en toc. Il n'est pas parvenu à briller dans les grands livres d'histoire comme il le désirait si ardemment. Il est encore loin de maîtriser les secrets de l'art de voyager dans le temps et, qui plus est, il m'a laissée ici, au seuil d'une expérience qui a affreusement mal tourné, perdue dans l'avenir.

Nous étions toujours plantés devant le magasin, sous la neige qui n'avait pas cessé, moi et cette drôle de fille qui venait de me déclarer, main sur le cœur, qu'elle arrivait tout droit d'il y a deux siècles dans le passé. La neige redoubla, d'épais flocons tourbillonnaient autour de nous. Je me sentais un peu gêné qu'elle me dévisage aussi abruptement mais, bizarrement, j'étais emballé, l'aventure était *vraiment* au coin de la rue. Aussi fou que ça puisse paraître, et je n'écartais pas la possibilité qu'Agatha ait complètement

disjoncté, une partie de moi la croyait – ou voulait la croire. Elle avait franchement l'air de débarquer d'un siècle précédent. Elle était crédible et semblait absolument ignorer le Code de la route.

Il fallait que j'aille chercher le journal de maman et ses Pim's, mais tomber sur une fille d'une autre époque était sans conteste ce qu'il pouvait m'arriver de plus intéressant, et je me résolus de jouer le jeu.

– Tu veux voir à quoi ressemble ta maison aujourd'hui ? proposai-je, m'efforçant d'adopter un ton détaché.

Elle était partante et glissa sa main dans le creux de mon coude. Nous entrâmes.

Chapitre III

Mme Singh leva les yeux de sa caisse enregistreuse, et j'eus droit à un petit signe de la main assorti d'un clin d'œil – le genre qui voulait dire *ta copine me plaît bien*. Je hochai la tête vigoureusement – *Non… ce n'est pas ce que vous croyez.*

– Bonjour, madame Singh, voici Agatha, ai-je lâché en poussant la jeune fille vers le comptoir.

Le mensonge numéro deux suivit sans traîner :

– Elle tourne un film historique.

– Eh bien, si ce n'est pas merveilleux, fit Mme Singh tout en l'étudiant de pied en cap. Ton costume est très réaliste, ma chérie.

La vision de Mme Singh et de son joli sari rouge chatoyant laissa Agatha hébétée, la mâchoire décrochée. Si Agatha venait vraiment tout droit de 1812, elle n'avait sans doute jamais vu d'Indiens avant cela.

Mme Singh sourit à Agatha puis s'affaira à la recherche du journal du samedi, sans que j'aie besoin de le lui demander.

– Je m'intéresse moi-même beaucoup à l'histoire, continua-t-elle. L'Écosse entière respire l'histoire. C'est ce qui est formidable avec cette ville. Tu sais que cette boutique a été construite en 1770 ? L'histoire est présente à chaque coin de rue, ici, à Peebles, qu'en dis-tu, Saul ?

J'ai opiné, bien qu'à vrai dire je n'y aie encore jamais songé – en dehors du fait, indéniable, que notre planque était une cabane de jardin d'une époque révolue.

Agatha dégagea son bras du mien et fit un tour dans les rayons. Je la vis dévorer des yeux les rangées de magazines aux couleurs criardes et les rayonnages de biscuits, de conserves, d'ampoules. Elle tendit le bras pour les toucher, tremblant comme si une boîte de soupe allait sauter de l'étagère pour la mordre au visage.

– On verra mon magasin, dans le film ? s'enquit Mme Singh, s'inclinant par-dessus le comptoir et baissant la voix. Parce que si c'est le cas, il faudra me prévenir.

Elle affichait un sourire rayonnant.

– Tu comprends… histoire que je mette un brin de rouge à lèvres !

J'ai haussé les épaules en riant, comme chaque fois que je suis gêné, puis me suis empressé d'attraper un paquet de Pim's et une barre de Milky Way sur l'étagère. Le Milky Way coûtait vingt-neuf pence. Je pouvais toujours, ai-je songé, balancer le penny restant dans la rivière Tweed et faire mon vœu de Noël. La rivière ne verrait pas la différence. Mme Singh prit l'argent et, tout en rangeant les courses dans un sac, murmura :

– L'actrice n'a jamais vu de magasin ?

Juste à ce moment, Agatha se matérialisa à mes côtés, le visage cramoisi et la lèvre du bas tremblante, au bord des larmes. Elle caressa le comptoir en plastique du bout des doigts, grimaça, puis recula d'un pas, l'air sérieusement paumée. Ensuite, elle resta comme deux ronds de flan devant une caisse d'oranges, comme si elle n'en croyait pas ses yeux. D'une main hésitante, elle tâta l'écorce grumeleuse. Puis elle se pencha et la renifla.

– Elle se met dans la peau du personnage, avançai-je illico.

Il était grand temps qu'on s'éclipse, moi et Agatha Black.

– Je vois ça. Mais, film ou pas film, il lui faut un manteau, à cette demoiselle. Il neige, dehors.

Mme Singh était une brave femme et, quel que soit son amour pour l'Écosse, elle n'était pas une grande fan de son climat. Elle se précipita dans la réserve, dont elle ressortit trente secondes plus tard avec un vieux manteau.

– Quelqu'un a oublié ça, expliqua-t-elle. Ils ne sont jamais venus le rechercher, donc, tiens, Agatha, enfile-le. C'est un peu grand, mais au moins, ça te tiendra chaud.

– Je vous en sais gré.

Mme Singh sembla perplexe, puis un sourire s'imprima sur son visage. Inclinant la tête, elle répliqua :

– Pas autant que moi.

Je saisis Agatha et son manteau et la tirai par le bras au-dehors, lançant un « Au revoir, madame Singh ! » par-dessus mon épaule.

Agatha, décidément, avait le don pour vous coller la honte.

Elle batailla, sur le trottoir pailleté de neige, pour passer le grand manteau brun. Comme le bas traînait par terre, on aurait dit un enfant des rues. Nous nous mîmes en route sans tarder, Agatha manquant de se casser la figure à force d'être le nez en l'air : elle observait tout, les maisons, la

route, les voitures garées, les antennes de télévision, les lampadaires. Parfois, elle levait le bras pour emprisonner un flocon.

Mon esprit était sens dessus dessous. Pas moyen de ramener cette folle dingo chez moi. Maman déclencherait le plan SOS enfant en danger et Agatha se retrouverait envoyée aussi sec aux services sociaux. Et elle ne pourrait plus jamais regagner l'année 1812. Non. Je l'avais trouvée. C'est à moi qu'elle avait demandé de l'aide. Je pris une grande inspiration et souris à cette pauvre Agatha, plus perdue que jamais, qui me renvoya un sourire éclatant qui acheva de me convaincre de lui venir en aide.

La planque, me suis-je dit.

– Viens, Agatha.

J'avais ralenti : nous étions arrivés au niveau de la laverie.

De gigantesques machines à laver ahanaient péniblement à l'intérieur, couvrant les vitres de buée. Agatha s'aplatit le nez contre la vitre, hypnotisée, jusqu'à ce que je la tire par la manche de son immense pardessus.

– Pas le temps de traîner, la pressai-je, Viens ! Crois-moi, la laverie, ce n'est pas le truc du siècle.

Agatha, plus hébétée que jamais, semblait d'un autre avis. Mais elle me suivit le long de l'allée. Je sentais monter l'adrénaline. Un truc de fou était en train de se passer. Je ne savais pas quoi, mais mon cœur battait la chamade. Nous courûmes sur les dalles rendues glissantes par la neige. Malgré ses bottines noires à lacets, sa longue robe, son bonnet de douche et son manteau dix fois trop grand, cette Agatha Black était une bonne sprinteuse. Il fallut dépasser les galets, escalader le muret et traverser le terrain vague, qui était déjà entièrement blanc. Et pendant ce temps-là, Agatha, éberluée, dévorait tout du regard. *Elle prend des notes*, me dis-je, *afin de pouvoir raconter tout ce qu'elle voit à son père.*

Quand nous eûmes atteint la clôture et repéré le passage secret, nous pûmes nous faufiler. Puisque j'étais le chef de bande, je passai devant, bien sûr. Je conseillai à Agatha de s'accrocher à mon écharpe et de me suivre. Mon cœur manqua un battement quand je revis la cabane. Hormis la neige sur le toit, elle était exactement telle que nous l'avions laissée. Crow n'était pas venu ici – ouf.

– Bienvenue à Pise, annonçai-je avec un geste théâtral. *Ta-da !*

La planque avait l'air super cool, sous la neige. Tout le fatras dans le jardin avait disparu sous le blanc manteau, le lieu semblait enchanté et non

plus abandonné. C'est le jardin, qu'Agatha observait attentivement : les grands arbres, le coin moins touffu où une vieille demeure avait dû se dresser. J'étais à demi vexé qu'elle remarque à peine notre QG. J'ouvris la porte de la cabane, qui lâcha son habituel grincement.

– Tu veux entrer ?

Je l'appelai, mais Agatha était tout à son ébahissement. Elle était murée dans le silence. Lentement, elle se tourna vers moi ; une larme scintillait sur sa joue.

– Je t'en prie, dis-moi, où est donc passée la maison de grand-père ? L'if est toujours là, mais où donc, hélas, est sa demeure ?

– Hé, Agatha, dis-je en tapotant gentiment la manche de son manteau, deux cents ans, c'est long, tu sais. Les maisons tombent en ruines.

Si son visage livide avait pu pâlir davantage, il l'aurait fait.

– Qu'as-tu dit céans ?

– J'ai dit : les maisons s'écroulent.

– Non, non, à propos du temps ?

– J'ai dit que deux cents ans, c'est long.

Je l'observai tandis qu'elle comptait sur ses doigts. Comme elle semblait au bord des larmes, je vins à sa rescousse, m'efforçant d'avoir l'air sûr de moi :

– Hé, Agatha, t'en fais pas ! Si tu as pu arriver ici, tu dois pouvoir en partir. Allez, entre, je vais te faire visiter.

Elle soupira.

– Deux cents ans.

Elle hocha la tête, se tordit les mains tout en répétant, en boucle :

– Deux cents ans… tant que ça…

Ce qui me rappela mes propres soucis. Il était quasiment dix heures et demie. J'étais parti depuis une éternité. Maman allait de nouveau me punir.

L'air sonné, Agatha franchit le seuil de la cabane et se laissa tomber sur une pierre.

– Deux cents ans, répétait-elle, secouant la tête, donc père a réussi ? Je croyais qu'il jouait les fanfarons. Quand il disait que j'allais voyager loin, je n'osais pas imaginer au-delà de vingt, peut-être trente ans.

Elle frissonnait, respirait par petits à-coups, je craignis qu'elle tombe dans les pommes. Farfouillant dans ma poche, j'en tirai la barre de Milky

Way. Au loin, la cloche de l'église sonnait la demie.

– Écoute, Agatha, je suis vraiment désolé mais je vais devoir y aller. Je reviendrai. Tu seras bien, ici. C'est ma planque secrète. Il n'y a que moi et Will et Robbie qui sommes au courant. On forme une bande. Tu sais ce que c'est ?

Agatha fit signe que non. De ses longs cheveux, une pluie de flocons de neige tomba sur le plancher.

– Eh bien, je suis le chef, continuai-je, et on fait des trucs ensemble. Tu vois ? Des jeux, des trucs. Des aventures. Bref, ne va pas te balader n'importe où, OK ? Je vais essayer de revenir dès que possible. Et… je t'apporterai à manger.

Agatha jeta un regard circonspect au Milky Way, comme si elle ne savait pas de quoi il s'agissait.

– Hé, ça se mange, expliquai-je en déchirant l'emballage. Tu vois, fis-je, mimant la scène, tu n'as qu'à mordre dedans.

Elle en picora un morceau du bout des dents, grimaçant comme si c'était du poison. Mais visiblement, cela l'aida tout de même à oublier ces deux cents ans écoulés.

– C'est étrange, excessivement étrange, dit-elle tout en grignotant comme un lapin, et quel goût sucré grandiose !

Elle haussa les sourcils. Puis les épaules. Et reprit son grignotage, poliment. Quand avait-on inventé les barres chocolatées ? songeai-je. Agatha en avait déjà supporté beaucoup, je n'avais aucunement l'intention de la tuer avec un Milky Way. Je lui dérobai ce qui restait de la friandise et l'enfournai d'un geste vif. Je ramassai Ewok.

– Tiens, marmonnai-je la bouche pleine, prends plutôt cette peluche. Il veillera sur toi.

Elle poussa un glapissement ravi et le prit dans ses bras. Je me sentis triste pour elle, ainsi assise par terre sur une pierre, perdue dans ce gigantesque manteau brun, à serrer éperdument le vieil Ewok râpeux de Will, son cœur semblant sur le point de se briser en mille morceaux.

– Dis-moi, Agatha, dis-je en reculant vers la porte, quel genre de nourriture tu aimes ?

– Les pommes, répondit-elle, et les châtaignes grillées. La tourte au pigeon et le blé concassé. Quant aux groseilles à maquereau, j'en ai déjà l'eau à la bouche, mais oh, si d'aventure on devait manger des mignardises, je t'en serais extrêmement reconnaissante.

– Entendu, fis-je, regrettant d'avoir posé la question, je vais voir ce que je peux faire. Hum… à très vite !

– À quelle heure, exactement ?

Agatha Black, j'imagine, s'intéressait beaucoup au temps. Moi, c'était généralement le cadet de mes soucis. J'enchaînais les pannes d'oreiller et étais souvent en retard à l'école. Je réfléchis à toute vitesse. Avec un peu de chance, je pourrais m'éclipser de nouveau après le déjeuner.

– Quand tu entendras la cloche de l'église sonner deux coups, je reviendrai, annonçai-je, espérant réussir à tenir parole d'une manière ou d'une autre.

– Ah ! Le clocher est toujours d'aplomb, alors, fit-elle d'un air soulagé. Contrairement à la belle demeure de ce pauvre grand-père.

Elle sourit, comme si elle se forçait à mettre un peu de joie dans tout ça.

– Je me languis de te revoir, dit-elle en tirant un petit mouchoir blanc de sa manche à volants. D'ici là, cher Saul, je te reste toute dévouée.

Sur quoi, elle agita le carré de tissu blanc de haut en bas, comme si j'étais de sang royal.

– C'est bon, fis-je.

Puis j'ajoutai en singeant son accent :

– D'ici là, chère Agatha…

J'allais refermer la porte de la cabane à la volée quand je l'entendis m'appeler :

– Pardonne-moi, Saul, mais avant que tu files, peux-tu me dire si nous sommes bien en l'an 2012 ?

Je lui fis un grand sourire et brandis un pouce victorieux :

– T'as tout pigé, Agatha, 2012 encore pour quelques jours.

Elle secoua la tête et resserra son emprise sur Fred. Tandis que je déguerpissais à toutes jambes, un murmure me parvint :

– Il l'a fait ! Sur mon honneur, père a réussi ! Je suis dans le futur.

Chapitre IV

Je courus jusque chez moi, en glissant sur les trottoirs enneigés.

– Bien fait pour toi, fiston, fit maman quand elle me vit m'étaler de tout mon long dans le couloir.

Je secouai la neige de mon sweat à capuche, brandissant comme des trophées un journal humide et un paquet de Pim's détrempé.

Elle sourit, soulagée que le paquet de Pim's soit intact.

– Je me demandais où tu étais passé. Je suppose que tu n'as pas pu résister à l'envie de lancer une ou deux boules de neige, hein ?

J'acquiesçai et lui tendis la marchandise.

– Eh bien, continua-t-elle, je te donnais encore deux minutes pour arriver.

Elle posa le journal et les gâteaux sur le radiateur, prit une mine sévère et lâcha :

– Aïe, sinon il aurait fallu que j'envoie un message au père Noël, pour lui dire de déposer quelque chose dans la cheminée pour les jumelles mais de ne pas s'occuper de ton cas cette année. Ouf, je suis ravie de voir que je peux te faire confiance, finalement.

Je ris. Évidemment, je ne croyais plus des masses au père Noël, mais ça ne faisait pas de mal de laisser maman se faire des films. Je lui offris mon plus charmant sourire. Si je parvenais à garder cette attitude pendant encore dix jours, aucun doute, j'aurais bien *quelque chose*. J'avais tellement envie d'un vélo. Robbie en avait un. Will en avait un. Tout le monde, sauf moi. Et je ne voulais pas n'importe quel vélo : je voulais un BMX, le meilleur des BMX.

– Promis, je serai sage, maman, roucoulai-je tout en songeant que l'arrivée théâtrale de Mlle Agatha Black risquait sérieusement de compromettre mes bonnes résolutions jusqu'à Noël.

Me faire la malle pour lui apporter à manger dans la planque allait me compliquer la tâche.

– J'avais dans l'idée de ranger un peu ma chambre, dis-je gaiement, souriant toujours – j'en avais presque mal aux joues.

– Ah ah, grommela maman en s'offrant un petit Pim's, ravie que le père Noël fasse cet effet !

Je pris à mon tour un gâteau, sans cesser de sourire. Elle me saisit la main.

– Comment on demande ? Et n'oublie pas : le père Noël doit s'occuper des jumelles, cette année. Tu n'es plus seul, désormais, donc ne t'attends pas à un cadeau démesuré.

Comme si je pouvais oublier les jumelles. Pile à ce moment-là, l'une d'elles se mit à brailler. Maman quitta précipitamment la pièce, me laissant libre de m'enfiler quelques Pim's, tandis que je méditais sur le moyen de dénicher pour Agatha le genre de nourriture qu'elle appréciait. Quelques pommes traînaient dans la coupe à fruits. Et il y avait un type sur High Street qui faisait griller des châtaignes. Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvaient bien être des mignardises. Et il ne me restait qu'un penny en poche.

Je gagnai ma chambre et commençai à ramasser tous mes magazines. Un bon moyen de gagner des points avec maman. J'arrosai mon cactus défraîchi, aussi sec qu'un bout de bois mort, peut-être qu'il l'était. Je mis de l'ordre dans mes livres d'école, et fourrai un tas de vêtements sous le lit. Nettement plus propre. Je vidai le contenu de mon sac à dos sur ma couette. Quelques bouts de sandwiches à l'œuf moisis en tombèrent. Ça ne sentait pas la rose. Je n'allais pas pouvoir les refiler à Agatha.

En dessous, mon cahier d'histoire et… Bam ! J'ai eu une idée géniale.

Quelque part, j'avais un formulaire d'inscription pour le prix du Jeune Historien des Marches écossaises. Le premier prix, pour « l'écriture la plus imaginative et la plus réaliste sur la vie dans le passé » était de deux cents livres sterling. OK, j'avais lu assez de magazines de vélo pour savoir que le haut de gamme chez BMX coûte beaucoup plus que cela, mais peut-être avec deux cents livres pourrais-je m'acheter un assez bon vélo ? Avec une telle somme, je ne dépendrais plus de maman et papa pour obtenir ce BMX ; si Noël se révélait décevant, je pourrais régler ça moi-même. Peut-être, oui peut-être que je pouvais gagner ! En général, je ne prêtais pas la moindre attention à ces concours. Il y avait toujours de grosses têtes en lice. Mais ces grosses têtes ne disposaient pas d'un exemple concret de l'histoire écossaise dans leur planque.

Surexcité, je fouillai dans mon sac et trouvai le formulaire d'inscription tout chiffonné au fond. Je m'enfonçai plus profondément dans le pouf, lissai le papier et lus le règlement :

– Les participants doivent avoir moins de douze ans et vivre dans la région des Marches écossaises.

– Votre rédaction doit traiter d'une période de l'histoire écossaise antérieure à 1980.

– Votre texte doit faire au minimum 500 mots – et doit être un travail de rédaction personnel. Nous acceptons les textes manuscrits ou tapés à l'ordinateur.

– La date limite de dépôt est le 19 décembre. Le nom des gagnants sera annoncé le 21 décembre.

Bonne chance à tous !

Je contemplai le formulaire d'inscription. Mon pouls s'accéléra. Je pouvais gagner ce concours. Pour la première fois de ma vie, j'étais vraiment convaincu d'être en mesure de remporter quelque chose. Je remis délicatement le papier dans mon sac. J'entendais maman s'affairer dans le salon. Les jumelles dormaient. Je jetai un œil par la fenêtre : il neigeait toujours. Plongeant dans mon confortable pouf, je réfléchis à tout ce que je pourrais faire avec deux cents livres.

Dans ma tête, des vélos tournaient à folle allure. Ils effectuaient des sauts fabuleux. Ils virevoltaient en l'air. Avec deux cents livres, aucun doute, j'aurais un vélo. Je ne dépendrais plus de mes parents si peu fiables. Ni du père Noël.

Quand maman m'appela pour le déjeuner, je bondis dans la cuisine, hors de question d'être en retard comme à mon habitude. Elle me dévisagea, épatée :

– Pommes de terre au four et fromage, annonça-t-elle en apportant le plat à table. Visiblement, être puni trois jours t'a servi de leçon. Attends que papa soit rentré. Je lui dirai qu'il a un nouveau fils très responsable.

Mon père s'appelle Rory. Il est chauffeur de taxi, c'est donc le week-end qu'il gagne sa vie. Tant mieux pour lui, mais tant pis pour moi, car ça signifie qu'on n'a pas beaucoup l'occasion de passer du temps ensemble. Enfin, il ne s'est jamais fait la malle en me plantant dans le futur, c'est déjà ça, je suppose. Je mordis dans la patate brûlante et me représentai comment ce serait de me trouver soudainement catapulté en 2212. Sacrément

flippant. Je ne crois pas que je le supporterais. Je serais le seul humain dans un monde de zombies. Ou alors, le seul incapable de voler ou de lire dans les pensées ou un truc dans le genre.

– C'est quoi, un apprenti, maman ? demandai-je la bouche pleine, comme toujours.

– Finis ta bouchée et tu me reposeras ta question.

Dont acte. Maman répondit :

– C'est quelqu'un qui est là pour apprendre. Généralement un métier artisanal, la plomberie, la peinture, ou encore la déco.

– Ou un taxi ?

Maman eut un petit rire nasal.

– Non. Conduire un taxi, ce n'est pas sorcier. Même moi je saurais le faire. Et avec le GPS, ils n'ont même plus besoin de connaître le plan de la ville comme avant.

– Oui, mais il faut être un très bon conducteur, fis-je pour défendre mon père.

Je prenais souvent son parti. Je voyais bien que maman était un peu déçue que papa soit chauffeur de taxi et ne roule pas sur l'or. Le mari de sa meilleure amie était ingénieur ; en quoi ? mystère. À la façon dont maman prononçait le mot « ingénieur », ç'aurait aussi bien pu désigner un Premier ministre.

– Oui, tu as raison, reconnut maman, ton père est un excellent conducteur. Reconnaissons-lui au moins cela. Puis, ébouriffant mes cheveux, elle ajouta : Profite de ta jeunesse, fiston.

Et elle se remit à donner à manger aux jumelles. Dès qu'elle eut le dos tourné, je fis glisser ce qu'il restait de ma pomme de terre dans ma poche. Je savais que les patates n'avaient pas grand-chose en commun avec la tourte au pigeon, mais ce n'était pas si éloigné, en tout cas c'était mieux que rien.

Il était presque une heure et demie. Comme je n'étais plus officiellement puni, je tentai :

– Will, Robbie et moi, on va faire de la luge sur la colline. On va s'éclater. J'adore la neige. Encore plus que le soleil !

Maman plissa les yeux et me décocha son regard meurtrier.

– Je serai rentré à trois heures, ajoutai-je aussitôt en me levant de table.

Je sentis la pomme de terre s'écraser dans ma poche.

– Oh, et je prendrais bien un fruit à manger en route, cinq fruits et

légumes par jour, tu connais la chanson…

Tout marchait comme sur des roulettes, du coup j'ai tenté le tout pour le tout :

– Eh, maman, au fait, il nous reste encore des mignardises ?

Maman, me regardant toujours de travers, cracha un bout de peau de pomme de terre tout en donnant la becquée à Esmée et en jouant à faire des coucous à Ellie. Cette dernière tapait du poing sur la tablette de sa chaise haute.

– Des *quoi ?* Je ne t'ai pas entendu.

Je fis un geste désinvolte, comme pour chasser une mouche.

– Non, rien, dis-je en me dirigeant vers la sortie.

– Tu peux faire la vaisselle, avant de partir, dit maman en haussant le ton pour couvrir le raffut d'Ellie.

Je fis quelques pas en arrière, dissimulant de ma main en coupe le contenu de ma poche enflée, dans une curieuse danse de crabe.

– Pour tout dire, j'ai quelques courses à faire en ville, dit maman, et les filles dorment toujours mieux après avoir pris l'air.

Elle libéra les jumelles de leurs chaises hautes et me laissa ranger.

– Trois heures, l'entendis-je proclamer depuis le hall, et pas…

Je finis la phrase à sa place, comme elle le souhaitait :

– Et pas une minute de plus !

Et elle quitta la pièce. Je n'en revenais pas de ma chance. Je fis la vaisselle en quatrième vitesse, éclaboussant à grande eau, puis sortis la patate en lambeaux de ma poche, pour la fourrer, avec une part de tourte au porc trouvée dans le frigo, dans un sac plastique. La tourte au porc me sembla suffisamment vieux jeu. Puis j'attrapai trois pommes, une banane, un paquet de chips, et un autre de guimauves. C'est alors que j'aperçus le fameux mot au dos de l'emballage : mignardise ! J'eus le sentiment d'être un détective en train d'assembler les morceaux d'un puzzle.

– Attends un peu, Agatha Black de 1812, fis-je à haute voix en balançant le sac bleu et rose à bout de bras, Saul Martin t'apporte tes mignardises.

Une cannette de soda alla rejoindre le fond du sac. Je tirai de sous mon lit mon sac de couchage et un oreiller.

J'étais prêt à partir, sauf que c'était louche de se balader avec un coussin sous le bras ; pour finir, je le glissai sous mon sweat à capuche, me transformant en un format extra-large. Riant sous cape, je me faufilai par la

porte de derrière ; l'allée du fond me permettrait de filer incognito.

Sous le coussin, mon cœur battait la chamade. Je pressentais que c'était une sacrée aventure qui commençait. Toutes celles que j'avais vécues avec Will et Robbie étaient du chiqué – pour la première fois de ma vie, c'était réel.

Chapitre V

En général, j'évite de passer par l'allée derrière la maison pour ne pas risquer de tomber sur Crow, mais il neigeait et je tentai ma chance. Je gagnerais du temps et Crow, à coup sûr, n'était pas du genre à sortir sous la neige.

Pas de bol, j'avais tout faux. Je reçus d'abord dans les narines l'odeur âcre de sa cigarette. Puis je vis une volute de fumée bleue. Suivie d'une ombre noire flanquée sur le seuil d'une porte. Mon cœur accéléra. Baissant la tête, je poursuivis mon chemin. L'allée était étroite et il allait falloir que je passe devant lui. Peut-être ne me reconnaîtrait-il pas, tout gonflé que j'étais. Je m'approchais, quand je l'entendis cracher. Le molard atterrit pile devant mes baskets.

– Où tu vas, comme ça, gros lard ?

Il ponctua ses mots d'un reniflement atroce. J'étais si effrayé que j'en tremblais, mais la situation tourna soudain à mon avantage. Dans mon dos, la porte de la laverie s'ouvrit en grinçant et, alléluia, la mère de Crow était là, qui barrait l'allée, à lui reprocher vertement de fumer. S'il n'avait pas détalé aussi sec, elle lui en aurait collé une, aucun doute.

Et je fis de même, dans le sens opposé. Je courus le long de l'allée et me hissai prestement par-dessus le mur. À chaque pas, je m'efforçais de chasser Crow de mes pensées. Je songeai plutôt à Agatha Black, à son père, au voyage dans le temps, et aux mignardises.

Quand j'atteignis le terrain vague, je soufflais comme si j'avais couru un marathon. J'avais parcouru la moitié du champ quand je sentis une odeur de brûlé. Crow avait-il mis le feu à notre planque ? Et tué Agatha ? J'accélérai l'allure, tout en dérapant sur la neige. Une traînée de fumée montait dans le ciel. Je glissai dans le trou de la haie et quand j'émergeai de l'autre côté, ce que je vis me soulagea grandement. Au milieu du jardin, un mince feu de camp brûlait. Et, non loin de là, j'entendais Agatha rire, sans l'apercevoir pour autant. Je bondis vers le feu.

– Agatha ? Où es-tu ?

– Salut ! Je fais des anges, répondit-elle.

Je fis volte-face : Agatha, allongée dans la poudreuse, battait gaiement

des bras. Son rire résonna de nouveau, elle bondit sur ses pieds et me rejoignit :

– Oh Saul ! N'est-ce pas merveilleux ?

Elle désignait la forme qu'avait laissée son corps dans la neige.

– Pas mal, dis-je. Tu t'es fabriqué de la compagnie.

Elle rit de plus belle, épousseta la neige de ses vêtements, et se laissa tomber sur une bûche au sol. La fameuse bûche. Je savais, en l'occurrence, que cette bûche se trouvait auparavant près de la grille. Je dévisageai Agatha, épaté. Elle avait dû la tirer jusque-là.

– Viens te réchauffer près des flammes.

Et, joignant le geste à la parole, elle tapota la bûche pour m'inciter à m'asseoir. Elle était assise sur le large manteau de Mme Singh. Elle le dégagea de sous ses fesses et s'en couvrit les épaules.

– Ah… On est comme des princes, murmura-t-elle.

Je jetai un œil neuf sur le jardin. On se serait cru dans une scène de Noël, avec le manteau blanc et les flammes rougeoyantes et, à l'arrière-plan, le sapin.

– Me revoilà, fis-je, et je t'ai apporté de quoi survivre.

Je propulsai mon sac à dos devant moi, sans parvenir à détacher mon regard du feu qui crépitait. Les branches étaient disposées précisément comme dans le *Manuel du parfait boy-scout*. Elle me sourit :

– Te voir me met en joie, Saul. Je me suis languie de toi.

C'était la première fois qu'on me disait ça. Je sifflai et plongeai les yeux dans les flammes.

– Cool, ton feu, au fait, dis-je. Comment as-tu fait ?

– Ça ne *coule* pas, ça brûle, c'est très chaud.

Je ris.

– Non, je veux dire, il est réussi. Je suis impressionné.

– J'ai de l'entraînement, répondit-elle tout en jetant une brindille dans le foyer ardent. J'ai dû me servir d'un de tes livres d'images pour que l'étincelle prenne. Je le regrette, Saul.

– Pas de souci, fis-je, estomaqué.

Agatha Black avait réussi à allumer un feu sans allumettes. En mon for intérieur, je me mis à composer ma rédaction.

En 1812, les filles faisaient du feu. Elles frottaient deux pierres l'une contre l'autre pour produire des étincelles.

Je ricanai sans bruit, me figurant la tronche de ma prof principale me félicitant lors de la remise des prix. « Saul Martin : premier prix ! »

– En fait, ça n'est en rien ardu.

La remarque d'Agatha me tira brusquement de ma rêverie.

– Bien sûr, acquiesçai-je doucement, comme si je frottais des silex tous les quatre matins.

Les flammes me léchaient le visage. Je m'attendais presque à voir un lapin déshabillé rôtir sur une pique en travers du foyer. Mais aux vêtements et à la voix d'Agatha, pas de doute, elle n'était ni une orpheline ni une mendigote comme on en voit dans les films. Elle ressemblait davantage à une demoiselle, et les demoiselles ne passaient pas leur temps à dépouiller des lapins. Enfin, pauvre ou pas, Agatha savait allumer un feu, c'était déjà bien plus que ce dont moi, Will ou Robbie étions capables. Cela faisait plus d'un an que nous avions formé notre bande, et on n'avait jamais allumé le moindre feu de camp. On avait souvent fait comme si. Pour tout un tas de choses. Mais pour ce qui était d'agir…

Au clocher sonnèrent deux coups.

– Midi passé de deux heures, fit Agatha.

– Pétantes, ajoutai-je, avant de lui tendre une pomme.

Elle la huma puis l'inspecta sous toutes les coutures.

– C'est une Golden Delicious, précisai-je, de NouvelleZélande, je crois, ou de France.

Agatha prit une mine circonspecte, sourcils dressés et joues creusées. Elle n'avait probablement jamais entendu parler de la France, ni de la Nouvelle-Zélande. Il lui fallut un temps fou avant d'oser croquer dedans.

– Je dois être rentré à trois heures, la prévins-je tandis qu'elle mâchait, sachant combien elle appréciait de maîtriser le passage du temps.

Je l'observai faire un sort à la pomme, qu'elle rogna jusqu'au trognon. Elle ne semblait pas rassasiée, je lui tendis donc les chamallows.

– Les mignardises, annonçai-je d'un ton satisfait.

J'en piquai un au bout d'une brindille.

– As-tu déjà vu ça, Agatha ?

Un sourire jusqu'aux oreilles, je brandis le carré de guimauve au-dessus

des flammes. Il brunit et se déforma aussitôt.

– Et voici.

Je lui offris le cube ramollo à demi carbonisé. Elle le grignota avec une grimace de plaisir.

– Voilà une douceur bien inattendue, dit-elle de sa petite bouche pincée.

– En général, on se contente d'un *Miam*, lui rétorquai-je en en préparant un deuxième. Ou d'un *Humm* appréciateur.

– *Miam*, *humm*, répéta-t-elle, avant de rire de plus belle.

Puis, Agatha et moi, nous fîmes une sorte de pique-nique. Elle était chouette, pour une fille de l'époque, à sa manière de 1812 un peu tordue. Pas moyen de lui faire goûter mon soda, en revanche. À elle seule, l'odeur, dit-elle, était infernale ! Elle préféra prendre de la neige fraîche à pleines mains et la suçoter. Ce fut un moment paisible, dans le jardin échevelé, près du feu.

– C'est enchanteur, dit-elle en chassant quelques miettes de tourte à la viande de son manteau. On pourrait aussi bien se trouver en 1812.

Puis, ramenant ses bras le long du corps, elle ajouta :

– Si l'on excepte le fait que la demeure majestueuse de grand-père n'est plus, le reste n'est guère altéré.

Les yeux plongés dans les flammes, j'opinai de la tête, soulagé qu'Agatha ne puisse pas voir tout le bazar dissimulé sous le manteau neigeux. Soulagé également que le trafic automobile ne génère pas trop de bruit, pour une fois, et qu'aucune alarme de voiture ou de sirène ne résonne au loin.

– Un moment hors du temps, commentai-je d'un ton rêveur, c'est ce que dit papa quand on monte sur la colline. Il dit que c'est un moment hors du temps.

Chapitre VI

Nous restâmes un moment silencieux. Puis, Agatha remit une bûche dans le feu et secoua sa longue chevelure rousse :

– Mon père, M. Albert Black, vient d'une famille éminente. Il a six frères.

Ça annonçait une suite, je me renfonçai contre le coussin. À l'église, deux heures et demie sonnèrent. J'avais le temps de l'écouter un peu, si elle comptait me parler de 1812.

– Six ? m'exclamai-je. Vraiment ? Ouah ! Ça fait du monde. Je n'en ai pas un seul.

– Moi non plus. Mais père en a six. Ce sont tous des hommes de bien ayant fait la preuve de leur valeur. Certains portent des perruques de dimensions effrayantes. Oh, ils ont mérité de la patrie pour avoir mené leurs hommes au combat contre les Français, pour avoir gouverné des navires marchands, pour avoir construit des moulins à vent, dirigé des orchestres, fait respecter la loi au sein de la réserve une fois rendus à la vie civile. Et chacun de ces frères, vois-tu, monte un cheval racé de premier choix. Hélas, pauvre père, il est le mouton noir – leur succès ne fait que souligner ses propres échecs. Il se donne bien du mal pour gagner leur estime, mais chaque projet dans lequel il se lance tourne à son désavantage, pour son malheur. Il a essayé de devenir médecin, mais à la vue du sang il tournait de l'œil. Il a tenté de briller au pianoforte, mais ces dames quittaient le boudoir en couinant comme des malheureuses. Et cher père ne possède pas de cheval. Il n'a guère eu de chance, mais depuis que mère est morte, il semble qu'il soit plus déboussolé que jamais, tout tourne au vinaigre. Une bien lugubre histoire.

Je ne sais déjà jamais quoi dire quand les gens perdent leur grand-père. C'est encore pire quand il s'agit de leur mère.

– Que c'est triste, murmurai-je.

– Ô combien triste, oui, convint-elle avant de plonger dans le silence.

Nous nous abîmâmes un temps dans la contemplation des flammes. Je songeai à ma mère. Si elle mourait, qui s'occuperait des jumelles ? Papa ne s'en sortirait jamais tout seul. Il faudrait que je l'aide…

Je chassai cette pensée et, saisissant une brindille, me mis à agacer le feu.

– Elle nous a quittés il y a trois ans, continua Agatha, et maintenant, elle est au ciel, parmi les anges bienheureux.

J'acquiesçai, bien que je ne sois pas trop sûr, pour le coup des anges et du ciel.

– Las (Agatha laissa échapper un rire un peu triste), et nul doute que, de là-haut, elle observe le sieur Albert Black d'un air désapprobateur. Il n'a jamais connu que l'échec !

Cela semblait un peu rude, de parler d'échec pour qualifier la vie de son père.

– Mais il doit bien être bon à quelque chose, protestai-je faiblement.

Agatha me donna un petit coup de coude dans les flancs.

– Las, Saul, c'est un homme bon et doux, mais qui joue de malchance. N'eût été la richesse de ses frères, surtout d'oncle Duncan, nous aurions dû louer nos services comme gens de maison. C'est une remarque qu'a faite Duncan qui a décidé père à mener à bien son projet de voyage dans le temps.

– Dis-m'en plus sur Duncan, demandai-je pour qu'elle continue à parler.

– Pour commencer, il a le plus délicat cheval, avec la plus délicate selle qui soit.

Un sourire malicieux s'imprima sur le visage d'Agatha, qui se releva d'un bond, fit une mine pincée et renversa la tête en arrière. Toute la tristesse au sujet de sa mère avait disparu. Elle me fit un clin d'œil et dit :

– Voici Duncan, le frère aîné de père.

Puis, portant la main à la poitrine, elle lâcha un soupir las et, d'une voix d'homme bien grave, elle lança :

– Tu ne triompheras donc jamais de rien, Albert, cher frère ?

– Pauvre Albert, fis-je, impressionné par les talents de comédienne d'Agatha. Qu'est-ce qu'il répondait à cela ?

Agatha changea immédiatement de rôle. Joignant les mains, elle mit genou à terre et, d'un filet de voix plus mince, récita sa complainte au frère imaginaire :

– Au contraire, Duncan. Simplement, je n'ai pas encore trouvé la sphère particulière dans laquelle triompher. Patience, frère, patience. Viendra le jour, je te l'assure, où le nom d'Albert Black résonnera dans les longs couloirs de l'Histoire. Tout le monde saura qui je suis. « Albert Black ! »

crieront-ils en lançant bien haut leur chapeau. « Hourra pour Albert Black ! » Aie foi en moi, frère, je t'en conjure !

J'applaudis la performance d'Agatha, tout sourire, mais stoppai net quand je vis son front s'assombrir.

– Pauvre Albert, dis-je de nouveau.

– Las, pauvre de lui, en effet, dit Agatha en se rasseyant sur la bûche. Car c'est oncle Duncan, sache-le, qui nous donne de l'argent – c'est le plus riche de notre famille. Oh, c'est trois fois rien, et si je n'avais pas quelque talent en cuisine et au service, et si je ne gagnais pas quelques piécettes avec mon singe savant, père et moi serions pauvres comme Job. Mais Duncan fait tout un plat du peu qu'il nous concède.

Un singe savant ? Est-ce qu'elle me menait en bateau ? Ce n'est peut-être qu'une menteuse, voilà ce qui me traversa alors l'esprit. J'avais envie de croire qu'elle venait tout droit de 1812, mais une part de moi s'y refusait. Agatha ne remarqua pas la façon dont je me tortillai sur mon siège en me rongeant les ongles. Elle ne vit pas mes yeux s'étrécir et lui jeter des regards en coin. Elle se contenta de pousser un soupir et reprit son récit.

– Las, le nom d'Albert Black ne t'évoque rien. Comprends-tu, Saul ? En cela aussi, père a échoué. J'étais censée voyager un temps infime, puis revenir directement avec des informations. Il espérait que le voyage dans le temps lui apporterait la renommée. Nul doute qu'en cette seconde même il est aux pieds d'oncle Duncan, en train de lui expliquer ce qu'il est advenu de son unique enfant. Ce sera la fin. Duncan a déjà cessé de croire en lui. Le reste de la fratrie également. Père est en disgrâce, c'est bien vrai. Maintenant qu'il m'a égarée dans l'avenir, Duncan le fera pendre.

Le regard d'Agatha, morose, se perdit dans la contemplation des flammes. Nous avions tous deux en tête l'image atroce du corps d'Albert Black se balançant au bout d'une corde, sur la place centrale. Je sais que ça va vous paraître cynique, mais j'imaginais également la phrase suivante de ma rédaction :

Dans le passé, les punitions étaient sévères, on pouvait se retrouver pendu pour avoir mal agi. On vous passait la corde au cou, et l'instant d'après vous étiez mort.

Agatha ravala un sanglot. Elle disait peut-être la vérité, après tout ? Une larme roula sur sa joue.

– Hé, Agatha, fis-je gentiment, il y a tout un tas de gens connus dont je n'ai jamais entendu parler. Je ne suis pas si malin. Pour être honnête, je n'y

connais rien, en histoire. Autant que je sache, ton père pourrait très bien être archicélèbre.

Elle ouvrit grands les yeux, pleine d'espoir.

– T'en fais pas, Agatha, continuai-je en tâchant d'avoir l'air enjoué, on va te ramener chez toi.

Mais la pensée qui me traversa l'esprit (même si je m'en sentis illico coupable), c'est : *Mais pas tout de suite. Reste ici le temps que j'apprenne deux, trois trucs sur l'année 1812 et que ma rédaction l'emporte ! Le temps que j'empoche les deux cents livres pour me payer un vélo.*

Agatha sembla ragaillardie.

– Je suis ton obligée, Saul, dit-elle souriante. J'ai toute confiance en toi.

– Bien, soufflai-je tout bas, pas fier de moi.

Évidemment que je désirais lui venir en aide. Je ne voulais pas que son père se fasse pendre haut et court. Mais, même en supposant que son histoire soit véridique, comment allais-je bien pouvoir m'y prendre pour la ramener chez elle ? Je me mordis la lèvre avec hargne.

Elle contempla un moment un rouge-gorge occupé à picorer les miettes de la tourte. Puis elle reprit son récit :

– Toutefois, comme tu peux l'imaginer, Saul, père avait épuisé la patience de chacun. Duncan perdait toute foi en lui et en ses idées toutes plus extravagantes les unes que les autres. La dernière fois que mon oncle est venu nous voir, les esprits se sont échauffés et Duncan est entré dans une rage noire. Ils m'ont envoyée dans ma chambre faire des exercices de calligraphie. Mais j'ai entendu père, une fois Duncan parti, qui se lamentait.

– Pauvre Albert, commentai-je pour la énième fois.

Je ne voyais pas quoi dire d'autre, mais la suite de mon texte s'imprimait clairement dans ma tête :

Ils maîtrisaient l'art de la calligraphie. Pas comme aujourd'hui, où on écrit à l'ordinateur.

– Las, il joue de malchance, reprit-elle. Dans ma chambre, j'ai couché mes pensées sur le papier, j'étais tellement désolée pour lui… Puis je l'ai rejoint au petit salon. Il fumait la pipe, les yeux aimantés par l'âtre où brûlait un feu. « Ne te tracasse donc pas davantage, père, ai-je dit, j'ai confiance en toi. » « Mon enfant est-il bien vrai que tu crois en moi ? » J'ai hoché la tête, parce que, vois-tu, c'est mon père. Un enfant doit faire

honneur à ses parents. Père était au bord des larmes. Il referma sa paume plus fermement sur la mienne et dit : « Agatha, ma jolie, ma précieuse fille, je souhaite que tu m'aides. » J'ai de nouveau opiné, sans même savoir à quoi je donnais mon accord. Baissant la voix, il reprit dans un murmure : « Je ne suis pas comme les autres, le chemin particulier qui me mène à la renommée ne passe pas par les voies ordinaires. » J'ai opiné de plus belle, pour l'encourager. Ce cher père avait l'air si mal en point, si abattu ! Duncan a cet effet sur les gens, il leur mine le moral. À cette heure, je souhaitais ardemment que mon père réussisse dans quelque voie que ce soit. « Il en va ainsi, ma jolie, poursuivit-il d'un ton encore plus feutré, ce à quoi je m'intéresse véritablement repose sur des choses d'une nature plus métaphysique et mystérieuse. »

Agatha marqua un temps d'arrêt. Elle voyait combien j'étais largué.

– Ce qu'il voulait dire, Saul, c'est que son travail n'avait rien d'un passe-temps ordinaire et quotidien. Son talent tenait aux choses de l'esprit invisible. De l'occulte. Tu me suis ?

Je fis signe que oui, peu désireux de passer pour un imbécile :

– Continue !

Il était trois heures moins le quart. J'allais bientôt devoir partir.

– « Le temps, m'expliqua père, est le vrai mystère de l'existence. Ce n'est pas la médecine, la musique, mais bien le temps. » À ce point du récit, l'enthousiasme de père m'avait gagnée. Disparue, la lueur de défaite qui brillait dans sa prunelle. Je l'observais, ébahie. Il ne semblait plus être l'homme abattu mais le héros auréolé de gloire, célébré à travers les siècles. « J'étudie la nature mystérieuse du voyage dans le temps », me confia-t-il à voix basse. Diantre ! Que répondre à cela ? Je ne le suivais plus. Mais il poursuivit sans y prêter gare. « Eh oui, chère enfant, je cherche à briser les portes du temps. Je suis déjà parvenu à faire voyager l'âme hors de son enveloppe corporelle, mais… » À cet instant précis, son regard descendit sur sa panse, qui est plus que rebondie. Il frotta sa paume sur son gousset. « … Je suis trop corpulent. »

Je ris, en songeant au coussin fourré sous mon sweat. Il fallait vraiment que je file. L'histoire d'Agatha était top et, vraie ou pas, celle-ci la racontait drôlement bien, mais j'étais en charge d'une Mission de Confiance.

– Attends un peu, Agatha (je bondis sur mes pieds), j'ai vraiment hâte d'entendre la suite, mais je dois absolument y aller. Si je suis en retard, je vais m'attirer de gros ennuis. Voici mon sac de couchage : c'est du sérieux, il te tiendra bien chaud. Voici un oreiller. Et il y a encore à manger dans le

sac. Tu peux rester dans ma cabane et si quelqu'un vient farfouiller par ici, fais mine d'être un fantôme.

– C'est peut-être ce que je suis, fit Agatha, ployant la nuque, un fantôme, voilà ce que je suis si ça se trouve.

Elle me fichait de nouveau les jetons. Je reculai d'un pas.

– Agatha. Tu veux que j'aille chercher un adulte ? Que je prévienne la police, voir s'ils peuvent t'aider ? Ou une assistante sociale ?

Agatha secoua la tête, faisant tressauter ses belles anglaises.

– Non, Saul. Tu es la première personne que j'ai vue, la première personne que j'ai touchée cette fois-ci. J'ai perdu le fil qui mène à 1812 et me suis rattachée à toi. Cela signifie que nous sommes liés. Je crois que toi seul peux m'aider à revenir chez moi.

– OK…

Toutes les responsabilités qu'elle plaçait sur mes épaules m'effrayaient.

– Et ton père, alors ? C'est lui qui t'a égarée, non ? C'est lui, le voyageur dans le temps de génie.

Agatha, consternée, me contredit :

– Non, Saul, je te l'ai dit. Père n'est pas un génie. Et il n'a rien d'un voyageur dans le temps. Père est un apprenti, qui, je le crains, a encore beaucoup à apprendre.

– Ce n'est pas juste. Il n'aurait pas dû s'entraîner sur son enfant, comme ça. Ni t'envoyer où que ce soit s'il ne savait pas comment te faire revenir ensuite.

– Saul, pitié ! Ta mère t'a envoyé faire une commission, n'est-ce pas ? Elle n'a aucune assurance que tu rentreras sain et sauf, elle non plus. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Agatha roulait des yeux furibonds. On voyait, à son regard, que c'était le cri du cœur.

– Mais… ça n'a rien à voir, bégayai-je.

Le picotement désagréable avait repris, m'envoyant des décharges le long de la colonne. Mon esprit s'embrumait. Cette fille que j'hébergeais dans mon repaire venait bien du passé. Je reculai. D'autres phrases pour ma rédac s'inscrivirent sur une feuille de papier imaginaire.

Les gens parlaient bizarrement, il y a deux cents ans. Ils mangeaient des pigeons. Ils combattaient la France dans les guerres napoléoniennes.

– Il faut que je file. Je suis désolé de te laisser seule, mais je n'ai pas le choix.

– Je suis plutôt à mon aise, ici, fit Agatha en lissant du plat de la main le nylon du sac de couchage. Tu vas me venir en aide et je suis une fille courageuse.

– Parfait. Et c'est une chouette cabane. Tu y seras bien, et je viendrai te chercher sitôt levé demain matin… et puis…

– Et puis… ?

Elle leva sur moi deux iris d'un bleu délavé tout en enroulant distraitement une mèche blonde autour de son index.

– Et puis quoi ?

Chapitre VII

C'est vrai, et puis quoi ? J'inspirai à fond, tâchant de trouver une idée… Bingo ! Un plan me traversa l'esprit. Si Agatha avait été un garçon, les choses auraient été plus faciles. Elle aurait pu être un de mes potes et rejoindre la bande. Elle aurait même pu venir à la maison. Non pas que les filles, ça craigne, mais je n'avais jamais invité une fille chez moi et elles n'étaient pas autorisées dans la bande. Ça ferait drôlement bizarre si je ramenais une fille à la maison, surtout habillée comme elle.

Je lui souris :

– Hé, Agatha, j'ai une idée. Je vais t'apporter des vêtements normaux. Tu vas devoir également te débarrasser de ces cheveux. Je dirai que tu es nouveau, à l'école. Tu joues bien la comédie, tu t'en tireras à merveille. Comme ça, tu pourras venir chez moi. Et faire partie de notre bande. (Je m'échauffais, l'idée me semblait géniale.) Tu vas devoir te faire passer pour un garçon parce que les filles ne sont pas permises, dans notre groupe. Si tu dois passer un peu de temps dans notre XXIe siècle, ça sera plus simple comme ça. Tu pourras dormir ici, la nuit. On va en faire un coin douillet et agréable.

Elle jeta un regard autour d'elle, pas l'air plus stressée que ça à l'idée de passer la nuit seule dans la cabane – à sa place, j'aurais été aux abois.

– Ce lieu me semble bien coquet. (Elle assortit son commentaire d'un clin d'œil.) Je ne suis qu'une fille, c'est vrai, mais une fille habituée à se prendre en main. Je saurai être valeureuse.

– Je t'apporterai de quoi manger, dis-je aussitôt. Et avec Will et Robbie, on veillera sur toi, et comme ça, tu pourras nous raconter la suite de l'histoire.

Elle pencha la tête de côté et planta ses yeux au fond des miens :

– Et tu m'aideras à trouver un moyen de revenir en 1812 ?

Elle avait parlé si bas que c'est à peine si je l'avais entendue.

– Bien sûr.

J'ai hoché vigoureusement la tête mais, à dire vrai, je n'avais pas la moindre idée de par quel bout commencer. Croyait-elle que j'avais des

superpouvoirs ? S'imaginait-elle qu'au XXIe siècle l'humanité maîtrisait absolument tout ? Allait-il falloir que je me transforme en savant fou et que je fabrique une machine à remonter le temps ?

– Bien bien, sourit Agatha, l'air largement rassérénée. Je vais faire semblant d'être un garçon du futur, et tu m'aideras à rentrer chez moi.

Elle tendit le bras vers moi. Nous échangeâmes une poignée de main, puis je filai sans attendre, bondissant dans le trou de la haie. Je traversai le terrain vague à toute allure, puis fonçai sans reprendre haleine jusque chez moi.

Je fis mon apparition dans l'entrée pile comme trois coups sonnaient au clocher de l'église. Réussi !

Plus tard, dans ma chambre, vautré sur mon pouf à me demander comment j'allais renvoyer cette fille dans le passé, une question me vint : et si les cloches faisaient partie de ma machine à remonter le temps ? Il me restait toujours une pièce d'un penny, sur la monnaie du Milky Way. Je me dirigeai vers la fenêtre, l'ouvris et me penchai à l'extérieur. Bien sûr, notre jardinet minuscule n'avait rien d'un grand fleuve, sans même parler de notre rivière Tweed, mais après tout, un vœu était un vœu. La pièce vola et atterrit dans la neige.

– J'aimerais pouvoir aider Agatha à rentrer chez elle. Et j'aimerais remporter le prix d'histoire afin de me payer un vélo.

Pendant que j'y étais, et puisque trois me semblait un chiffre logique pour les vœux, j'ajoutai un chuchotement dans la nuit :

– Et j'aimerais que Crow me lâche les baskets et cesse de me racketter, et ne plus jamais avoir peur de lui.

Ce soir-là, toujours le samedi 15 décembre, tandis que maman mettait les jumelles au lit et que papa était au travail (le dernier samedi soir avant Noël, c'était la folie absolue), je résolus de chercher des vêtements ad hoc pour Agatha.

Comme d'hab, je n'avais plus de crédit sur mon portable, mais j'avais droit à dix textos gratuits le week-end, donc je pus envoyer un message à Will et Robbie :

SOS. Réunion 2 crise 2main 2h à la plank.TOP SECRET.

Je dégotai un sweat épais à capuche rouge, un pantalon bleu et un tee-shirt noir. Je les étalai par terre, près d'une paire de ciseaux. En bas, dans la cuisine, j'entendais maman se préparer une tasse de thé. Je descendis lui

dire que j'allais passer la soirée dans ma chambre, à parcourir mon livre d'histoire, pour tenter ma chance au concours.

– C'est bien mon fils dont on parle ? plaisanta-t-elle. Est-il possible qu'il s'agisse de Saul Martin, le garçon le plus déterminé au monde à ne *pas* faire ses devoirs ?

– Hé, maman, lâche-moi, tu veux ? L'histoire, ça m'a toujours un peu intéressé.

– Vraiment ?

Elle leva les yeux au plafond. Puis sourit et me prit dans ses bras, tout attendrie, d'un coup.

– Désolé, poussinet. C'est génial, que tu aimes l'histoire. Je ne le savais pas. Hé, d'ailleurs, si tu as besoin d'un coup de main, tu peux compter sur moi.

– Merci, maman.

Je fis une grimace aux jumelles avant de retourner dans ma chambre dare-dare. Tout marchait comme sur des roulettes.

Mon portable bipa.

Peu pas, vé voir mon gd-pR

C'était Will.

Peu pas. Vé a la foire de Noël. Yes !

C'était Robbie.

Ça me mit en rogne. Si Will avait mérité un tant soit peu de faire partie d'une bande, il se serait débrouillé pour échapper à la visite à l'ancêtre. Quel dégonflé ! Et si Robbie était un tant soit peu un pote, comme il le clamait haut et fort, il m'aurait invité à la foire de Noël. Chaque année, je rêvais d'y aller et, chaque année, maman disait qu'on verrait, mais qu'est-ce qu'on voyait ? Rien du tout. Et maintenant qu'il y avait les jumelles, c'était mort et enterré. J'ai ramassé un vieil ours en peluche et l'ai balancé à travers la pièce – comme chaque année, Robbie allait me bassiner, me répéter que c'était génial, qu'il avait patiné comme un pro, était monté sur la grande roue et avait mangé de la barbe à papa et des tas de bonbecs. Toujours la même prise de tête.

Je commençai à me lamenter sur mon sort, mais la pensée d'Agatha me tira de mes pleurnicheries. Comparé à elle, je n'avais pas à me plaindre. Je

regardai au-dehors. La lune et les étoiles étaient de sortie. Je me sentais mal de l'avoir laissée au QG, mais qu'aurais-je pu faire d'autre ?

Je n'aurais pas passé la nuit seul là-bas même si on m'avait payé une fortune. Les enfants de 1812 n'avaient pas froid aux yeux. Je pourrais le mettre dans ma rédac.

Les enfants d'il y a deux siècles étaient plus courageux que les enfants du monde moderne actuel. Ils n'avaient pas de lampes et avaient donc l'habitude du noir.

Évidemment, j'étais furieux contre mes potes, mais je savais que, pour rien au monde, Robbie n'aurait renoncé à sa virée à la foire de Noël. Je répondis donc :

Et à 10 h du mat ?

Ils me renvoyèrent tous les deux :

Je vé voir

Quelle bande de nazes ! J'étais là, moi, le chef, prêt à leur confier le secret du siècle, ou des deux ou trois siècles précédents, même, et eux, les chochottes : « Je vé voir. »

Moi et papa, on est ensemble le dimanche matin (sauf s'il a un client à emmener à l'aéroport). Pendant que maman est accaparée par les jumelles, papa prépare un petit déj d'enfer, œufs, bacon et tout, et ensuite, après manger, lui et moi, on tape un peu la balle. Je tâchai de m'imaginer comment Agatha se débrouillerait dans les cages. Mon plan, c'était de me lever aux aurores le jour suivant, de filer sans attendre à la planque, de déguiser Agatha en mec puis de la (le) ramener pour le petit déjeuner.

Je m'endormis sitôt la tête posée sur l'oreiller et n'ouvris pas les yeux avant sept heures et demie. Il faisait toujours nuit, dehors. Tout groggy au fond de mon lit, j'eus du mal à croire que cette histoire de fille du voyageur dans le temps était bien réelle. Mais ensuite, j'aperçus le jean bleu, le sweat rouge et les ciseaux posés au sol.

Je me levai et enfilai mes fringues. Par la fenêtre, je vis le taxi de papa garé sous le halo orangé d'un lampadaire. La neige n'avait pas fondu pendant la nuit et, de l'autre côté de la rue, dans le jardin de Sam, un bonhomme de neige fantomatique montait la garde. Je n'aimais pas trop

penser à Sam. Lui, ça allait, mais c'était le cousin de Crow. Et Crow piquait aux gamins leur argent de poche. Il laissait tomber ses déchets par terre, au vu et au su de tous. Il était interdit d'entrée dans tous les magasins de Peebles. Une fois, il avait dégonflé les pneus du taxi de papa et, quand il me surveillait, ses yeux s'étrécissaient en deux fentes diaboliques et il se passait le pouce sur la gorge. Avec lui, c'étaient les ennuis assurés. Et qu'est-ce que je lui avais fait ? Jamais rien ! Selon Robbie, Crow n'avait pas besoin de raison. Certaines personnes lui sortaient par les yeux, point barre. Je n'étais pas franchement enthousiaste à l'idée de le retrouver quand j'entrerai au lycée. Si Crow apprenait quoi que ce soit au sujet de notre repaire, il le démolirait, aucun doute.

Papa me dit toujours de l'ignorer. M'efforçant de ne pas penser à lui, je fourrai les vêtements d'Agatha au fond d'un sac à dos. Je glissai les ciseaux dans la poche latérale puis gribouillai un mot pour papa, dans la cuisine.

Salut papa, suis allé faire de la luge. La neige ne tiendra peut-être pas longtemps. Veux pas rater ça. Serai de retour pour le petit déj. Avec un copain, peut-être, si ça t'embête pas ? *Saul.*

Et je sortis. Une fois devant la laverie, je patientai un moment, pour être sûr que la voie était libre. Quand j'eus la certitude que personne ne traînait dans les parages, je fonçai comme un dératé dans l'allée, puis traversai le terrain en friche en quatrième vitesse. J'étais excité comme une puce. C'était la plus grande aventure de ma vie, jusqu'à présent. Être dehors avant le lever du soleil était exaltant. Sur le ciel rose, les branches sombres des arbres se découpaient comme des doigts de sorcière crochus. Mes pas crissaient dans la neige. Au diable, Robbie et sa foire de Noël ! Je vivais le vrai frisson et c'était magique.

Chapitre VIII

À l'approche de la haie, je guettai les signes d'un feu, mais pas de fumée en vue. J'avais parcouru la moitié du terrain quand j'entendis Agatha chanter. Je stoppai net et tendis l'oreille :

– *In dulci jubilo*, chante et réjouis-toi…

Elle avait une belle voix cristalline.

Je mis le pied dans le jardin, en faisant attention à ne pas faire bruire la haie de houx. Le chant provenait de l'intérieur de la cabane. J'avançai de quelques pas dans la neige, puis attendis une pause dans la chanson pour toquer à la porte de Pise. Elle s'interrompit.

– C'est moi, annonçai-je à voix feutrée, Saul.

– Bien le bonjour, Saul. Je t'en prie, entre !

Ce que je fis, et quelle surprise ! Elle avait fait de notre planque miniature un nid douillet. Elle était parvenue, je ne sais comment, à rassembler les braises du feu, qui maintenant rougeoyaient sur une assiette en fer-blanc posée au sol. Il faisait bon, dans la pièce. Elle avait même rapporté quelques branches de sapin, qu'elle avait dispersées de-ci de-là pour décorer. Ça faisait vraiment Noël. Assise dans mon sac de couchage, avec juste la tête qui émergeait, elle avait retiré son bonnet de dentelle, et ses longs cheveux bouclés touchaient presque le sol. Je déglutis péniblement à la pensée de mon projet de les couper ras.

– La nuit était OK, Agatha ? fis-je en prenant place sur une des pierres.

– Toquée ?

– Non, OK. Je veux dire, correcte ? Agréable ? Cool ?

Je me creusai les méninges pour trouver ce que le O et le K de OK pouvaient bien vouloir dire… Pas la moindre idée, passons.

– Une nuit grandiose, oui. Et je n'étais pas seule.

– Quoi ?

Mon expression stupéfaite l'amusa :

– Trois petites musaraignes brunes sont venues se pelotonner contre moi, expliqua-t-elle, ensuite, j'ai eu un visiteur inattendu : un jeune chevreuil a

frotté sa tête contre la porte au beau milieu de la nuit. J'ai ouvert et il est entré. La pauvre bête était gelée. Elle s'est blottie à mes pieds et a dormi jusqu'à l'aube. J'ai donc été bien au chaud, en plaisante compagnie et pas le moins du monde effrayée.

– Oh ! D'accord ! Génial ! C'est juste que, tu sais, j'étais un peu inquiet pour toi.

C'est peu dire que j'étais vexé : avec tout le temps qu'on passait dans la planque, moi, Robbie et Will on n'avait jamais aperçu le début de la queue d'un chevreuil.

– J'ai craint que tu aies eu vraiment peur.

– Fichtre, non, Saul. Ne te fais pas de souci pour moi, dit-elle en me caressant doucement la main. S'il s'avère que je doive demeurer quelque temps dans le futur, en attendant que l'on prépare mon retour, au moins ai-je la chance d'avoir cette charmante tanière. Et rappelle-toi : c'est le jardin de mon grand-père. Rien de terrible ne peut m'arriver dans le jardin de grand-père. Son esprit veille sur moi.

– Tant mieux. Enfin, bref, Agatha – il valait mieux qu'on en vienne au cœur du sujet – je t'ai apporté une tenue de rechange.

J'extirpai cela du sac.

– Comme ça, tu auras l'air normal et on ne se méfiera pas de toi.

Je lui tendis le tout.

– Je sors une minute, pour que tu puisses te changer.

Agatha observa le jean avec effroi, comme s'il allait la mordre. Au risque de passer pour un demeuré, je précisai :

– Tu enfiles les jambes une par une, et tu montes le zip.

– Le zip ?

Je fis mine de remonter la fermeture Éclair, avec un *zzzzz* sonore pour plus d'effet.

– Puis, repris-je, tu enfiles le tee-shirt et le sweat. Je veux dire, le maillot et le chandail. C'est assez basique.

Je sortis dans le jardin et la laissai se dépatouiller. Il faisait jour, désormais, et le soleil bas se reflétait sur le manteau blanc, le teintant d'un rose velouté.

– Entre, je t'en prie, appela Agatha au bout de quelques minutes.

J'obtempérai. Quel changement ! Elle avait mis le sweat à l'envers, la capuche lui faisait comme un bavoir sous le menton. Le pantalon était un

peu large mais, à part ça, elle commençait à avoir l'air banal. Je me saisis des ciseaux et en croisai les lames. Agatha tressaillit.

– On devrait en finir le plus rapidement possible.

Je fis un pas vers elle. Elle poussa un cri et m'esquiva.

– Du calme, fis-je, je ne vais pas te poignarder. Il faut simplement que je te coupe les cheveux.

Elle porta les mains à ses cheveux. Je n'en avais jamais vu d'aussi longs de ma vie. Ça avait dû mettre des années à pousser.

– Hé, relax, Max, ça va bien se passer. Et conclusion : tu n'auras plus besoin de te cacher.

Je continuai à pérorer l'air de rien, tâchant de la convaincre que c'était une bonne idée.

– Tu pourras venir prendre le petit déjeuner chez moi. Parce que, tu vois, je n'ai pas franchement de potes, parmi les filles, en revanche j'ai des tas de copains garçons. Tu seras l'un d'eux. Comme ça, personne ne fera attention à toi. (Je fis de nouveau un pas dans sa direction.) Je n'ai rien contre les filles, comprends-moi. Simplement, il n'y en a pas dans la bande.

Je levai les ciseaux, en souriant de plus belle.

– J'en déduis, fit-elle en me fusillant du regard, que les jouvenceaux dignes de ce nom, de nos jours, ne portent plus les cheveux longs ?

– Les jouvenquoi ?

– Jouvenceaux. Les garçons. Au secours !

Elle se dissimula le visage dans la capuche et ses cris étouffés – « Oh non, Saul, je t'en conjure ! » – m'allèrent droit au cœur. Que faire ? Je ne voulais pas être cruel. Elle m'avait demandé de l'aider. C'est ce que j'essayais de faire, et ça lui flanquait la frousse. Je soupirai bruyamment et me rassis, attendant qu'elle se dégage de la capuche.

Elle gémit :

– Quand j'emmène Pug au marché pour qu'il fasse ses tours, moi aussi je me déguise en garçon. Je me relève les cheveux et je les dissimule sous une casquette à carreaux. Je me barbouille le visage de suie.

Elle baissa la capuche et risqua un œil au-dehors :

– Tu n'as pas de casquette en tweed ?

– Ça ne suffira pas, Agatha. N'importe qui pourrait te l'enlever. Et puis, de toute façon, je n'en ai pas.

Je l'entendis inspirer à fond.

– Dans ce cas, entendu. Pardonne-moi d'avoir été si timorée. (Elle secoua lentement la tête.) Tu as grandement raison. Je suis dans une situation désespérée qui requiert des mesures drastiques. Ma chevelure devrait être le cadet de mes soucis, quelle folie que la vanité ! (Elle rassembla ses cheveux et les rejeta dans son dos, menton en avant, l'air plus déterminé que jamais.) Coupe tout ! ordonna-t-elle, et elle ferma les yeux sans plus tergiverser.

Je n'avais pas réfléchi à la coiffure finale. Je saisis une longue boucle, qui se révéla soyeuse sous mes doigts. Je pris une grande inspiration et la tranchai à hauteur des oreilles. Les ciseaux n'étaient pas bien aiguisés, mais je continuai mon carnage par petites touches. Peu à peu, l'imposante masse rousse alla rejoindre le sol. Agatha fut secouée de sanglots silencieux, de bout en bout. Elle garda les yeux clos. Quand ce fut fini, elle arborait une coupe à la garçonne, assez débraillée. Je reculai d'un pas pour l'examiner, comme le faisaient les vrais coiffeurs. Ouais, elle commençait à avoir l'air normal.

– Fini ! lançai-je d'un ton qui se voulait enjoué.

Agatha sécha ses larmes et rouvrit les yeux.

– C'est plutôt classe, fis-je, si on aime le style coiffé décoiffé.

Je ne plaisantais pas, c'était vraiment pas mal, mais Agatha n'avait pas l'air convaincu. Je lui souris.

– C'est, euh… court, dis-je sans conviction. Et mignon… et…

Elle n'arrivait pas à détacher son regard de la masse rousse étalée par terre et, moi, j'étais à court d'inspiration. D'un geste lent, elle porta les mains à son crâne et tâta les mèches écourtées.

– C'est fait, dit-elle, maintenant il va me falloir un prénom de garçon.

– Ouais. J'y ai pensé. Que dis-tu de Gareth ? suggérai-je, poussant le tas au sol du bout de la semelle.

Agatha fit signe que non.

– Randolph, déclara-t-elle. C'est mon prénom favori entre tous. J'ai toujours rêvé d'être Randolph.

Le prénom Randolph semblait aussi démodé qu'Agatha.

– Comment tu te fais appeler quand tu accompagnes ton singe au marché ? voulus-je savoir.

– Le garçon au singe.

Fronçant les sourcils, elle commenta :

– Et ce n'est pas un nom qui convienne à qui que ce soit. Non, quitte à être un garçon, je serai Randolph !

Elle avait l'air super-motivée. Personnellement, le nom ne me plaisait pas une demi-seconde, mais il était clair qu'elle l'adorait.

– OK, convins-je en rempochant la paire de ciseaux. Encore une chose, Randolph, si je dois te montrer au monde, il va falloir que tu parles comme moi. Sinon, les gens vont deviner que tu viens du passé.

Agatha secoua la tête et entreprit de rouler le sac de couchage.

– Non, Saul. Les gens se diront sans doute que je viens d'un drôle d'endroit, ou que j'ai de bien curieuses manières – mais ils ne devineront jamais que je viens tout droit de l'histoire.

Elle me fit un grand sourire et, de fait, sans ses boucles, elle faisait vraiment mec.

– Mais ne crains point. Je ferai de mon mieux pour avoir l'air normal. Je prendrai exemple sur toi.

– Eh bien, pour commencer, Agatha, on dit *rien* : « Ne crains *rien*. »

Je partis d'un rire nerveux, prendre exemple sur moi n'était probablement pas l'idée du siècle, mais ça me plaisait, en même temps. Je pris mes aises devant le petit feu. Il nous restait une heure avant que Robbie et Will se pointent. Et deux heures avant qu'on passe à table. Papa devait se lever, en ce moment même. Il aura vu le petit mot. Et mis un couvert supplémentaire. Tout marchait à merveille. Et maintenant que l'opération coiffure était terminée, on allait pouvoir papoter. Je brûlais d'entendre la suite de son récit de voyage dans le temps.

– Alors, Randolph, fis-je, continue l'histoire d'hier ! Ton père t'avait annoncé que le voyage dans le temps était la voie qui le mènerait à la gloire. Et tu avais résolu de l'aider, c'est cela ?

– Oui, ce pauvre père, il fallait bien qu'on l'assiste. J'ai connu ma première expérience du voyage dans le temps à l'âge de onze ans.

Elle soupira et son corps entier trembla. Tu parles d'une histoire flippante…

Chapitre IX

Agatha s'assit sur le coussin et observa les braises orangées. Elle portait toujours, remarquai-je, ses bottines noires à lacets de 1812 mais, pour des chaussures de deux cents ans d'âge, elles étaient étonnamment semblables aux bottes qu'on trouve dans les boutiques de nos jours. Elle avait l'air assez cool, exception faite du pull à capuche toujours devant derrière.

Elle se tourna vers moi et lâcha un soupir de plus.

– Oui, Saul, la première tentative a eu lieu l'été dernier, il y a six mois de cela.

– Tu veux dire il y a deux cents ans et six mois ?

Agatha tiqua :

– Je suppose, oui. Enfin, quoi qu'il en soit, chez nous, père a un bureau. Cet endroit m'est particulièrement cher. Il regorge d'horloges et d'ustensiles pour mesurer le temps. On y trouve aussi des fioles pour les liquides. Père m'autorise à y venir, y compris en son absence. Il sait que j'adore jouer avec l'eau.

Je ressentis un élan de compassion pour elle. Ma rédaction se poursuivit en pensée.

Il y a deux cents ans, les enfants étaient loin d'avoir autant de jouets que nous. Ils s'amusaient avec de l'eau.

Agatha retroussa le nez et rit de bon cœur ; elle lisait sans peine dans mes pensées.

– Tu ne vois pas ce qu'il y a de plaisant, avec l'eau ? Ah, Saul, cette eau provient de notre chère rivière Tweed et père la conserve précieusement dans son étude. Je vois des reflets formidables, à sa surface.

Elle est tarée. Voilà ce que je pensai à cet instant. Elle a perdu la boule.

Agatha continua sur sa lancée, de plus en plus enthousiaste :

– Ah, l'eau est un passe-temps précieux. Encore plus gai que de jouer avec mon singe capucin, ou de lui apprendre de nouveaux tours.

Agatha marqua une pause et sourit dans le lointain, attendrie.

– Ce très cher Pug, il me manque tant.

– OK. Euh, Agatha, j'allais justement te poser la question. Tu es sérieuse ? Tu avais vraiment un singe domestique ?

– Et comment ! Pug se conduit parfois comme une sacrée fripouille. Ah, il doit remuer ciel et terre à ma recherche, en ce moment. Quand il y a du monde au marché, Pug et ses vieilles ficelles me rapportent un bon shilling ou deux. Oh, Saul, si tu voyais ces tours ! Il fume la pipe !

– Sans blague ?

– Oui, une pipe en argile. Il tire quelques bouffées, ça fait un effet bœuf. Les gens adorent. Ils lui jettent des piécettes et, moi, je les ramasse et les empoche.

Je ris, j'imaginais ce qu'ils diraient, en cours d'hygiène et de bonnes manières, s'ils voyaient un animal domestique la pipe au bec.

– Dis donc, ce doit être épatant d'avoir un singe, fis-je. Tu as de la chance. Je n'ai même pas de cochon d'Inde. On a eu un poisson rouge, une fois, mais il est mort.

Je crus qu'Agatha allait fondre en larmes. Je ne sais pas si elle était triste pour mon défunt poisson ou si son singe lui manquait.

– Enfin, enchaînai-je précipitamment, tu n'as pas testé la machine à remonter le temps sur Pug.

– Dieu du ciel, non !

Agatha se renfrogna.

– En aucun cas Pug n'est autorisé à pénétrer dans le bureau de père. Vois-tu, il y a de nombreuses bougies allumées. Père craint fort que Pug mette le feu à son étude.

– Sérieusement ?

– Sur ce que j'ai de plus cher, Saul, c'est la vérité nue.

Je fus de nouveau pris d'un fou rire stupide, bien qu'une maison et un singe en flammes n'aient à proprement parler rien de drôle. Agatha, qui, par chance, semblait avoir le sens de l'humour, rit aussi.

– Où irais-je, alors, Saul, hein ? fit-elle, le visage cramoisi d'avoir tant ri. Si la maison était réduite en cendres et, avec elle, tous les instruments de père, je n'aurais plus aucun espoir de retour !

– Tu pourrais rester ici, non ?

Agatha secoua énergiquement la tête :

– Non, Saul, je dois y retourner. Je dois vivre ma vie. Je te dirai ce que je sais du voyage dans le temps. Si tu dois m'aider à regagner 1812, il va falloir que tu en apprennes davantage sur cet art occulte. Je serai ton maistre !

– « Ton *maître* », Agatha, je te l'ai dit, les mots ont changé.

– Je te prie de m'excuser, dit-elle. Écoute-moi bien. Père en appelle aux éléments. Ils sont au nombre de sept. Ils doivent tous être en harmonie. Dans son bureau, père réunit l'eau et la terre, le feu et l'air. Et moi – le cobaye – je dois être au centre.

La discussion prenait un tour intéressant et scientifique. Agatha se laissait gagner par un élan d'enthousiasme.

– Vois-tu, Saul, l'élément air doit être transformé en vapeur. Père a fait des essais avec différentes sortes de vapeur.

Devant mon air soucieux, elle ajouta :

– De la buée, et père sait colorer de bleu et de rouge ces vapeurs.

– Comment ?

– Il suspend un globe de verre près d'une petite fenêtre dans l'étude. Ce dernier attrape la lumière. La couleur se diffracte sur le verre et colore la vapeur… Ensuite, il y a l'élément or. Celui-ci, hélas, est fort coûteux et père a tendance à lésiner. Mais, me dit-il, la vibration de l'or me protège tandis que je parcours le temps. (Agatha laissa échapper un rire mélancolique et secoua la tête.) La pépite qu'il m'a donnée était une poussière si infime que je ne la sentais même pas au creux de ma paume.

Les yeux bleus d'Agatha s'emplirent de larmes, qu'elle chassa du dos de la main, avant de prendre une grande inspiration et de poursuivre :

– Tel que je le comprends, tous ces éléments – la terre, les vapeurs, l'eau, le feu et l'or – sont mis en branle par le sixième élément. Celui-ci, Saul, est une chanson antique. La chanson ouvre une brèche dans l'air.

– Une brèche ? répétai-je, sans comprendre.

– Une faille dans l'atmosphère. À travers laquelle je me glisse, hélas.

Elle enfouit son visage dans ses paumes.

– Ça va aller, Agatha, dis-je avec optimisme. Je vais t'aider. Mais tu as évoqué sept éléments. Quel est le dernier ?

– Le bois d'if. Tu sais, l'arbre.

Elle me dévisagea fixement pour s'assurer que j'avais bien compris. Je hochai la tête avec impatience. Bien sûr que je connaissais les ifs. Il en

poussait au cimetière, ils dégageaient un je-ne-sais-quoi de maléfique.

– Je pose les pieds sur un morceau de bois taillé dans le vieil if, continua-t-elle. J'observe l'almanach au mur. Lors de cette première fois, il y était écrit : 18 juillet 1812. Pendant tout le rituel, père me chante cette vieille ritournelle. Ensuite, eh bien, la seule façon de décrire fidèlement la phase qui suit, c'est de la comparer à une voix qui viendrait de loin, très loin, et prononcerait mon nom. Je me suis retrouvée à foncer tête baissée vers elle dans un long tunnel sombre. Puis, sans crier gare, l'appel a cessé.

Agatha s'arrêta, elle aussi, de façon agaçante. Elle fixa les braises rougeoyantes.

– T'arrête pas là ! protestai-je, à cran. Dis-moi ce qui se passe après !

– Pour être franche, pas grand-chose. J'ai cligné des yeux à plusieurs reprises, afin de chasser le bourdonnement sous mon crâne – ça vibrait comme une abeille. Je me suis alors retrouvée au même endroit, père était toujours là également, mais pas les instruments. Sa barbe était plus fournie. À son gilet, ai-je noté, il manquait deux boutons. J'ai senti monter l'excitation. Au mur, dans son dos, le calendrier affichait : 18 juillet 1813. La pièce était la même, et pas la même pour autant. J'avais disparu en 1812 et, en un battement de cils, j'avais réapparu une année plus tard. Mon esprit est immédiatement parti en vrille.

» La chanson m'a de nouveau appelée. J'ai senti une vague puissante me pousser derechef dans le tunnel noir. Et, une fois de plus, j'ai repris pied dans ce que père nomme le « temps actuel ». Il mimait une danse de la joie, battait l'air de ses poings. À son revers, les boutons étaient à leur place. L'almanach était à la page du 18 juillet 1812. Un rayon de soleil traversait le carreau.

« Victoire ! a crié père, rayonnant, l'air d'avoir décroché la lune. Fichtre, chère enfant, l'homme qui se tient devant toi est la victoire personnifiée ! »

» J'ai regagné ma chambre à l'étage, un peu secouée toutefois. Toute la matinée, j'ai entendu père s'exclamer : « Oui ! Oui ! J'ai brisé les portes du temps. OUI ! Je suis enfin célèbre ! Je suis… »

– Mais, Agatha, l'interrompis-je, s'il est parvenu à te faire revenir, cette fois-là, pourquoi ne l'a-t-il pas fait cette fois-ci ?

Agatha se tordit les mains et se mordit la lèvre.

– L'ambition… l'ambition l'a perdu, souffla-t-elle.

Et avant que j'aie pu lui demander ce qu'elle entendait par là, elle reprit :

– C'est comme si la tête lui tournait. À compter de ce jour, père s'est

laissé aveugler par l'ambition. Il était convaincu de pouvoir mener son projet à son terme. Et bien que ces voyages dans le temps m'aient effrayée, ils me fascinaient également. Et, vois-tu, je voulais tellement que père soit bon à quelque chose. Il avait réussi à me faire voyager une année dans le futur, j'avais foi en lui. Mais après cette expérience fructueuse, il ne s'est plus contenté de modestes voyages dans le temps. Oh que non. « Une année, c'est de la petite friture, Agatha », avait-il coutume de dire, bombant le torse. Il s'est donc enfermé à double tour dans son bureau, afin de tâcher de ferrer de plus gros poissons. De drôles de bruits et d'odeurs s'échappaient de son antre. Parfois, tandis que je m'affairais en cuisine, à peler des pommes de terre ou frotter les tomettes, père déboulait en furie, proclamant : « J'y suis presque, Agatha, la plus grande expérience de voyage dans le temps que le monde ait jamais connu est à ma portée. J'ai réussi par le passé. Je réussirai de nouveau. Mais cette fois-ci, mon enfant – si tu es d'accord pour m'assister dans mon travail –, tu voyageras bien plus loin dans le futur. Fichtre, ce que tes yeux vont contempler ! Les changements dont tu seras témoin ! Adieu les tomettes et le balai-brosse, tu seras une grande exploratrice. Dis-moi que tu es d'accord, Agatha ! »

– Et ?

Je me tenais au bord de mon tabouret de pierre. Il va sans dire que je connaissais la réponse.

– Je ne peux nier que j'étais sens dessus dessous. Je me serais volontiers contentée de ma vie d'enfant ordinaire, de mes jeux avec mon capucin, de dire mes prières, coudre, danser, lire, mais…

– Mais quoi ?

– Mais souvent, la vie me terrorisait, je n'étais pas une enfant ordinaire. J'étais contrainte de mendier de la ferraille avec Pug dans la rue. Pour reprendre les mots de père, son expérience de voyage temporel avait fait ses preuves, j'ai donc cru que ça fonctionnerait de nouveau. (Un large sourire s'épanouit sur le visage de la jeune fille.) Dois-je ajouter que je suis une fille qui ne résiste pas à l'appel de l'aventure ? J'ai donc dit oui, et nous avons conclu l'affaire d'une solide poignée de main. Tout est véridique, dit Agatha, au mot près.

– Oui, bien sûr… répondis-je.

Elle le croyait dur comme fer, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais pour autant je n'excluais pas la possibilité qu'elle soit fêlée. Comment démêler le vrai du faux là-dedans ?

– Bien sûr, répétai-je bien que je ne sois sûr de rien.

Chapitre X

Dehors, il se mit à neiger. Agatha et moi étions assis face à face, les yeux aimantés par les braises rougeoyantes ; le récit d'Agatha m'avait embarqué dans un univers à mille lieues de là. Sans compter que mon essai s'étoffait, j'avais la tête farcie d'histoire.

En 1812, les filles apprenaient à coudre et à danser, et si vous étiez riche, vous aviez un beau cheval avec une selle, et les calendriers s'appelaient des almanachs. Et puis, le feu pouvait être source d'ennuis terribles car il y avait des bougies partout, et ils n'avaient sans doute pas encore inventé les camions de pompiers.

– Continue, Agatha, fis-je, raconte-moi encore comment tu as aidé ton père.

Elle jeta un regard par-dessus ma tête, comme si elle voyait bien au-delà de moi, et murmura :

– Des jets de vapeur bleus, rouges et jaunes s'enroulent autour de moi. Je suis immobile au milieu de l'étude exiguë de père, sous le plafond bas. Les tourbillons de vapeur s'affolent. Glissent devant mes yeux qui ne cillent pas. Se mêlent à ma chevelure cuivrée, qui devient rouge, puis jaune, puis bleue. (Agatha porta la main à sa poitrine.) À mes pieds, une ronde d'objets m'encercle. Un globe de verre, suspendu à un crochet de bois au-dessus de la fenêtre, renvoie les faibles rayons du soleil hivernal en un kaléidoscope de bleu, de rouge et de jaune à travers la pièce.

Détournant le regard, elle poursuivit :

– Je serre le poing, ma main tremble.

Et, disant ces mots, elle rejoua la scène.

– De la sueur me coule sur le front. J'ai les cheveux collés aux tempes. Mon regard se perd au loin, dans ce futur auquel j'aspire tant.

Elle était si fervente, ça fichait les jetons.

– Hé, Agatha ?

Elle secoua la tête et s'extirpa de ses souvenirs.

– Las, à dire vrai, Saul, dit-elle en plantant ses yeux dans les miens, depuis que père avait évoqué ce futur lointain, j'étais dévorée d'envie, j'y pensais sans cesse. Je me demandais si les enfants seraient semblables. Je m'interrogeais : le monde aurait-il beaucoup changé ? J'avais une telle envie de voyager ! J'ai eu l'occasion d'aller en ville, à Édimbourg, une seule fois, et l'endroit m'a paru si merveilleux… Mais nous n'avons pas de voiture à cheval. Et pas même le début d'une vieille carne pour la tirer. J'aimerais tant contempler la somptueuse cathédrale Saint-Giles. Las, j'ai vu si peu de chose en ce bas monde…

– Je peux peut-être te faire visiter le coin ? On pourrait se balader ? Voir des choses.

Un franc sourire me répondit :

– Cela me ferait grand plaisir, merci bien.

– Mais tu ne m'as toujours pas dit ce que trafiquait Albert. Il chantait, un truc comme ça ? Si c'est moi l'apprenti, désormais, il faut que je sache.

Les grands yeux délavés d'Agatha s'arrondirent, comme chaque fois qu'elle repensait à chez elle.

– Las, Saul, si j'étais aussi immobile qu'une nature morte, l'autre personne dans la pièce, mon cher père, était tout ce qu'il y a de plus mouvant. « Oui ! » exultait-il en frappant l'air de ses poings. « Cette fois nous y sommes, ma chère Agatha. » Il riait et battait des mains. « Je le sens au tréfonds de mes entrailles ! » Son regard s'arrêta sur les aiguilles de la pendule, qui se rapprochaient péniblement du dix. Il tomba à genoux et attrapa l'assiette de terre, puis fit tourbillonner l'eau dans le bol avec le tisonnier. Il rapprocha les branches de l'if, jusqu'à ce qu'elles frôlent mes orteils. « Tâte-moi cet antique bois d'if, ma chère. Fichtre oui, nous y sommes ! Nous y sommes ! Que son esprit sans âge soit ton guide. » Puis, il se releva et essuya de son grand mouchoir la sueur qui perlait à son front. Il tira sa montre de gousset et resta là, à se dandiner d'un pied sur l'autre sans trouver le repos.

– Et que s'est-il passé ?

– Désormais, les vapeurs colorées emplissaient la pièce. « Tout est en ordre », clama père en frappant des mains de plus belle. Il sortit du cercle magique. « Sens l'or. Il te protégera. Oh oui, il le fera. » C'est alors, Saul, que j'ai senti mon cœur bondir dans ma poitrine. Vois-tu, je ne sentais pas l'or. La pépite que l'on m'avait donnée n'était pas plus grosse qu'une puce. J'ai fait de mon mieux. Oh, j'ai tout essayé pour sentir l'or – en vain. J'ai serré davantage le poing, paume moite.

« Bientôt, tu seras la plus grande voyageuse de toutes les demoiselles de la contrée, cria père, sans prêter attention à mon agitation. Ah ! Ce que tes yeux vont voir… Retiens tout. Observe bien autour de toi, puis hâte-toi de rentrer tout me raconter par le menu. Fais bon voyage, chère enfant, fais bon voyage ! » Père s'éclaircit la gorge. La pendule sonna. La fumée multicolore s'épaissit. Il se tritura la moustache puis, d'une voix chevrotante, fit résonner le chant.

» Les notes de ce chant envoûtant s'enroulèrent autour de moi. À travers le cuir de mes souliers, je sentis la dureté du bois d'if contre mes orteils. Ce que percevaient mes yeux et mes oreilles se brouilla. J'étais déjà partie bien loin et aurais été incapable de dire ce qui relevait du chant, ce qui relevait de la vapeur. Tout était trouble. La flamme des sept chandelles chancela et se confondit avec l'eau ridée. Dix coups sonnèrent. Le globe de verre pivota, ou était-ce la terre ? De minces arcs-en-ciel glissaient sur les murs, la pièce entière glissait. Mais où était l'or ?

» Le chant s'affaiblit peu à peu. La lumière se tamisa jusqu'à ce que je ne distingue plus les ombres. Mes paupières se firent lourdes. Mon menton chut. Je ne pesais plus rien. Un souffle de vent – d'abord une caresse délicate, puis une bourrasque – me traversa de part en part. Il me déplaçait. Me poussait.

» Puis les flocons ont commencé de tomber. Pas une once de vent. Tout se fit blanc. Quelle paix, alors ! J'étais arrivée dans un nouveau monde de blancheur. C'était merveilleux. Emportée par l'enthousiasme, je m'apprêtais à ouvrir les yeux lorsque, soudain, un tumulte éclata dans tout ce blanc paisible : un bruit de tonnerre, grondant, grinçant, terrifiant. La peur me gagna. C'est alors, cher et tendre Saul, que tu m'as trouvée !

Elle baissa la tête et s'absorba dans la contemplation du feu.

– Telle est mon histoire. Voilà comment j'ai été transportée.

Agatha se tut, comme s'il n'y avait rien à ajouter à cela. J'ouvris la bouche mais la refermai aussitôt. Je l'observais. Jamais je n'avais vu quelqu'un d'aussi paumé. Ses yeux se remplirent de larmes et nous restâmes tous deux absorbés par les braises. De nouveau, ce frisson. Cette fille si mystérieuse assise devant moi dans la cabane venait vraiment du passé…

Je la vis esquisser machinalement le geste d'enrouler une mèche de cheveux autour de son index. Sauf, que, évidemment, elle n'avait plus les cheveux longs. Elle sembla s'en irriter, puis se frotta le lobe d'oreille en échange.

– Hélas, fit-elle, rompant le silence, je me suis retrouvée dans la plus

dangereuse des positions. Tu m'as vue. J'étais postée au beau milieu de la chaussée lorsqu'est arrivé sur la voie en furie un fracas terrible, qui m'a fait perdre toute concentration. J'ai perdu le fil qui me reliait à 1812. J'ai perdu l'or.

– C'était une voiture, Agatha, tu as failli te faire percuter par une voiture.

– Une voie dure ?

Elle frissonna.

– Non. *Ture*. Une voi-ture. Elle te fonçait droit dessus. Tu aurais pu mourir.

Je m'assis un instant, croyant entendre du boucan au loin.

– Hé, Randolph. Ma bande risque de débouler d'une seconde à l'autre. Tu ferais peut-être mieux de remettre ton sweat dans le bon sens, avec la capuche dans le dos.

– J'ai tant à apprendre, dit-elle en remettant son pull à l'endroit – ce qui lui donnait, associé à sa coupe ultracourte, l'air d'un garçon tout à fait normal.

– Ils ne vont pas tarder. Comment tu te sens, Randolph ?

– Ça ne va pas fort, répondit-elle en ravalant ce qui restait de ses larmes. Et escomptes-tu – pardon, comptes-tu – dire la vérité à tes amis à mon sujet ?

Pile à ce moment-là, les cinq coups convenus résonnèrent contre le battant.

– J'sais pas, murmurai-je, puis je tonnai : Qui va là ?

– Ton pote Robbie.

– Ton pote Will.

Je respirai un bon coup, redressai les épaules et lançai un grand :

– Entrez !

Chapitre XI

– On n'a pas beaucoup de temps, firent en chœur Will et Robbie en franchissant le seuil de la cabane.

Ils repérèrent Agatha en même temps et se poussèrent du coude pour mieux voir. Assis sur ma pierre, j'attendais de voir ce qu'ils allaient dire. Will, remarquai-je, semblait agacé. Il avait voulu que son copain Lewis rejoigne la bande mais j'avais objecté que trois, c'était un nombre parfait pour une bande, et qu'en plus il n'y avait pas beaucoup de place dans notre QG ; je suppose que c'est ce qui le turlupinait.

– Je croyais que trois, c'était…

Robbie s'en mêla :

– … un nombre parfait pour une bande ?

Agatha avait enlevé sa capuche, son visage était à moitié dans l'ombre, mais je voyais ses prunelles faire l'aller-retour entre Will et Robbie. Je me levai et pris les choses en main.

– Écoutez, les gars, c'est un cas extrême. Voici Randolph. Randolph, voici Will. Et voici Robbie.

Agatha se leva à son tour et leur tendit la main. Robbie, égal à lui-même, se marra, tandis que Will parvenait à transformer la poignée de main en tope-là.

– Ouais, ben c'est pas juste, protesta Robbie avec un regard méprisant à mon endroit.

Mais j'étais au taquet.

– Juste ? Tu vas à la foire de Noël et pas moi. Voilà un truc vraiment injuste. Et n'oublie pas : ici, c'est moi le chef.

Robbie mâchait son chewing-gum avec une détermination forcenée. Jusque-là, Agatha n'avait pas ouvert la bouche. Will marmonna un vague *hrrmph*, avec une tronche de six pieds de long, du coup je me résolus à ne pas mentionner le voyage dans le temps. Ils n'étaient pas suffisamment matures. Et, j'avoue que j'y ai pensé, ils étaient bien plus doués en rédaction que moi et risquaient de tenter le concours d'histoire. Et de gagner !

– Rrrrandolph être rrrecherrrché parrrtout, sifflai-je, adoptant mon meilleur accent d'agent russe. Lui devoirrr faire prrrrofil bas quelque temps. Bref, je lui ai dit de compter sur nous, qu'on allait l'héberger. Pas de problème.

– Ouah ! s'exclama Robbie.

– Ouah ! fit Will en écho.

– Ouais, bien dit, les gars : double *ouah*. Ce pauvre Randolph est un peu chamboulé. Il a entendu ses parents dire qu'ils allaient l'envoyer en pension, donc il n'a pas demandé son reste. Il est franchement courageux. Il a passé toute la nuit ici, tout seul.

Robbie et Will commençaient à avoir l'air impressionné. Jamais, même en un milliard d'années, ils n'auraient passé ne serait-ce qu'une demi-heure dans la cabane seuls la nuit.

– Sans déc ? firent-ils d'une même voix, yeux rivés sur Agatha.

Elle hocha la tête mais n'osait visiblement pas prononcer un mot. Ce qui me donna une idée.

– Randolph a perdu sa voix.

Agatha parut soulagée. Je poursuivis, épaté par mes soudains talents de conteur.

– Oui, le choc de cette fugue, après avoir été enfermé dans un placard sous l'escalier, l'a laissé sans voix.

Robbie me jeta un regard suspicieux, plissant les yeux.

– Dans ce cas, comment tu sais tout ça ?

– Il m'a tout raconté par écrit, bredouillai-je, ajoutant aussitôt : mais comme on a eu froid, on a brûlé le papier.

– Tu veux dire que Randolph a vraiment dormi sous les escaliers ? Ouah ! Donc Randolph est un peu comme… comme Harry Potter ? demanda Will.

– Oui, on peut voir ça comme ça. Vous allez devoir jurer tous les deux sur le vieil if que vous allez la fermer. OK ? Ce sera comme une aventure, continuai-je, et ça ne durera que quelques jours. Juste le temps que Randolph décide ce qu'il compte faire. Pigé, Randolph ?

Agatha ouvrit de grands yeux, comme si je lui parlais chinois. Je l'encourageai d'un signe de tête affirmatif. Heureusement elle reçut le message et m'imita.

Will et Robbie étaient emballés, ça se voyait.

– OK, fit Will, je lui apporterai quelques feuilletés à la saucisse, et puis des bonbons. Et je peux lui laisser ma lampe torche.

– Et j'ai des magazines, des mots croisés, du papier, des trucs comme ça, fit Robbie, souriant à Agatha. Ça t'occupera, Randolph.

Agatha leur rendit leur sourire.

– Je t'avais bien dit que t'étais le bienvenu dans notre bande, Randolph, conclus-je, soulagé.

Puis, Robbie, Will et moi, on alla jusqu'au vieil arbre faire vœu de silence. On se planqua derrière le tronc, incognito.

– Ça devient carrément palpitant, commenta Will en posant ses paumes à plat sur l'écorce noueuse. Randolph le fugitif fait partie de la bande, alors ?

– Pour un petit moment, répliquai-je tout en plaquant mes mains sur celles de Will, avant que Robbie fasse de même sur les miennes. On ferme les yeux, ordonnai-je, et nous restâmes quelques instants silencieux.

Quand nous rouvrîmes les paupières et décollâmes nos mains du tronc, une paire d'initiales à demi effacées gravées dans le bois nous sauta aux yeux.

– « A.B. », vous avez vu ? Ça date. Je me demande qui ça pouvait bien être ? chuchota Robbie.

Derrière nous, à cet instant précis, une brindille craqua. Nous fîmes volte-face : Agatha nous observait, amusée, son regard glissa sur la signature gravée dans le tronc.

Au clocher, onze heures moins le quart sonnèrent.

– Yes ! À moi la foire de Noël ! cria Robbie, déguerpissant aussi sec. Je vous raconterai, les mecs.

Et il fila sans demander son reste. Ne restait plus que Will, qui semblait plus à l'aise quand Robbie était à ses côtés.

– Ouais, ben, je ferais mieux d'y aller, moi aussi, fit-il.

Agatha regardait toujours l'arbre fixement. Attrapant Will par l'épaule, je l'écartai un peu d'elle.

– J'ai oublié mon bonnet, dit Will.

La porte de la cabane s'ouvrit péniblement et il s'y engouffra. Je lui emboîtai le pas et le vis se pencher pour ramasser son bonnet, puis contempler, interloqué, les longues mèches rousses jonchant le sol. Je les avais poussées dans un coin, sans complètement les dissimuler. J'eus une

seconde d'absence, rien ne me vint, aucun baratin crédible pour expliquer la présence de ces cheveux. Mais Will ne fit aucun commentaire. Il se contenta d'attraper son bonnet et, confus, se mit en route.

– Merci, Will ! criai-je dans son dos. Merci de ton aide pour Randolph. Amuse-toi bien chez ton grand-père !

Il disparut. Tout d'abord, j'entrepris de faire brûler les cheveux, ce qui eut pour effet d'empuantir intégralement la planque. Puis, je remarquai la robe d'Agatha gentiment pliée dans un angle de la pièce. Est-ce que Will l'avait remarquée aussi ? Soudain, je songeai à papa. Il devait être en train d'ajouter un couvert pour mon nouvel ami, tout en faisant rissoler les haricots et en beurrant des toasts, tandis que maman, entre deux cuillerées aux jumelles, devait s'inquiéter : « Mais où est Saul ? » Je me précipitai dehors. Agatha était toujours scotchée au vieil arbre, elle secouait lentement la tête de gauche à droite. Sa voix me fit sursauter – j'avais oublié qu'elle ne l'avait en rien perdue :

– J'ai gravé mes initiales l'été dernier. Grand-père m'avait prêté une lame affûtée. Il disait que l'arbre porterait ma marque pour de longues, très longues années. Il avait ô combien raison.

Une preuve, s'il en fallait. Agatha était bien réelle. Elle venait vraiment de 1812. Elle n'était pas cinglée. La tête me tournait presque. Était-ce moi qui débloquais ?

– Hé, Randolph, dis-je en la tirant doucement par la manche, il est temps d'aller manger un morceau, je meurs de faim. En route !

Mais Agatha se dégagea.

– Voici l'arbre qui va m'aider à voyager. Plaçant ses paumes sur le bois noueux, elle ajouta : Tu as le pouvoir d'illuminer les vapeurs. Le pouvoir de me protéger avec ton or. De me chanter l'antique chant, afin que je puisse repartir.

Tu m'as regardé ? J'ai une tronche à avoir une chambre remplie d'or ? me dis-je, mais je n'avais pas le cœur de briser ses rêves.

– Ça risque de prendre un peu de temps de rassembler tous ces éléments, Agatha. Autant en profiter pour voir un peu comment on vit de nos jours, je vais te faire visiter.

– Tu es bien bon avec moi, Saul. Et tu as ô combien raison. Tu n'as pas encore appris ma magie, et je n'ai aucun désir de me retrouver projetée dans la mauvaise époque.

Elle s'éloigna de l'arbre et vint se poster près de moi.

– Je serais, cela va de soi, infiniment curieuse d'en apprendre davantage sur ton époque et sur le monde alentour. Simplement, puisque le lien qui me reliait à chez moi est rompu, je crains fort d'être perdue à jamais. Plus je reste dans le futur, plus il me sera difficile de retourner dans le passé, j'en ai bien peur. Et je ne dois pas oublier père. Et ce cher Pug.

Pour être honnête, je n'avais nulle envie de voir Agatha regagner daredare son époque, quand bien même j'aurais su comment l'y renvoyer. Ce n'est pas juste que je voulais plus de matière pour ma rédac, non, il y avait quelque chose de spécial chez elle, dans toute cette histoire abracadabrante. Je ne m'étais pas senti si emballé depuis une éternité.

– J'espère que ton père va bien, fis-je.

– Oui, il nous faut prier ardemment à notre succès et espérer que père ne balance pas au bout d'une corde. Te joindras-tu à ma prière ?

– Bien sûr.

Une prière, c'était comme un vœu, non ? Ça revenait plus ou moins au même. J'avais déjà fait des vœux, je pouvais bien récidiver.

Agatha sembla soulagée. Elle me tapota l'épaule.

– Oh, cher Saul, j'ai toujours rêvé d'un véritable ami. N'est-ce pas amusant qu'il m'ait fallu parcourir deux siècles pour en trouver un ?

Faute de savoir quoi dire, je me contentai de sourire. Moment que choisit mon estomac pour gargouiller de façon sonore.

– Hé, Randolph, t'as déjà entendu parler d'œufs au bacon ?

– Le fait est que oui, Saul, dit-elle en riant.

Sur quoi, elle traversa à toute allure le jardin et entra dans la planque. Je lui courus après et m'arrêtai sur le seuil, où je l'observai, penchée sur le feu, réunir des cendres grises et les répandre sur les tisons ardents.

– Il faut l'étouffer, expliqua-t-elle, la chaleur est conservée et le feu moins dangereux, au cas où tu serois – euh, serais – intéressé.

Cela fait, elle sortit de la cabane.

Je me grattai la tête, perplexe : en plus de voyager dans le temps, Agatha avait-elle le pouvoir de lire dans les pensées ?

Chaque fois, elle devançait mes questions.

– Allez viens, criai-je, je meurs de faim ! et je traversai en trombe la haie.

Agatha me suivit.

Tandis que nous courions à toute blinde dans la neige, j'eus du mal à ne

pas me faire semer. C'était une fille. Une fille toute menue. Mais sacrément rapide. Elle enfourcha le mur comme elle l'aurait fait d'un cheval. Hors d'haleine, je lui suggérai de rester muette encore quelque temps, le temps d'intégrer les codes du XXIe siècle.

– Certainement, je me tiendrai coite si cela doit rendre les choses plus aisées, fit-elle en dévalant l'allée, pas le moins du monde essoufflée.

Entre deux foulées, suant, pantelant, je rédigeai mentalement les prochaines lignes de ma rédaction.

Il y a deux cents ans, les petits Écossais couraient drôlement vite. Ils n'avaient pas de voiture, alors, évidemment, ils utilisaient beaucoup leurs jambes. Et ils disaient des mots comme « lugubre » ou « valeureux », et « jouvenceaux » – ça veut dire beaux gosses, en gros –, et certains avaient même un singe comme animal domestique. Et ils ne voyageaient pas tellement. Les filles, je veux dire, pas les singes. Encore une fois, parce qu'ils n'avaient pas de voiture.

J'allais l'emporter, j'en étais sûr. Je pouvais pratiquement sentir les deux cents livres au creux de mes mains. Nous étions arrivés dans ma rue, je filai chez moi, Randolph sur mes talons. Dès le portail, une odeur de bacon grillé m'accueillit. Je vis Agatha froncer le nez. Mais ensuite, elle se renfrogna et me prit la main.

– Tu n'as pas en horreur les cris d'effroi des gorets à l'agonie quand il nous faut les égorger ?

Des gorets à l'agonie ? Je poussai le portail.

– Oui, c'est clair, la taquinai-je en tâchant de reprendre mon souffle. On a toute une porcherie, là-derrière. Et à l'intérieur, un capucin se balance d'un lampadaire à l'autre.

Ses yeux s'éclairèrent :

– Comme c'est délicieux, se réjouit-elle, mon capucin me manque tant. Mais toi aussi tu en as un ! Tu ne m'en avais soufflé mot.

– C'est juste une blague, Randolph. De nos jours, il n'y a que dans les zoos que tu verras des singes.

Son visage s'assombrit. Son capucin fumeur de pipe lui manquait vraiment.

– Bon, Randolph, fis-je – et tandis que je posais la main sur la poignée, mon cœur manqua un battement – on y est et, n'oublie pas, tu me laisses parler.

Chapitre XII

J'ouvris la porte d'entrée, marmonnai un « Quand faut y aller… » et posai le pied sur le paillasson qui nous souhaitait la « Bienvenue ». Agatha tapa ses bottines contre le perron pour en chasser la neige.

– Je suis là, fis-je tout fort en la faisant entrer.

Agatha, les yeux comme des soucoupes, passa le hall en revue. Elle tendit le bras vers la photo au mur, qui me représentait du haut de mes cinq ans, dans mon uniforme scolaire. Une gigantesque rose en plastique dans un vase en verre la fit sursauter. La blancheur de l'ampoule au plafond lui arracha un frisson.

– Agatha, soufflai-je, essaie de ne pas avoir l'air surprise par tout, OK ?

Elle se mordit la lèvre et acquiesça, tel un lapin pris dans les phares d'une voiture.

– Entendu.

– Bien. Contente-toi de faire comme moi.

Je poussai la porte de la cuisine d'un coup d'épaule, un grand sourire aux lèvres et le cœur affolé. Maman était assise à table avec une Esmée en larmes dans un bras, et Ellie dans l'autre. Elle allait dire quelque chose mais je ne lui en laissai pas le temps et débitai tout de go mon petit discours.

– Salut, maman. Désolé, je suis en retard. Tu ne vas jamais croire ce qui est arrivé. Je faisais de la luge avec Randolph – ah oui, au fait, tiens, voici Randolph – et tous les deux on a fait une sortie de piste, on s'est empalés dans un buisson d'épines. Bon, la bonne nouvelle, c'est qu'on n'a rien, mais on a paumé la luge. Bref, j'ai invité Randolph à venir prendre le brunch. Tu dis toujours que tu aimes bien savoir avec qui je traîne. Et ce pauvre Randolph, ses parents sont allés à je ne sais quelle conférence et l'ont laissé tout seul pour la journée. Ils lui font vraiment confiance. (Je soulignai la remarque d'un regard appuyé à ma mère.) Comme il n'avait rien de prévu, je l'ai ramené ici. Oh, et il vient de se faire enlever les amygdales, du coup il ne peut pas parler.

Pendant que je déroulais ce speech à une allure folle, maman examinait Agatha, papa servait le petit déj et Agatha semblait bloquée sur les jumelles,

qui avaient cessé de pleurer et la dévisageaient.

– Ravie de te rencontrer, Randolph, dit papa en versant des haricots dans une assiette. Les amis de Saul sont toujours les bienvenus. J'espère que tu aimes les haricots ?

– Une conférence ? fit maman sans quitter Randolph des yeux. Quel genre de conférence ?

Je répondis du tac au tac :

– Sur les trains miniatures.

Agatha et moi échangeâmes un bref sourire.

– Chacun ses goûts… entendis-je maman murmurer par-devers elle.

Elle remplit une cuillerée de banane écrasée et leva les yeux sur les vêtements d'Agatha.

– J'ai déjà vu ça quelque part.

– Moi et Randolph, on a les mêmes goûts, pour le coup.

Je désignai sans attendre le siège à côté de moi. Agatha réagit au quart de tour et prit place. Pile à ce moment, Ellie lâcha un hurlement de première qui, croyez-moi, sonna comme un poème à mes oreilles. Cela eut l'avantage de détourner l'attention de maman et permit à Agatha de se détendre un instant.

J'attrapai des couverts le plus cérémonieusement du monde, afin qu'elle m'imite et n'ait pas l'idée de se servir avec les doigts.

Mais inutile de m'inquiéter à ce sujet. Agatha Black se tenait bien mieux que moi à table. Bien mieux que maman, même. Elle était carrément guindée, pour un petit déj classique à base d'œuf et de bacon. Elle se tenait raide comme la justice et, après chaque bouchée, s'essuyait délicatement du coin de son mouchoir, sans cesser un instant de sourire aux bébés. Les jumelles s'étaient calmées, elle semblait les avoir ensorcelées.

– Elles t'aiment bien, Randolph, commenta maman. Il y a encore dix minutes, il n'y avait pas moyen qu'elles se tiennent tranquilles, et regarde maintenant : un comportement en or.

Je déglutis à la mention du mot « or » et vis les pupilles d'Agatha s'étrécir.

– Dis-nous un peu, d'où vient Randolph ? s'enquit papa, tout en se servant une tasse de thé.

– En fait, commençai-je, cherchant désespérément que dire, il vient de… d'Angleterre. Il est nouveau, dans le coin.

Je me sentais comme Pinocchio. Si j'avais été un pantin, mon nez aurait mesuré un bon mètre à l'heure qu'il était.

– L'Angleterre, c'est vaste, fit papa en prenant une autre tranche de pain. D'où, exactement ?

Je me torturai les méninges. Et sortis le seul endroit qui me vint à l'esprit :

– De Londres.

Ça sembla faire un certain effet sur maman.

– De la grande ville ! fit-elle. Et que vient chercher Randolph dans un petit coin paumé comme Peebles après la capitale ?

– Le bon air de la campagne, répliquai-je tout en sauçant la tomate dans mon assiette d'un bout de pain.

Agatha s'y mit, elle aussi.

– Tu vois, continuai-je en roue libre désormais, ce pauvre Randolph est tout pâlot et maigrichon. Ses parents se sont dit que l'air de l'Écosse lui ferait le plus grand bien.

Visiblement, cette explication plut à maman : elle adressa un grand sourire à Randolph, qui le lui retourna. Maman me fit un clin d'œil avant de se lever de table, elle avait des couches à changer, mais une belle journée nous attendait, nous les garçons, et surtout, il fallait que je m'occupe bien de Randolph.

J'avais entrepris de débarrasser la table quand Agatha vira au vert sans crier gare et vomit le festin de papa sur le carrelage de la cuisine.

– Je me disais bien que pour un petit format tu avais beaucoup mangé, commenta papa, tandis que je protestais et qu'Agatha attrapait un torchon pour nettoyer les dégâts, aidée par papa.

Une fois que tout fut essuyé, papa dit que l'air frais nous ferait du bien et il nous suggéra une bataille de boules de neige. Le sourire ravi sur le visage d'Agatha laissait présager qu'elle savait de quoi il s'agissait.

Et de fait ! Malgré ses déboires, elle était à fond et me balança des tonnes de boules, elle visait même mieux que papa. À la voir courir en tous sens, ramasser la neige et faire pleuvoir ses munitions, je songeai qu'elle était un vrai garçon manqué. Et si, en 1812, être un garçon manqué n'était pas si facile ? Peut-être que moi et Agatha, on pourrait rester potes et qu'elle pourrait vivre dans le futur pour toujours ? On se marrait mieux avec elle qu'avec Robbie et Will. (Robbie qui, en ce moment même, devait patiner comme un pro, un hot dog à la main, à la foire de Noël…)

Je m'efforçai de chasser cette pensée. Quand nous nous fûmes copieusement arrosés de neige, Agatha cria soudain :

– Et si on faisait un bonhomme de neige ?

Papa était occupé à brosser la neige de son blouson. Il leva les yeux sur Agatha, l'air un peu étonné que Randolph le muet ait soudain recouvré l'usage de ses cordes vocales.

– Et si on faisait un bonhomme de neige ? criai-je à mon tour, imitant de mon mieux la voix d'Agatha.

Papa se gratta la tête et nous regarda l'un après l'autre. Puis, un large sourire s'imprima sur son visage et il répondit :

– Oui, faisons un bonhomme de neige !

Dont acte. Papa roula une grosse montagne de neige pour le corps. Je la lissai et Agatha fit une boule pour la tête. Elle souleva la sphère blanche et la planta sur le haut du corps. Puis nous cherchâmes alentour des branches pour faire les bras, et des galets pour les yeux, et j'allai à la cuisine piquer une carotte pour le nez. Agatha sculpta des lèvres dans le visage et passa ses doigts sur le haut du crâne, pour dessiner des cheveux. C'était un super bonhomme de neige. Agatha ne pouvait s'empêcher de sourire à tout-va.

Nous finîmes tout de même par rentrer, et papa nous prépara un chocolat chaud puis, sans prévenir, il prit la télécommande et alluma la télé. Soudain, des hommes couraient après une balle sur un terrain de foot, sous les vivats du public. La pauvre Agatha poussa un cri, son bol de lait lui échappa des mains. On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme.

Tout en contemplant la flaque brune sur la moquette, je me dis qu'il allait sans doute falloir que je revoie certains passages de ma rédac. Dans le passé, certes les enfants étaient courageux, mais ils mouraient de peur devant des choses auxquelles nous étions habitués, des choses rapides, ou bruyantes. Agatha, comme je l'apprenais, avait très peur des inventions modernes. Elle hurlait au passage des voitures. Le soda la faisait éternuer, la télé la mettait en panique. La sonnerie du téléphone la fit bondir au plafond.

Je levai les yeux de la flaque de chocolat chaud, remontai le long de ses bottines noires, jusqu'à son visage d'une pâleur de mort. Elle tremblait, encore sous le choc de la télé, et papa, à quatre pattes, nettoyait de nouveau les dégâts qu'elle avait causés. Agatha, claquant des dents, ne parvenait pas à détacher ses yeux de l'écran. Je mis la main sur la télécommande et éteignis. Elle eut un sursaut et se détendit quelque peu. Puis, voyant mon père à genoux par terre, elle soupira et se précipita pour l'aider. Je fis de

même, en marmonnant que ce pauvre Randolph n'était pas dans son assiette, à cause des amygdales et tout et tout.

Après l'épisode désastreux de la télé, je fis monter Agatha dans ma chambre et entrepris de lui expliquer comment on vivait au XXIe siècle. Je lui montrai le radiateur, qui, bien que peint en blanc, était aussi brûlant qu'un poêle. Elle le toucha, poussa un cri et bondit en arrière. Cela me fit rire et elle aussi. Ça me plaisait, chez elle, cette façon de rire. Elle avait un bon sens de l'humour. Je lui montrai mon téléphone et fis défiler des photos, principalement de moi, Robbie et Will en train de faire des grimaces.

Elle avait l'air décontenancée (j'adore ce mot). Je le lui dis, pensant l'impressionner. Elle se contenta de hocher la tête et me rétorqua que je le serais probablement tout autant si je me retrouvais transporté deux siècles en arrière. Son regard s'attarda sur le téléphone. Se grattant le crâne, elle demanda :

– Comment cela fonctionne-t-il ?

– C'est simple, fis-je, il suffit d'appuyer sur ce bouton.

– Non, Saul, protesta-t-elle, je veux dire : comment un si petit appareil peut-il offrir autant de semblance ?

– Hum, eh bien… (Ma voix perdit de son assurance.) C'est grâce aux puces, hasardai-je.

– Aux puces ?

Elle semblait larguée.

– C'est comme pour ton père et son voyage dans le temps. C'est assez mystérieux.

Elle toucha l'écran et tressaillit.

– Ce n'est pas vraiment toi. C'est comme si on avait peint une image à ta semblance. Mais avec un je-ne-sais-quoi de lugubre.

– On appelle ça la technologie, fis-je gaiement comme si ça expliquait tout. On l'utilise énormément.

Agatha secoua la tête, sans que je sache dire si elle était toujours paumée ou si je l'ennuyais.

– Ah, mais notre bonhomme de neige est vraiment grandiose, s'exclama-t-elle comme venant tout juste de s'en souvenir.

Elle se précipita à la fenêtre, jeta un coup d'œil à notre sculpture et se laissa tomber au bord de mon lit. Elle porta l'index à ses lèvres – comme

chaque fois qu'elle réfléchissait. Bientôt, un sourire se dessina sur son visage.

– Bon, Saul, tu sais jouer aux échecs ?

Non, je ne savais pas, mais j'avais un vieux plateau de jeu et, pendant les deux heures qui suivirent, Agatha m'enseigna tout ce qu'elle connaissait sur ce jeu. J'appris à déplacer les pions, comment faire sauter son cavalier, comment défendre le roi et déplacer le fou en diagonale. Je ne m'étais jamais autant amusé avec un jeu de stratégie. Jusqu'à ce qu'elle saute par-dessus ma tour, prenne ma dame, vienne planter la sienne devant mon roi et déclare :

– Échec et mat !

Même il y a deux cents ans, notai-je mentalement, les enfants jouaient aux échecs. C'est un jeu de stratégie difficile, qui suppose des qualités d'anticipation.

Agatha retira mon roi vaincu du plateau et me serra la main. Je commençais à m'y faire, à toutes ces poignées de main.

– Merci pour cette partie fort agréable, dit-elle avec cette politesse qui lui était coutumière. Souhaites-tu que nous fassions une partie de cartes, maintenant ?

Je me renfonçai dans mon pouf.

– Hé, tu sais ce qui me ferait plaisir ?

– Que je t'en dise davantage sur 1812, je présume.

Chapitre XIII

– T'as tout pigé, Randolph, dis-je en me calant confortablement. Alors… il était une fois, en l'an 1812, un inventeur qui avait viré au cramoisi et un singe portant une redingote et…

– Et dans la maison voisine vivait un garçon qui se comportait extrêmement mal. Il se prénomme Dick et n'aime rien tant que flanquer une peur bleue à la pauvre Agatha Black.

– C'est vrai ? Tu ne m'en avais jamais parlé jusqu'ici.

– J'évite autant que possible de le mentionner. Rien que de penser à lui me met d'humeur maussade. Mais maintenant que je suis bien loin, il ne pourra pas me dénicher. Voilà qui me console d'être perdue dans le futur. Ça, et le fait de t'avoir rencontré, Saul, ajouta-t-elle prestement.

– Merci, Agatha, dis-je, oubliant le pseudo de Randolph, aux anges.

Agatha soupira doucement.

– Cet affreux Dick. Il me cause bien des tourments. Vois-tu, son père est un cavalier de grand renom, il bat n'importe quel adversaire à plate couture. Dick s'en vante sans cesse et ne rate jamais une occasion de tourner père en ridicule. Et, bien sûr, il se paie également ma tête, il me frappe et me mène la vie impossible. Oh, les surnoms diaboliques qu'il me donne, je n'ose point les répéter…

Évidemment, je mourus immédiatement d'envie de savoir lesquels. Rouge comme une tomate, elle m'en avoua quelques-uns – les pas-si-horribles, supposai-je.

– Bâtarde ! Face de navet ! Perce-oreille ! Crétin d'Écosse ! Bête à manger du foin ! À faire cailler le lait ! Pestiférée !

Elle enfouit son visage dans ses paumes, soupira et dit :

– Comme si ces mots blessants ne suffisaient pas, il essaie de m'embrasser. Beurk ! Il dit qu'avec un père farfelu comme le mien et une mère six pieds sous terre, aucun gentilhomme ne voudra jamais de moi pour épouse. Il est aussi déplaisant qu'on puisse l'être, mais il faut faire montre de grandeur d'âme et de vertu : je ne dois pas le brocarder. Il répète à longueur de temps que les femmes ne servent à rien, et il a raison, cela me

coûte de l'admettre mais il a raison.

– Mais tu ne sers pas à rien, tu aides ton père, protestai-je, détestant soudain ce Dick autant que je haïssais Crow.

– Mais nous, les femmes, ne pouvons pas défendre notre patrie. Nous ne pouvons pas prendre les armes, voilà ce que Dick a en tête. Elle ajouta tristement : J'aimerais bien venir en aide à père, c'est vrai. Mais regarde-moi, Saul. Je suis perdue. Pourtant, je suis ardemment convaincue que père est en ce moment même à l'étude et cherche par tous les moyens à me faire revenir dans le temps présent. Et nul doute que cet affreux Dick, pour couronner le tout, colle son nez au carreau pour faire de vilaines grimaces à père. Oh, le bigleux, avec son œil qui dit mince à l'autre. Quand je songe à mon errance actuelle, c'est insupportable. Je ne sais que trop bien ce qu'il dira, quand il aura vent de ma mésaventure.

– Quoi ? demandai-je, me redressant. (Ma curiosité était probablement un peu trop pressante.) Que dira l'affreux Dick ?

– Il s'engouffrera chez nous sans même demander la permission et en appellera au courroux divin, pour effrayer mon pauvre père. « Le déterreur de cadavres l'a eue », voilà ce qu'il lui dira.

– Le déterreur de cadavres ?

– Las, oui. Bien qu'il s'attaque plus volontiers aux gens de peu, aux pauvres hères sans toit. Et aux charognards, et aux marchands ambulants. Les déterreurs de cadavres les tuent pour vendre leur corps aux médecins d'Édimbourg, qui les ouvrent et les dissèquent. Trois romanichels ont disparu à Peebles, et tout le monde dit que ce sont les déterreurs de cadavres qui les ont eus.

Une boule se forma dans ma gorge. D'abord, des pendaisons, et maintenant des déterreurs de cadavres ?

– C'est vrai ? fis-je, des frissons dans le dos.

– On ne peut plus vrai. Sans compter le nombre inouï de mauvais garçons qui se retrouvent sur la potence pour des vols de grand chemin, pour des cambriolages ou pour des assassinats.

Je déglutis péniblement. Agatha venait d'une époque dangereuse. Mon inquiétude lui arracha un sourire.

– Mais je suis une bonne chrétienne, je dis mes prières et lis la Bible. Le Seigneur est mon berger et ceux qui font le mal et se livrent au péché seront damnés pour l'éternité, mais je n'aspire qu'au bien.

Je considérai un instant l'étendue de mes mensonges et, songeur, partit

chercher un paquet de cartes à jouer. Je crois que maman et papa étaient secrètement ravis que j'aie un nouveau copain. Et ils devaient probablement se dire que quelqu'un comme Randolph, avec ses bonnes manières de Londonien, aurait une bonne influence sur moi. Bref, toujours est-il que plus tard dans l'après-midi, après que nous eûmes longuement joué aux cartes, moi et Agatha, et mangé des sandwiches au jambon pour le déjeuner, maman monta nous annoncer qu'ils passaient un film de Noël au Eastgate Centre : est-ce qu'on avait envie d'y aller ?

– Grave, fis-je bondissant sur mes pieds et saisissant promptement le billet qu'elle me tendait.

– Dis-toi que c'est un bonus de Noël, fit-elle, et s'il reste de la monnaie, offre à Randolph un seau de pop-corn.

Dix minutes plus tard, Agatha et moi étions dehors, dans l'atmosphère déjà sombre de cet après-midi hivernal. Je fouettais l'air de mes poings – signe que j'étais super-content. Je n'en revenais pas de ma chance. Ça faisait un bail que je voulais voir ce film, et voilà qu'on y était, en route pour le cinéma. Agatha, l'air également enthousiaste, avait revêtu mon ancien manteau.

– Est-ce une pièce, que nous allons voir ? me demanda-t-elle.

Elle sautillait sur les pavés – signe d'une allégresse certaine. Je lui expliquai que c'était une sorte de pièce, mais en bien mieux. Je mis ma capuche et elle fit de même. Voir Agatha, c'était comme se regarder dans un miroir.

Nous tournâmes dans High Street, couverte de neige fondue, juste comme la neige reprenait de plus belle. Se balader avec Agatha, c'était comme se balader avec un gamin de deux ans. Toutes les dix secondes, il y avait quelque chose qui méritait qu'on s'arrête pour l'observer : les voitures, les bus, la façon dont les gens étaient vêtus.

– Oh, comme c'est splendide ! s'exclama-t-elle. Regarde, Saul. On dirait qu'une pluie d'étoiles a chu sur la ville.

– Oui, convins-je de mauvaise grâce.

Je commençais à en avoir ma claque de m'arrêter tous les trois pas. Je levai les yeux sur le clocher. Trois heures vingt-cinq. Le film commençait à la demie.

– Ces guirlandes sont pas mal.

Je lui fis signe de se remettre en route.

– Mais, d'après Robbie, c'est mille fois plus spectaculaire à Édimbourg.

Allez, viens, Randolph, sinon on va avoir des places pourries.

Elle s'arracha à sa contemplation de l'éclairage public et m'emboîta le pas, mais ça ne dura pas. J'entendis bientôt de curieux petits gémissements derrière moi, puis elle me tira par la manche.

– Quoi, encore ? lui jetai-je, agacé, faisant volte-face.

On aurait dit qu'elle était à deux doigts de vomir. *Pas encore !* songeai-je, franchement gonflé.

– Allez, Agatha, on va finir par être vraiment en retard.

– Toutes ces boutiques, et toutes ces lumières étincelantes ! Ça m'agresse, fit-elle, se protégeant les yeux – ce qui me parut un tantinet exagéré.

Un camion passa en cahotant. Le véhicule fatigué cracha un nuage de fumée charbonneuse.

– Ah ! Trop, c'est trop !

Agatha porta les mains à sa bouche.

– Cette odeur pénètre jusque dans ma gorge, je suffoque, gémit-elle d'une voix étouffée, au bord de l'agonie.

– Désolé, fis-je comme si c'était ma faute.

Je me sentais responsable de tout le XXIe siècle : des lumières de Noël, des magasins, de la circulation, des gaz d'échappement.

– Allez, Agatha, quoi… Écoute, on va être en retard !

Ce n'était pas tous les jours que maman m'offrait un après-midi pareil et j'avais vraiment envie de voir ce film, et les pubs. Je ne voulais pas en rater une miette. Je défis mon écharpe et la lui tendis.

– Tiens, mets-toi ça sur la bouche, madame chochotte, et en route !

Le masque-écharpe sembla fonctionner. Elle cessa de geindre et marcha d'un bon pas à mes côtés.

– Quand je serai rentrée, dit-elle d'une voix toujours suffoquée, la première chose dont je parlerai, ce sera les odeurs du futur. Et les odeurs qui ont disparu.

– Comme quoi ?

Si je la faisais parler, elle oublierait peut-être les lumières scintillantes et les mauvaises odeurs du temps présent.

– Des relents d'égout ? Une odeur de fosse septique ? (Nous avions alors parcouru la moitié de la rue. J'apercevais l'enseigne lumineuse du ciné, au loin. J'aurais bien accéléré, mais la chaussée était glissante.) Ou les ordures ?

– Les fruits blets, les feux de tourbe et, surtout, les chevaux et leur crottin. Tout cela a disparu. Fichtre, Saul, certains jours de marché, quand la viande commence à faisander au soleil, je crois défaillir tant l'odeur est nauséabonde.

J'essayai d'imaginer où devait se tenir le marché. Une fois de plus, Agatha lut dans mes pensées.

– C'est tout près d'ici, fit-elle en ralentissant l'allure, doigt pointé sur l'hôtel Tontine dressé au milieu de High Street. Du moins, c'est l'impression que j'ai. Ça a tellement changé… Ah, Saul, quelle agitation, les jours de marché ! Puis, grimaçant : Il y a toujours des hommes à la conduite misérable exposés en place publique. Certains jettent des œufs pourris à la figure de ces mauvaises gens. Et il y a toujours quelqu'un qui joue de la musique. Dis-moi, je te prie, quel rapport avec le scepticisme ?

– Aucun, une fosse septique, sans *c*, c'est comme des égouts. Tout ce qui pue sous terre, dis-je, tout en me représentant Crow mis au pilori.

On passait justement devant le magasin de bonbons. Un parfum de caramel me chatouilla les narines.

– Avance, Randolph. Magne-toi, et garde les yeux baissés !

Il va sans dire qu'elle ne résista pas à la tentation de jeter un coup d'œil.

– Des mignardises ! s'écria-t-elle, ravie de reconnaître quelque chose.

Elle retira l'écharpe de devant sa bouche et appuya son front contre la vitrine. Lui dire d'avancer, c'était vraiment jouer les rabat-joie.

– On continue, Randolph, insistai-je, l'éloignant de la boutique pour qu'elle reprenne sa marche. Tu te débrouilles comme un chef. Mais quand on sera arrivés au cinéma, évite de parler des odeurs, OK ?

Elle acquiesça, mais elle regardait toujours tout à la ronde, comme si sa tête était montée sur ressort : davantage de décorations de Noël, des gens portant des bonnets rouges à pompon, une femme en talons aiguilles et un homme à un coin de rue qui jouait du violon…

– Au cinéma, poursuivis-je en nous dirigeant vers l'entrée, ça sent le pop-corn au caramel et les bonbons.

Nous étions arrivés devant l'entrée. Les portes vitrées coulissèrent à notre approche. Agatha fit un bond en arrière et s'exclama, le souffle coupé :

– Ouverte par un fantôme !

Je l'attrapai par le bras et la fis entrer dans le vaste hall brillamment éclairé.

– Ça sent le brûlé, fit-elle en fronçant le nez.

– Oh, ferme-la deux minutes, tu veux ? On est censés passer un bon moment. C'est un cadeau. Si tu comptes râler à propos des odeurs, tu ferais peut-être mieux de retourner à la planque. C'est vrai, quoi ! Ça fait une éternité que je meurs d'envie de venir ici et tu me gâches tout.

– Désolée, me dit-elle en me pressant le bras.

Je gagnai la caisse en traînant les pieds. Elle fit de même.

– Ouais, bon, essaie de te détendre deux secondes, OK ?

– OK.

Elle glissa sa main sous mon coude. Je me dégageai et plantai mes yeux dans les siens.

– Hé, Randolph !

Elle rougit. Se mordit la lèvre.

– Oh ! J'avais oublié.

Elle se tordit les mains puis battit des paupières. De façon compulsive.

– La lumière, murmura-t-elle en se frottant les yeux, est vraiment très forte. Elle me transperce.

On n'allait pas y arriver. Pour couronner le tout, pile à ce moment, les haut-parleurs crachèrent un morceau de rap. Agatha poussa un cri et se boucha les oreilles instantanément.

– Oui ? me demanda la dame au guichet, qu'est-ce que tu veux, mon garçon ?

Je consultai Agatha du regard. Puis la caissière. Rien qu'à la façon dont la dame me regardait, avec pitié, il était clair qu'elle avait remarqué que quelque chose clochait chez Agatha. Celle-ci continuait à geindre, plantée au milieu du hall, les mains plaquées sur les oreilles. Je baissai les yeux sur les billets dans ma main et répondis :

– Rien.

– Dans ce cas, ne bloque pas la file, sois gentil, mon garçon.

Et elle me fit signe de débarrasser le plancher.

J'achetai deux gigantesques paquets de pop-corn caramélisé et on partit se promener le long de la rivière, à la place. Je l'avais éloignée du bruit, des lumières aveuglantes et, bientôt, on n'entendit plus que moi et elle mâchonnant notre pop-corn. Et le murmure de la rivière, que nous observions depuis le pont.

– Je suis vraiment confuse, dit Agatha.

– Ouais, fis-je tout bas, ne t'en fais pas.

Et je m'absorbai dans la contemplation de l'eau sombre, me demandant comment j'allais réussir à renvoyer cette fille-là d'où elle venait. Il me restait deux livres. Je pris une pièce de cinquante pence et la jetai dans la rivière.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Un vœu.

Elle posa son seau de pop-corn au sol et croisa les doigts.

– Alors, fit-elle, fermant les yeux, à mon tour d'en faire un.

Et c'est ce que nous fîmes. Je priai pour parvenir à la ramener en 1812. Pour que maman ne pose pas trop de questions au sujet du film. Et pour qu'Albert Black ne soit pas pendu pour avoir perdu sa fille.

Nous restâmes ainsi un bon bout de temps, à prier et faire des vœux, avec la rivière sous nos pieds.

– Amen, chuchota-t-elle.

– Amen, fis-je.

Chapitre XIV

Après avoir ramené Agatha à la cabane, je courus jusque chez moi, je me sentais assez mal. J'avais une livre cinquante en poche, mal au ventre à cause de tout le pop-corn que je m'étais envoyé et je n'avais pas vu le film. Tandis que je filais le long de la chaussée enneigée, pour avoir quelque chose à dire à maman tout à l'heure, j'entrepris, en partant des bandes-annonces que j'avais vues, d'inventer une histoire de pirates impliquant un navire en train de sombrer et un coffre au trésor rempli d'or. Ainsi qu'un garçon qui s'efforçait de sauver une belle fille mais finissait jeté à la mer. Ça semblait si réaliste que je commençais à croire que je l'avais vu.

Alors que je tournais le coin de ma rue, déserte, le garçon dans mon film imaginaire était à genoux et suppliait qu'on lui laisse la vie sauve, quand un rire diabolique, on ne peut plus réel, me vrilla l'estomac.

– Hé, Saul-itaire, tu crois aller où, comme ça ?

Je ne tournai pas la tête. J'étais seulement à une minute de la maison. Pourquoi avais-je choisi de marcher de ce côté-ci de la rue ? Ma gorge se serra. J'avais les paumes moites. Baissant la tête, je poursuivis mon chemin.

– T'as pas un peu de monnaie en poche ?

Crow était assis devant le portail de la maison de Sam, j'allais devoir passer juste devant lui.

– Une livre, ça ira bien. Tu peux voir ça comme une dépense de protection. Toi et moi, on sera comme des frangins, après ça.

Je fis mine de n'avoir rien entendu. Je continuai à marcher, mais pressai le pas. Le portail grinça et, l'instant d'après, Crow me coupa la route.

– Ou cinquante pence, si t'es fauché, siffla-t-il, si proche que je sentais son haleine de fumeur.

Il me saisit le bras. Mes jambes se dérobèrent sous moi. Je farfouillai dans ma poche, refermai la main sur la pièce de cinquante pence et la lui donnai.

– T'as pas mieux, là-dedans ? grogna-t-il, me bloquant le passage.

Je serrai les poings, pris d'une furieuse envie de l'étaler au sol et de lui hurler de me ficher la paix. Entre mes doigts, la pièce d'une livre pesait des tonnes.

– Passe-moi ça, abruti !

Et Crow laissa résonner son horrible rire vide.

Mon cœur battait à cent à l'heure.

– J'ai pas que ça à faire, pigé ?

– Je n'ai rien d'autre, fis-je d'une voix suraiguë trahissant ma peur.

– Menteur.

Et il me poussa. Je trébuchai en arrière mais réussis à ne pas tomber. Je sortis la main de ma poche. Elle était toujours crispée autour de la pièce d'une livre. Une voiture ralentit et s'arrêta à notre hauteur.

– La prochaine fois, je t'aurai, dit-il avant de déguerpir.

Le bruit de ses pas diminua au loin. La vitre de la voiture se baissa.

– Ça va, mon gars ?

C'était le gros M. Drummond, de la rue d'à côté. Je hochai la tête, avant de traverser en quatrième vitesse et de filer chez moi. Je poussai la grille, cœur battant à tout rompre, remontai l'allée et m'engouffrai dans la maison.

– Maman ! criai-je, haletant, depuis l'entrée.

– Je donne leur bain aux filles, me répondit-elle, j'espère que le film t'a plu.

– Oui oui, fis-je, abandonnant mon blouson au sol.

J'allai dans la cuisine, me servis un verre de lait et me laissai tomber au fond du canapé. La télé était allumée, mais je l'éteignis. Je repris mon histoire où je l'avais laissée, lorsque le garçon sur le navire pirate suppliait qu'on l'épargne. Il bondit sur ses pieds, brisa les liens qui lui entravaient les poignets, arracha le bandeau qui lui couvrait les yeux et poussa un cri rageur. Les pirates hurlèrent. Ils filèrent illico. Le garçon se lança à leur poursuite. Ils avaient une peur bleue de lui et préférèrent se jeter à l'eau. Puis, le garçon délivra la fille. « Tu es libre, désormais », lui déclara-t-il, et ils récupérèrent le trésor et le bateau.

Le temps que maman ait fini de préparer les jumelles, ce qui ne prit pas non plus une éternité, j'avais établi un scénario assez efficace.

– Randolph m'a l'air bien gentil, dit-elle en passant dans la cuisine. Une tartine de fromage, ça te dit ?

Je fis signe que non.

– Pfiou, moi oui.

Elle ouvrit grande la porte pour que l'on puisse continuer de discuter.

– Oui, un garçon très poli, mais il a l'air un peu paumé. Londres n'est pas un endroit adapté pour un enfant. Heureusement qu'il est à Peebles, désormais. Ça lui redonnera des couleurs.

Je me levai du canapé. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était un interrogatoire au sujet de Randolph.

– Maman ? fis-je, à mi-chemin entre la cuisine et le salon. Je peux utiliser l'ordi ?

– Pour quoi faire ?

Des bulles éclataient à la surface du fromage, sur la tranche de pain placée sous le gril. Ça sentait bon.

– Euh, ma rédaction en histoire. J'ai besoin de vérifier des trucs.

Maman attrapa une assiette dans le placard. Elle y glissa le toast.

– Tu as une demi-heure. Pas une minute de plus.

Phrase qu'elle ponctua d'une bouchée gigantesque.

– Délicieux. Sûr que tu n'en veux pas ?

Je hochai la tête et déguerpis aussi sec dans le salon, pour m'installer au bureau.

– Bon, ne te laisse pas engloutir dans le passé, dit-elle.

Évidemment, je n'ai pas googlé le mot « historique ». Après m'être assuré que personne ne regardait par-dessus mon épaule (maman était dans la cuisine, la voie était libre), je tapai dans la barre de recherche :

voyage dans le temps

Il y avait 250 millions de résultats. Ça fait une somme ! Des millions de gens, de clubs, de sociétés secrètes et de groupes d'allumés avaient des tas de choses à dire sur les voyages dans le temps. Le premier truc qui apparut fut une pub pour des réveils de poche. **Emmenez-le en voyage**, ça disait. « Non, merci », marmonnai-je entre deux clics. Je n'en revenais pas de voir le nombre de sites qui essayaient de fourguer des machines à voyager dans le temps. L'un d'eux montrait une image d'une machine ressemblant à une cabine téléphonique anglaise, mais en bleu. Quelle blague ! **Pour la modique somme de 65 000 livres**, était-il écrit. On pouvait aussi s'offrir des tee-shirts de voyageur dans le temps.

Il y avait même une recette pour un gâteau au chocolat intersidéral. J'avais la tête farcie.

Un coup d'œil à l'horloge en bas de l'écran m'apprit qu'il ne me restait que dix minutes. Je cliquai sur le professeur Stephen Hawking. Sur son site étaient dessinées des failles spatiotemporelles. Selon lui, si on parvenait à comprendre comment pénétrer dans ces failles, on pourrait alors voyager dans le temps. Sans trop savoir pourquoi, je sentais bien que ça n'allait pas marcher pour Agatha !

J'entendais maman faire la vaisselle dans un grand fracas d'assiettes, dans la cuisine. Elle sifflotait et la bouilloire s'y mit aussi. Il fallait que je cerne mieux ma demande, je tapai donc :

voyage dans le temps Peebles

Les résultats étaient carrément plus ciblés. Une seule page correspondait vraiment, un scan d'une correspondance à l'ancienne, rasoir à mourir, piochée dans je ne sais quelle grande bibliothèque.

De George Macrimmon,

Peebles, Marches écossaises, 1953.

Ce que les gens ne comprennent pas, c'est que le transport dans le temps n'est pas hors de portée.

J'aurais aimé savoir lire plus vite. Maman préparait le thé. Elle n'en avait plus pour longtemps.

Le voyage dans le temps est une science inédite pour les habitants de Peebles. Peu d'entre eux se rappellent les premiers inventeurs et esprits téméraires. Pour autant, les recherches poursuivies d'une génération à l'autre prouvent que voyager dans le temps n'implique pas de phénomène para… je ne sais quoi.

Je m'efforçai de parcourir le document rapidement, faisant de mon mieux pour comprendre le sens des mots.

La méthode exige une concentration non-para… machin chouette*… et des intentions pures. L'esprit qui se livre corps et âme se focalise sur le voyage prévu. Le cœur purifié s'ouvre, répandant l'amour et la volonté sur le temps et le lieu à visiter. Et le corps sait sans une once de doute que le succès de l'équipée l'emportera. Ainsi, le voyageur au corps, à l'esprit et à l'âme purs s'unit pleinement à son objectif et entend l'écho du temps passé. Et le suit.*

Si simple,

et pourtant quasi impossible.

Je relus la lettre à quatre reprises et essayai de la mémoriser. Plus je lisais, plus ça semblait basique. Si on voulait vraiment voyager dans le temps, on le pouvait. Du moins, c'est ce que j'en retins.

– Deux minutes, Saul ! me cria maman depuis la cuisine.

J'étais à bout de force. Sans perdre un instant, je tapai :

or Peebles

Achat d'or au meilleur prix, apparut sur l'écran. **Prêteur sur gages Chez Tilly's, 79 Northgate, Peebles.**

– Allez, Saul, tu éteins maintenant !

Je mémorisai l'adresse. Puis j'appuyai sur « Arrêter », rêvant à ce George Macrimmon et à la façon dont le cœur devait s'unir pleinement à l'esprit pour le voyage prévu.

Le PC était éteint mais un frisson me courait encore le long de la colonne. La sensation était toujours présente lorsque je me mis au lit.

En me levant, le lendemain matin, je griffonnai immédiatement les mots qui me revinrent à l'esprit.

L'esprit se focalise. Le cœur s'ouvre. Le corps sait.

– C'est l'heure du petit déjeuner ! appela maman depuis le rez-de-chaussée.

Je roulai la feuille de papier comme un parchemin et la rangeai dans mon sac à dos.

Chapitre XV

Je n'avais pas le temps de passer à la planque avant les cours, mais j'avais l'intention de me faire la malle à l'heure du déjeuner et de payer à Agatha un roulé au jambon avec la pièce d'une livre qu'il me restait. Elle m'avait dit qu'elle adorait ça.

Les pavés étaient verglacés et les collines encerclaient Peebles d'un blanc aveuglant. Sur le chemin de l'école, les poumons pleins de l'air glacé du matin, un frisson d'excitation me traversa. J'avais trouvé un moyen d'aider Agatha à retourner en 1812. Et en ce qui concernait le concours d'histoire, j'en avais sans doute déjà appris assez. Tellement de choses s'étaient passées que je ne savais même pas si j'allais réussir à me mettre à la rédaction proprement dite. Je traînassai un peu, perdu dans mes pensées. L'école, ça allait. Pas que je sois premier de la classe ni rien. Plutôt du genre moyen. Mais j'aimais bien la récré, et le foot, et le basket, et les histoires qu'on se racontait. Robbie, Will et moi, on s'asseyait au fond de la classe pour se marrer, mais sans trop embêter Mme Veitch visiblement, puisqu'on ne se prenait jamais de punition. Les bons élèves étaient au premier rang, ils levaient la main à tout bout de champ pour répondre aux questions. Moi, jamais. J'avais arrêté ça en primaire… Tout bien considéré, il valait peut-être mieux ne pas rédiger ce texte : si je rendais un truc aussi exceptionnel, Mme Veitch risquait de me faire une crise cardiaque.

Le truc le plus génial, et de loin, dans cette école, c'est la grosse colline, derrière le bâtiment. Pour faire du vélo, c'est top, et Robbie a fait un saut d'enfer en s'en servant comme rampe. Will aussi, sauf que, ensuite, il s'est pris une gamelle et s'est blessé, résultat : on n'a plus accès à la colline. Will, Robbie et moi, on continue d'y aller quand même.

Bref, ce lundi-là, je décidai que, si Agatha devait regagner le passé sous peu, il fallait au moins que je la fasse venir une journée dans l'école du futur. Elle m'avait dit que les filles n'allaient quasiment pas à l'école en 1812 et que peu de garçons y allaient, également. Quand je lui ai demandé comment alors elle savait autant de choses, elle m'a dit que, quand sa mère était en vie et que sa famille avait davantage d'argent, elle avait eu une gouvernante qui à la maison lui avait appris à lire, à écrire et à compter.

D'autres gamins de l'école avaient déjà ramené des visiteurs. Un jour,

Will avait fait venir son cousin d'Afrique du Sud. Il s'appelait Merl, s'était assis entre moi et Will et avait dessiné une girafe. J'ignorais s'il suffisait de se pointer avec son visiteur sous le bras, ou s'il fallait une demande écrite ou un truc dans le genre…

À l'école, je vis tout de suite que Robbie mourait d'envie de me raconter comment c'était, la foire de Noël, mais je ne le lui demandai pas. Je fis comme si j'avais complètement oublié qu'il y était allé. Il eut l'air un peu vexé, surtout quand je me mis à discuter avec Will.

Je racontai à Will que Randolph voulait venir en cours et il me dit que c'était permis mais qu'il fallait un courrier des parents. C'est Will qui eut l'idée de faire de Randolph mon cousin. À la récré, j'allai taper une lettre en salle informatique. Je fis court :

Chers enseignants,

Le cousin de Saul est venu de Londres pour quelques jours. Il s'appelle Randolph. Serait-il possible qu'il passe une journée à l'école, ce mardi ?

Merci,

Mme Martin

Ça paraissait nickel, sauf que je regrettais de ne pas avoir fait venir Randolph de plus loin, de Mongolie extérieure ou de Roumanie. M. Bradley, le directeur, venait de Londres. Il pouvait fort bien interroger Randolph à ce sujet – auquel cas nous serions grillés ! Je remis tout de même la lettre à l'administration et profitai de la pause de midi pour filer à la cabane l'annoncer à Agatha. Mais là-bas, Agatha était très occupée : elle avait organisé une course de poissons en papier, découpés dans de vieux journaux.

– Je t'en ai découpé un ! me cria-t-elle quand je débarquai dans la planque.

Et de fait, Mlle Agatha Black était à quatre pattes par terre et frappait le sol du plat de la main dans l'espoir de faire avancer son poisson de papier.

– Comme ça, on va pouvoir faire la course, dit-elle, rien de tel pour s'amuser. Tiens, Saul – elle me fit signe de m'agenouiller auprès d'elle. Voici ton poisson. Tu peux taper aussi fort que tu veux, mais tu ne dois pas effleurer le poisson, d'accord ?

– D'accord, Agatha !

Je me débarrassai de mon sac à dos, retirai mes gants et plaçai mon poisson sur la ligne de départ. Et ce fut parti. Quel boucan ! Agatha avait

visiblement un paquet d'entraînement. Elle parvenait à faire bondir son poisson comme une bête sauvage. Le mien décollait à grand-peine et à une vitesse d'escargot.

– J'ai gagné ! hurla-t-elle, puis nous nous serrâmes la main.

Ensuite, je lui racontai pour l'école. Ça la mit dans un état dingue, elle courut dans le jardin, où elle exécuta une petite danse. Puis, elle s'entraîna à parler comme moi. On était tellement pris par cette histoire de visite scolaire que je faillis en oublier le rouleau de papier dans mon sac. Agatha s'assit sur le tronc de l'arbre brisé, et attaqua son roulé au jambon tandis que je sortais la feuille de mon sac.

– Je crois que j'ai trouvé comment te renvoyer chez toi, dis-je.

Elle eut un sursaut et faillit s'étouffer avec sa bouchée :

– Quoi ?

– Tu te souviens que je t'ai parlé de la technologie ? Eh bien, on a ce truc, qui s'appelle internet. Tu y trouves des infos sur tout. Je me suis donc renseigné sur les voyages dans le temps.

Adossé à un arbre, je déroulai lentement le parchemin.

– L'esprit se focalise. Le cœur s'ouvre. Le corps sait.

Puis, lui souriant :

– C'est simple, dis-je sans mentionner la partie impossible. Ce que ça signifie, continuai-je, avec l'impression d'être ce M. Macrimmon, c'est que, en gros, il faut avoir vraiment envie de voyager dans le temps. Il faut adorer ça, et il faut également croire, de chaque parcelle de son corps, que ça va arriver. Du moins, c'est ça que j'ai retenu.

– Il faut avoir la foi, alors ?

– Ouais, un truc dans le genre.

Je lui tendis la feuille :

– Donc, peut-être que si tu te débrouilles pour réunir tous les autres objets, nous pourrons faire une tentative d'ici quelques jours.

– L'or aussi ?

Elle me dévisagea de ses grands yeux limpides.

Je haussai les épaules. J'étais si impatient à l'idée de mettre en œuvre le plan de Macrimmon que j'en avais oublié l'obsession d'Agatha pour l'or. Au loin, les cloches sonnèrent. Il fallait bientôt que je parte.

– Je n'ai pas encore de solution pour ce point.

Le visage d'Agatha se referma et la feuille s'échappa de sa main.

– Alors aucun espoir que ça fonctionne.

– Mais cet homme dit que si tu y crois de toutes tes forces ça marche. Agatha, il était de Peebles, ce professeur, ajoutai-je comme si ça résolvait tout.

– Comme M. Albert Black, dois-je te le rappeler ?

Son regard morose s'attarda sur la feuille.

– Agatha, écoute, je sais que tu es perdue et tout et tout, mais M. Albert Black a réussi à t'envoyer dans le futur. Je veux dire, soyons réalistes, c'est tout de même assez incroyable !

Agatha n'eut pas l'air plus impressionnée que ça.

– Et tu sais, poursuivis-je, la lettre ne faisait pas mention d'Albert Black, au sens propre, mais d'une façon détournée.

Elle parut intriguée.

– Ouais, fis-je du ton le plus gai possible, il y était écrit que des gens à Peebles travaillaient sur le voyage dans le temps depuis des lustres. Ma main à couper que ça faisait référence à Albert Black. Je crois qu'il est assez célèbre.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Elle se mordilla la lèvre. Après un moment, elle me sourit.

– Saul, cela m'encourage, et de belle manière, pour autant je me sentirais mieux, bien mieux si nous avions notre propre or. Avec de la foi et de l'or, aucun doute que je rentrerai chez moi.

Elle fit un effort pour avoir l'air optimiste :

– Mais en attendant, je suis si heureuse d'être une écolière ! Quel immense plaisir cela me procure !

– Tant mieux !

Sur ces mots, je détalai à toutes jambes dans la cabane attraper mes gants pour repartir en cours.

Agatha me courut après, impatiente de me montrer ce qu'elle avait fait en mon absence. Elle ouvrit un journal qu'elle étala au sol.

– Avant que tu t'en ailles, jette un œil, je te prie, dit-elle, joues rouges et yeux brillants.

Elle était si enthousiaste à l'idée de m'exposer ses dessins qu'elle semblait

en avoir oublié le problème de l'or que nous n'avions pas. Elle tomba à genoux et pointa de son index :

– Ici, j'ai représenté les belles lumières de Noël.

Elle me laissa deux secondes pour contempler son œuvre, puis passa au suivant :

– Et là, ce sont les portes magiques du cinéma.

Elle avait représenté des tonnes de trucs on ne peut plus banals. Mais ils étaient canon. J'étais carrément épaté.

– Tu vois, ici, Saul, c'est le gros chariot rugissant.

– C'est un camion, lui appris-je, accompagnant ma remarque d'un pouce approbateur.

Bien qu'Agatha n'ait encore jamais vu de camion deux jours plus tôt, son dessin était nickel.

– Et ça, ce sont les berlingots rayés dans le bocal de verre.

– Pour moi, ça ressemble à des bonbons.

– Des bonbons, répéta-t-elle, se léchant les babines comme si elle savourait le mot. Maintenant, je te prie, ferme les yeux.

J'obtempérai, mais ne tins pas longtemps avant d'entrouvrir un œil : elle sortit son mouchoir et m'en banda les yeux. Je l'entendis farfouiller avec une feuille de papier : que pouvait-elle bien manigancer ?

– Maintenant, tu peux regarder !

Elle me retira le bandeau.

– Oula ! C'est moi !

J'étais assis par terre, et je me regardais. Trop bizarre !

– Ça te plaît ? J'y ai passé de nombreuses heures.

– Ouah ! C'est réussi. Tu sais, Agatha, tu es une grande artiste. C'est comme si je voyais mon reflet.

Elle piqua un fard et hocha la tête.

– C'est un passe-temps, rien de plus.

Et elle replia mon portrait, le rangea sous sa robe, ainsi que le mouchoir sous son bonnet à froufrous.

Il fallait vraiment que je file. Je lui donnai rapidement le reste de la nourriture que j'avais réussi à exfiltrer de la maison, et lui donnai rendez-vous à huit heures trente, le lendemain matin, devant la laverie. Je m'excusai pour la énième fois mais j'avais basket après le cours, et ensuite

maman voulait que je lui file un coup de main avec les filles, et ensuite…

– Ne te fais pas de bile pour moi, Saul, dit Agatha, je suis bien aise ici. J'ai de quoi dessiner, et de quoi penser, et la perspective d'aller à l'école me donne fort à faire. Il va me falloir m'entraîner à parler correctement, sans compter le reste. Je ne vais pas savoir où donner de la tête et, avant que je m'en rende compte, nous serons demain. De plus, ton sac de couchage est plus chaud que ma courtepointe chez moi.

Elle me fit au revoir de la main tandis que je reprenais mon sac sur le dos.

– Je ne suis pas ici pour longtemps, dit-elle, un grand sourire aux lèvres, je dois en savourer chaque instant.

Chapitre XVI

– Salut, Saul.

Agatha se tenait devant la laverie automatique le lendemain, elle dansait d'un pied sur l'autre – était-ce dû à l'impatience ou au froid ? mystère.

– Ça roule ?

– Au top, mentis-je, mais son vocabulaire m'impressionna : on aurait dit qu'elle avait répété toute la nuit.

Elle me rejoignit de sa démarche sautillante.

– Oh, je me fais un sang d'encre à l'idée d'aller à l'école, dit-elle.

Je me mis en route et elle allongea le pas à mes côtés.

– Moi aussi, Randolph. Puis, après un temps, j'ajoutai : Hum, ne parle pas trop, OK ? Et ne regarde pas trop autour de toi, les yeux azimutés, comme si tu venais de débarquer sur notre planète.

– Entendu, rit-elle. Je ferai tout comme toi.

Je ris à mon tour. Le tout sonnait tellement nerveux ! Je marchais à toute allure et Agatha glissait sur la neige, tâchant de suivre le rythme. Je voulais qu'on arrive tôt à l'école, et qu'on entre discrétos avant tout le monde.

– Tu es mon cousin, tu te souviendras ?

– Entendu, répéta-t-elle.

– Tu t'appelles Randolph. Tu viens de Londres. Tu as des ennuis de santé et tu es venu à Peebles pour te requinquer. Et on t'a opéré des amygdales, c'est pour ça que tu as perdu ta voix. Pigé ?

Agatha acquiesça et m'adressa son sourire le plus éclatant. Elle avait l'air en pleine forme.

– Et ne souris pas tant.

Elle se renfrogna.

– Pourvu que je n'attrape jamais la rougeole ! Ma voisine, la petite Bessie, en est morte. Il n'y a pas d'épidémie à l'école, n'est-ce pas, Saul ?

Je ricanai, bien que ce ne soit pas drôle.

– Plus personne ne meurt de la rougeole, de nos jours, fis-je tandis que

nous franchissions les lourdes portes de fer du cimetière.

Je coupe généralement par là, c'est le chemin le plus court. Mais cette fois-ci, je sentis un frisson d'effroi me parcourir l'échine à mesure que nous passions devant les pierres tombales séculaires. Je me représentai Bessie allongée dans son petit cercueil blanc, victime de la rougeole.

– On accélère, Randolph, dis-je, et je me mis à courir.

Quand nous arrivâmes, la cour était quasiment déserte. Jusque-là, pas de problème. Agatha demanda à visiter les lieux, j'acceptai à condition qu'elle fasse vite, avant que la masse débarque. Observant les marelles peintes sur le bitume, elle commenta :

– Je connais, ça. Nous l'avons également.

Avant que je puisse l'en empêcher, elle bondit sur les carrés. Puis s'abîma dans la contemplation de la structure de jeux en bois.

– Tu permets ?

Je ne m'y opposai pas et, ni une ni deux, elle s'élança à l'assaut des cordes et des ponts de singe.

Puis je lui fis signe de redescendre. Les élèves commençaient à affluer dans la cour et je voulais éviter au maximum que Randolph attire l'attention. Un instant plus tard, nous nous trouvions aux portes du bâtiment. J'aurais aimé que Kingsland soit un imposant édifice d'époque, mais non. J'aurais aimé qu'il ait de vieilles portes à l'ancienne qui ne s'ouvrent pas toutes seules. Des « portes-fantômes », les avait surnommées Agatha. Et j'aurais aimé que la sonnerie ne soit pas si stridente. Je confiai à Agatha une paire de boules Quiès que j'avais piquée à maman dans le placard de la salle de bains. Elle se les colla sur le tympan – juste à temps, car la cloche résonna avec la vigueur d'une alarme incendie.

Alors que nous étions dans le couloir, en train d'ôter nos manteaux, Agatha se pencha vers moi et me décocha un clin d'œil.

– Tu peux me faire confiance.

– Ah, ton cousin, je suppose, Saul. (Mme Veitch arrivait à grandes enjambées vers Agatha, qui lui tendit la main.) Voilà des manières qui me plaisent, jeune homme. Peut-être pourras-tu mettre à profit le temps que tu passes parmi nous pour en enseigner quelques rudiments à Saul.

Sur quoi, elle tourna les talons. Agatha m'adressa un second clin d'œil, et nous suivîmes Mme Veitch en classe.

Je me dépêchai d'aller chercher une chaise pour la placer à côté de ma table. Je fis signe à Agatha de venir s'asseoir, je ne sais pas ce que ça avait de

drôle, mais Robbie chopa un fou rire. Je le foudroyai du regard et il la boucla.

Puis, ce fut l'heure de se mettre à écrire. Mme Veitch nous donna une demi-heure pour rédiger un texte. La semaine précédente, nous avions regardé en cours un documentaire animalier. Nous devions maintenant raconter une journée dans la vie d'un animal. Je choisis le cochon d'Inde mais ne réussis pas à pondre grand-chose. J'étais trop occupé à regarder ce qu'écrivait Agatha. Plus exactement, c'est son écriture qui me fascinait, tout en pleins et en déliés. Elle allait se trahir illico. Je griffonnai au bas de mon histoire de cochon d'Inde :

Fais pas tous ces chichis, quand t'écris !

Et lui tendis la feuille. Elle rougit.

– Qu'est-ce que tu trafiques, Saul ? demanda la prof.

Rien n'échappait à ses yeux de lynx.

– Rien, rien, marmonnai-je.

Je répondais ça chaque fois : « Rien. » Et pas : « Pour tout dire, madame Veitch, je conseille à Agatha, ici présente, de faire semblant d'être un garçon qui vienne de Londres et pas de 1812, et aussi d'arrêter de se la péter avec ses talents de calligraphe. »

– Bon, alors laisse Randolph s'appliquer !

Ce que je fis. De ce que je pus en voir, Randolph raconta comme les singes adoraient se déguiser, tout comme nous ! Et qu'elle en connaissait un, nommé Pug, qui portait un veston rouge et adorait être le centre de l'attention générale !

Bientôt, l'intercours sonna et rien de catastrophique n'était arrivé. Robbie et Will faisaient un bonhomme de neige et nous crièrent de venir les aider. Il était clair que Robbie crevait d'envie de nous en mettre plein la vue avec sa journée à Édimbourg. Je ne savais plus trop comment m'en sortir, entre eux tous.

– Allez viens, Randolph, dis-je en la tirant par le bras, on va faire des singes de neige avec Will et Robbie.

Agatha rigola. Je crois qu'elle s'amusait vraiment bien, à l'école, mais elle déclina ma proposition. Elle n'avait pas envie de faire un singe de neige. À la place, elle resta bloquée à regarder une fille ultra-timide de notre classe, penchée sur un bouquin, dans l'abri à vélos.

– Qui est-ce ? demanda Agatha.

Je haussai les épaules :

– Aucune idée. Agnès ou un truc dans le genre. Elle a la gale. Et elle reste toujours dans son coin.

Je n'avais jamais adressé la parole à cette fille, ni vraiment fait attention à elle. Elle ne participait jamais en classe, ne levait jamais la main. D'après Will, elle était très intelligente. Mais aussi sacrément barrée. Elle n'avait pas d'amis. C'est Robbie qui m'avait dit qu'elle avait des poux. Et Will disait aussi que sa mère était morte.

– Elle a l'air gentille.

Agatha me planta là et traversa la cour pleine de neige en quatrième vitesse pour aller rejoindre l'éternelle exclue qui bouquinait.

– Hé, Randolph ! criai-je. Reviens ici !

Mais elle n'en fit rien et je dus lui courir après.

– J'ai dit qu'elle avait la gale, pas qu'elle était géniale, marmonnai-je pour moi-même.

Le temps que je parvienne à l'abri à vélos, Agatha avait rejoint la pestiférée.

– Salut, fit-elle, comment tu t'appelles ?

– Hé, Randolph (je me sentais idiot de dire ça), allez, viens !

Je jetai un regard à la fille, qui baissa son livre et nous regarda par-dessus les pages. On voyait à peine ses yeux à travers le rideau de cheveux gras qui lui tombait sur le front.

– Agnès, répondit-elle, avant de replonger derrière son livre.

Comment Agatha pouvait-elle trouver que cette fille avait l'air gentille alors qu'elle était quasi transparente ?

– Randolph, dis-je d'un ton plus sec. On y va.

– Ravie d'avoir fait ta connaissance, Agnès, dit Agatha.

Je me sentais parfaitement abruti, planté à côté de cette fille que personne n'approche. Je songeai à toutes ces histoires de poux et de maladies contagieuses. Je reculai d'un pas. Mais pas Agatha – elle s'avança et commença à tendre la main, comme à son habitude. Quel ne fut pas mon choc quand je vis la fille lui sourire et lui serrer la pince.

– Mon nom, dit Agatha, souriant de toutes ses dents à sa nouvelle amie, est…

– C'est Randolph, la coupai-je vivement. C'est mon cousin. Il vient de

Londres. Bon, Randolph… il faut qu'on y aille.

Mais c'était comme si je n'existais pas. Ces deux tordues continuaient à se regarder en se serrant la main. Mon regard passa de l'une à l'autre. Elles avaient les mêmes cheveux cuivrés, sauf, bien sûr, que ceux d'Agatha étaient coupés ras alors que ceux de la fille lui tombaient dans les yeux. Jusqu'à ce qu'elle les rejette en arrière : j'aperçus alors son petit nez en trompette, assez semblable à celui d'Agatha.

– Regarde ! les interrompis-je.

Will et Robbie avaient laissé tomber le bonhomme de neige et sprintaient vers nous.

– Viens, Randolph, ça va sonner. Il faut qu'on y aille.

Je forçai Agatha à me suivre, mais elle ne parvenait pas à détacher ses yeux de la fille.

– Elle est si jolie… murmura-t-elle. Quelle chose grandiose que d'avoir pu faire la connaissance d'Agnès. Quand aura lieu la prochaine récréation ?

– Jamais, grognai-je.

Pile à ce moment, Will ou Robbie nous lança une boule de neige, qui m'atterrit dans le dos. Je fis volte-face, ramassai une brassée de neige et leur renvoyai un projectile. Je fis un carton sur Will, en plein sur le bras.

– Aïe ! cria-t-il. Ça fait mal.

Puis la sonnerie retentit. Les stupides boules Quiès d'Agatha avaient dû tomber. Elle porta les mains à ses oreilles et hurla. Puis s'agrippa à moi.

– Tout va bien, Agatha, dis-je, oubliant complètement Randolph, c'est juste la sonnerie. Ça veut dire que la récré est finie.

– Finie ?

Elle était pâle comme un linge.

– Pour l'instant, oui.

Tout le monde nous regardait ébahi – surtout Robbie, qui se frottait le bras en en faisant des tonnes, l'air meurtri.

Je guidai Agatha jusque dans le couloir. Je n'étais pas certain de tenir encore longtemps, à ce régime. C'est alors qu'Agnès, l'exclue, passa devant nous. Elle s'arrêta et posa la main sur l'épaule tremblante d'Agatha.

– C'est juste une saleté de cloche, dit-elle, et ces mots calmèrent immédiatement Agatha.

Chapitre XVII

Agatha s'était peut-être calmée, mais pas moi. J'étais un paquet de nerfs. Pas moyen d'encaisser une journée entière comme ça, à l'école. Pendant le cours de français, je mis au point notre fugue. Je prétendrais aller montrer à Randolph où étaient les toilettes, et puis, zou, on se ferait la malle et on retrouverait le calme et la sécurité de la planque.

Agatha, cela dit, avait l'air ravi. Elle fixait la prof comme si elle était amoureuse, et je l'observais répéter les mots : jaune, bleu, noir, rouge… Elle dut sentir le poids de mon regard. Elle se tourna vers moi, rayonnante. Verte, blanche, rose…

– Randolph est bien plus attentif que toi, Saul, remarqua Mme Veitch en faisant les cent pas entre les tables et me lançant un regard noir. Comment dit-on « rouge », en français ?

– Rose ? tentai-je, songeant à la carte de Saint Valentin que j'avais offerte à maman et sur laquelle était écrit : « Les roses sont rouges. »

– Faux.

Elle se tourna vers Randolph, tout sourire.

– Donne la réponse à ton cousin, Randolph.

– Rouge, répondit Agatha, si contente d'elle que je craignis un instant qu'elle nous fasse des bonds de joie.

– Bravo, la complimenta Mme Veitch, ravie de son petit effet.

Ses talons claquèrent sur le carrelage, *clac clac clac*, et mes doigts sur la table firent de même, *tap tap tap*. La prof s'immobilisa dans l'allée avant d'avoir atteint son bureau, fit volte-face et, plantant ses yeux dans les miens, me réprimanda :

– Arrête ça, tu veux ? C'est agaçant.

J'allais avoir du mal à demander la permission d'aller aux toilettes. Je restai donc sur ma chaise, maussade, pendant toute l'heure, tandis qu'Agatha était pendue aux lèvres de la prof. Je gribouillai sur mon bloc-notes. On aurait dit un pirate prêt à sauter à la mer. Je levai les yeux quand la prof demanda :

– Qui peut me dire où il habite, en français ?

Elle passa en revue l'océan de visages et, juste comme il semblait que personne n'allait intervenir, on vit se dresser le bras de Miss Invisible. Un petit hoquet de surprise parcourut la salle. Agnès ne levait jamais la main. Mme Veitch paraissait aussi étonnée que nous :

– Ah, très bien… (on voyait qu'elle se creusait la tête pour retrouver le prénom d'Agnès) très bien… jeune fille… (qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire, en français, *jeune fille* ?) alors je t'écoute.

– J'habite à Peebles. C'est une petite ville au sud d'Édimbourg, fit Agnès avec un accent tout à fait crédible. En Écosse, ajouta-t-elle avant de rebaisser les yeux sur son pupitre, rouge comme une écrevisse.

Je crois que Mme Veitch n'en attendait pas tant. Robbie se mit à ricaner. Mme Veitch le fusilla du regard.

– Bravo, s'écria Agatha, aussitôt imitée par Mme Veitch, puis par tout le reste de la classe.

– Bravo, bravo ! Bravo !

La classe bruissa jusqu'à ce que la pauvre Agnès se lève et quitte la salle en courant. Agatha bondit à sa suite. Il fallut un bon moment pour que Mme Veitch reprenne le contrôle de la classe. A priori, elle n'avait pas remarqué l'absence d'Agatha. Elle farfouilla dans son bureau, en tira le registre des élèves – ma main au feu qu'elle cherchait comment s'appelait Agnès. Puis, troublée, elle sortit un livre de contes, s'assit au bord de la table et nous fit la lecture. Quand elle marqua une pause pour se moucher, j'en profitai pour demander à aller aux toilettes.

Évidemment, je ne comptais pas y aller. Je fonçai dans la cour. Cherchai sur la structure en bois. Autour de l'abri à vélos. Je montai vers la colline derrière l'école. Mais Agatha et Agnès s'étaient évanouies dans la nature. J'entendis au loin la sonnerie de l'heure du déjeuner. En ville, le clocher résonna à son tour, il était midi. Soudain, je sus avec certitude où Agatha et Agnès avaient filé.

Et je ne sais pas pourquoi, mais je ne cherchai pas à les rejoindre. Peut-être que j'avais peur de me sentir de trop. Ou bien, d'attraper des poux. Et sans doute que Robbie et Will, que je n'avais pas beaucoup vus ces derniers temps, commençaient à me manquer. De retour à l'école, je les trouvai à la cantine. Ils me firent signe et je me glissai sur le banc à leurs côtés. Robbie s'enfilait une tourte à la viande et des haricots. Will, un hamburger et une salade.

– Tu manges quoi ? voulut savoir Robbie en enfournant une pleine cuillerée de haricots.

– Rien, je n'ai pas faim.

– Et Harry Potter ? demanda Will. Où il est passé ?

Il me fallut un moment pour comprendre de quoi il parlait.

– Oh, Randolph ?

Ils opinèrent, l'air goguenard, et me bourrèrent les côtes de coups de coude :

– Ton cousin, ouais, c'est ça… ?

– Il peut se débrouiller sans moi deux minutes, fis-je. Il vit sa vie.

Sauf qu'en vérité je mourais d'envie de savoir ce que fabriquait Agatha Black et pourquoi elle était soudain comme cul et chemise avec Agnès. Je fis mine de m'en ficher et m'efforçai de ne plus y penser.

– Bref, la foire de Noël, c'était dément, attaqua Robbie, se penchant comme si c'était un secret incroyable. Ah, les mecs, vous auriez vu la grande roue. Et puis je suis monté dans le train fantôme, deux fois. Tu parles d'une frousse ! Et j'ai patiné comme un dieu, un vrai champion de short-track. Suis pas tombé une seule fois.

– Tant mieux pour toi, répliquai-je.

– Dommage que tu n'y sois jamais allé, dit-il en aspirant bruyamment une gorgée de son jus d'orange.

Ensuite, il fouilla dans son sac et en tira un truc qu'il cacha derrière son dos.

– Saul, je t'ai rapporté un cadeau. Il y a ce truc, là… ce marché. C'est cool. Et je t'ai acheté ça. Ta-da !

Puis il en fit des caisses et m'offrit un bonnet de rasta. Il me le lança comme si c'était un Frisbee. Le bonnet me plaisait. Il était cool, tout noir et orange et vert et rouge, il avait dû coûter une blinde, mais je le renvoyai à la figure de Robbie.

– Saul Martin ! me rappela à l'ordre la dame de service. C'était un geste déplacé et ingrat. Compte sur moi pour en parler à Mme Veitch. Tu vas m'essuyer toutes les tables, pour la peine. C'est mérité, crois-moi !

Je fis profil bas.

– Ce n'était pas sympa, dit Will.

– Non. (Robbie remballa le bonnet dans son sac.) Franchement pas sympa.

Je préférai la fermer. Robbie n'en avait pas fini, lui.

– Ce n'est pas parce que tu te farcis ces deux mioches qui pleurent toute la nuit que tu dois nous le faire payer. (Il se pencha davantage.) Et puis, c'est qui, ce Randolph, d'ailleurs ? Et qu'est-ce qu'il fichait à parler avec Miss Invisible ?

Mais il n'attendit pas ma réponse. Il renifla d'un air méprisant, repoussa le banc et quitta la table. Will le suivit. Je ne m'étais jamais senti si minable de toute ma vie. Je passai l'éponge sur les tables en m'efforçant de contenir les larmes qui me montaient aux yeux. Une fois que les tables furent propres, je courus aux toilettes me passer de l'eau sur le visage. Puis, pour le restant de la journée, je me murai dans le silence. En cours d'art plastique, je mis une éternité à fabriquer une carte de vœux. Je dessinai un sapin de Noël avec, derrière, un singe en veston rouge. Je donnai au singe une pipe à fumer. Mais je la gommai à l'approche du prof.

– Comme c'est mignon ! fit-il. Un singe dans une maison.

J'aurais voulu qu'Agatha soit là : elle aurait adoré ce cours. Quand le prof s'éloigna pour aller voir un autre élève, j'ouvris la carte et gribouillai en travers de la page :

Pour Agatha et Pug,
de la part de Saul,
Peebles, 2012.

Puis je l'enfouis aussi sec dans mon sac.

À la porte de l'école, Robbie attendait visiblement des excuses. Ou une bagarre. J'avais déjà Crow sur le dos, ça suffisait. Je n'avais pas besoin de plus d'ennemis. Will se tenait à ses côtés. C'est lui qui parla le premier :

– On fait toujours partie de la bande ?

Mes yeux passèrent de Will à Robbie, pour revenir à Will. Je lisais de la défiance dans leur regard.

– Bien sûr, dis-je. On fait juste une pause, OK ?

Puis, à Robbie :

– Par contre, je n'ai pas besoin de ta pitié, compris ? Le bonnet était cool. Mais tu n'as pas à avoir pitié de moi.

– C'était juste un cadeau, dit-il.

On se jaugea du regard un bon moment. Il me fit un demi-sourire. Je le lui rendis.

– OK, ouais.

Je ne savais pas quoi ajouter. J'avais envie d'aller à la planque retrouver Agatha. Je voulais lui offrir la carte de Noël. Mais Will et Robbie faisaient partie de la bande. C'était aussi leur cabane. Et soudain, j'en eus ma claque de tous ces mensonges et ces faux-semblants.

– Envie de faire un tour à Pise ? leur demandai-je.

– Oui, firent-ils de concert.

– Envie d'un bonnet super cool ? fit Robbie.

– Oui, dis-je.

Là-dessus, on se marra, on se battit un peu dans la neige, on se bidonna encore plus – je n'en revenais pas de me sentir si bien après m'être senti si mal. Robbie me planta le bonnet sur le crâne et nous quittâmes l'école en nous balançant des boules de neige à la figure, jusqu'au terrain vague, en criant et nous défiant comme des imbéciles.

Chapitre XVIII

Alors que nous avions traversé la haie, nous stoppâmes net. Un rire nous parvenait depuis le jardin.

– Hors de question que je chope des poux, dit Robbie. Que Randolph soit dans la bande, c'est une chose – pour quelques jours –, mais ce boulet de Niessa, pas moyen. Si elle vient, je me casse.

– Moi aussi, chuchota Will.

– Aucun risque, fis-je. On va juste vérifier que tout va bien pour Randolph. Lui passer un roulé au jambon et une cannette de jus de fruit, puis on dira à Miss Invisible de dégager.

– Agnès, tu veux dire, rectifia Will.

J'ouvris la voie. Nous nous faufilâmes dans la haie et débarquâmes dans le jardin comme un commando. Nulle trace d'Agatha et d'Agnès. Mais je les entendais.

– Je parie qu'ils se planquent, dit Robbie avant de partir en trombe vers la planque.

Will et moi courûmes derrière lui, mon cœur battait à tout rompre.

– Ils ne sont pas ici, annonça Robbie quand nous nous engouffrâmes à l'intérieur. (Il siffla et observa autour de lui.) Ça a pas mal changé, ici. Randolph a sacrément bien arrangé notre Pise.

Puis il vit tous les dessins. Ils étaient alignés au sol comme pour une exposition.

– Cool ! Il ajouta à mon intention : C'est Randolph le fugueur qui a fait ça ?

– Hu-hu, marmonnai-je.

Will se tenait près de Robbie et tous les deux menaient leur inspection.

– C'est drôle, ce qu'il choisit de dessiner, commenta Will. Je veux dire, vous avez déjà vu quelqu'un représenter des poignées de porte ? ou des ampoules électriques ? ou des réverbères ?

– Ouais, clair, se marra Robbie. Ou un grain de pop-corn ? C'est trop bizarre.

– Mate celui-ci, dit Will, ce sont les grilles du cimetière d'Eastgate ! Et ça, c'est quoi ?

Je tournai la tête vers la pile de trucs dans le coin que montrait Will. Agatha n'avait pas chômé. Il y avait un monticule de terre sur le sol, et de l'eau dans le bol bleu de Robbie. À côté du bol, un tas de petites pierres et quelques éclats de verre brisé.

Visiblement, elle avait toujours en tête de rentrer chez elle.

– Du bazar, fis-je, accompagnant ma réponse d'un geste désinvolte de la main.

Pile à ce moment, un éclat de rire nous parvint depuis le jardin.

– Bon, bref, dis-je en me dirigeant vers la porte, je vais les chercher.

Les rires venaient de l'autre bout du jardin. Moi, Will et Robbie, on n'y allait jamais. C'était trop touffu et dangereux. Mais c'était de toute évidence là qu'Agatha et sa nouvelle copine se trouvaient. Je courus dans la neige et m'arrêtai près du rire.

– Randolph ! criai-je.

Will et Robbie étaient quelques pas derrière moi. Nous appelâmes en chœur :

– Randolph ! Où es-tu ?

Silence. Je consultai ma bande du regard et haussai les épaules.

– Dis-lui d'arrêter de se payer notre tête, siffla Robbie.

– Randolph ! appelai-je. Arrête de te fiche de nous ! Allez, dis-nous où tu es caché.

J'entendis du remue-ménage dans un arbre massif au-dessus de ma tête. Suivi d'une pluie de flocons. Je levai les yeux : quelque chose bougeait. J'avais du mal à le croire. Je distinguai des gloussements. Elles avaient grimpé dans cet immense arbre !

Agatha ou Agnès, l'une des deux, imita à la perfection le bruit de la chouette.

– Randolph et Agnès sont là-haut ! s'exclama Will, impressionné, et il hulula à son tour.

Il y eut un fracas de branches et une autre volée de flocons de neige. On aurait dit deux singes. Puis, je reconnus la bottine noire à lacets qui balançait en l'air, et la vit trouver appui sur une branche.

– Reculez ! ordonna Agatha.

Robbie siffla. Will poussa un cri de surprise. La branche craqua, et Agatha bondit au sol. Elle atterrit dans la neige, roula au sol et s'assit, souriant jusqu'aux oreilles. Agnès fit de même. Cette scène nous laissa bouche bée, moi et ma bande. Agatha et Agnès, devant nos yeux ébahis, brossèrent la neige de leurs habits en riant.

– Ouah ! lâcha Will. C'était trop cool. Mais, dites, comment vous avez fait pour grimper tout là-haut ? C'est hyper haut !

Les filles rigolèrent de nouveau, puis Agatha désigna Agnès :

– C'est elle qui m'a montré.

– Cet endroit est… carrément… génial, fit-elle, pantelante. C'est comme un secret. (Son regard balaya le jardin.) Je n'étais pas au courant.

– Maintenant tu l'es, dit Agatha, battant des mains.

– Ouais, mais… protesta Robbie, soudain tranchant et jouant les chefs de bande à ma place, cet endroit, c'est notre secret. C'est pour notre bande.

Disant ces mots, il observait Agnès.

– Ouais (Will bomba le torse), il a raison.

– Ouais, et c'est moi le chef ici, fis-je.

Je dévisageai cette fille réputée pas cool assise dans la neige, et qui avait l'air de plus en plus cool. Son visage était dégagé, pour une fois. Ses yeux brillaient et elle ne semblait plus atteinte d'une quelconque maladie contagieuse. Elle me regarda à son tour et j'eus l'impression qu'elle devinait que je ne savais pas quoi dire. Elle se leva, essuya la neige sur son pantalon et rabattit ses cheveux sur son visage.

– Pas de souci, fit-elle. J'y vais.

Elle plongea dans le trou de la haie et, l'instant d'après, elle était partie.

– Et ne t'avise pas de parler à qui que ce soit de cet endroit ! lui cria Robbie.

Mais je doute qu'elle l'ait entendu.

Agatha se redressa péniblement. Ses joues étaient toutes roses.

– Voyez-vous cela ! Quel grandiose amusement ! s'exclama-t-elle.

Le regard de Robbie et de Will se posa sur moi, puis sur Agatha, avant de revenir sur moi.

– C'est super, Randolph, dis-je. Bon, bref, Randolph (j'insistai lourdement sur le prénom), on était juste venus voir si ça allait.

Agatha tapa dans ses mains et, rayonnante, s'exclama :

– Fantastiquement bien !

Chapitre XIX

La nuit tombait. Avec cette histoire des filles dans l'arbre, nous n'avions pas vraiment fait attention à la lumière qui déclinait. Mme Veitch nous avait bassinés en cours avec le solstice d'hiver qui devait conclure la semaine, le jour le plus court de l'année. Le bref après-midi d'aujourd'hui était clairement derrière nous. Les couleurs avaient déserté le jardin et nous étions comme des ombres debout dans la neige. Même la lune pointait son nez.

– Bon, c'est pas tout mais faut que je file, lança Will, jetant un regard effrayé par-dessus son épaule.

Et ce n'était pas juste parce que le soir tombait. Il était évident qu'Agatha les mettait mal à l'aise. Cette histoire de Randolph était bancale. Agatha avait complètement oublié de modifier son langage et elle n'avait pas franchement l'air d'un garçon non plus. Je décidai de tout déballer à Robbie et Will. J'en avais assez de mentir. Je finissais par ne plus démêler le faux du vrai. Il fallait que je vide mon sac, puis on redeviendrait une bande comme avant, sans secrets, et peut-être qu'ils sauraient m'aider à ramener Agatha là d'où elle venait.

– Ouais, faut que j'y aille, moi aussi, dit Robbie.

Il me tira par le bras :

– Tu viens, Saul ?

– Ouais, fis-je, j'ai juste quelques affaires pour Randolph. De la nourriture, entre autres. Je vais mettre ça dans la planque. Je vous rattrape.

Ils se mirent en route, comme s'ils avaient le feu aux trousses.

Je gagnai la cabane, Agatha sur mes talons.

– Agnès mérite toute ton amitié, Saul, dit-elle. Elle n'a rien d'une timide demoiselle. Rien de rien. Elle est une merveille.

Elle entreprit de frotter deux pierres l'une contre l'autre. Bientôt, des étincelles en jaillirent. Elles embrasèrent une feuille de magazine de jardinage froissée, et une flammèche démarra.

– Nous avons tant en commun. Comme moi, hélas, sa chère mère est au ciel.

Agatha se mit à quatre pattes pour souffler doucement sur la flamme. Celle-ci grandit et une brindille prit feu. Se redressant sur ses talons, Agatha me regarda :

– Et, comme moi, son malheureux père se bat tant qu'il peut pour poser une miche de pain sur la table. As-tu remarqué comme ses vêtements sont élimés ?

– Oh, fut tout ce que je trouvai à répondre. (Je commençais juste à m'habituer à ce que cette pauvre fille ait un nom.) Pauvre Agnès.

À ce moment précis, mon téléphone bipa.

– Texto, fis-je à Agatha en dégainant mon portable.

Elle jeta un œil curieux par-dessus mon épaule. Je ne reconnus pas le numéro. Et quand j'ouvris le message, je crus me trouver mal.

– Qu'y a-t-il, Saul ? demanda-t-elle, son nez à cinq centimètres de l'écran. Tu es blême.

– Rien, coupai-je.

Mon cœur battait à cent à l'heure. Je rangeai le téléphone dans ma poche, le texto clignotant dans mon cerveau.

Je t'aurai. Crow

Je réfléchis à toute vitesse. Comment avait-il eu mon numéro ? L'idée de devoir rentrer chez moi dans le noir me donnait la chair de poule. Agatha, avec son talent pour lire dans les pensées, s'en rendit compte tout de suite.

– Ne laisse pas les affreux Dick t'impressionner, dit-elle. Tu es bon et valeureux.

Elle me pressa le bras. Je la repoussai et fis mine d'être très occupé à fourrager dans mon sac, afin d'oublier Crow et son texto.

Je n'avais pas grand-chose à lui laisser. J'étais sûr que j'avais perdu du poids depuis que j'avais rencontré Agatha : je lui donnais la moitié de ma nourriture. J'extirpai quelques sandwiches au jambon et deux paquets de chips, puis lui tendis la carte de Noël :

– C'est pour toi et Pug, fis-je, gêné maintenant que j'avais vu comme elle dessinait bien.

– Grand merci !

Elle examina le dessin à la lueur des flammes.

– Je chérirai toujours ce dessin, dit-elle puis, plissant les yeux plus attentivement : Comme c'est étrange, d'avoir un arbre dans sa maison.

– Mon prof dit la même chose des singes.

Agatha rit et embrassa le capucin sur la carte.

Au loin, j'entendais Robbie et Will crier :

– Allez, Saul, tu viens ?

Je me sentis rassuré qu'ils soient tout près.

– Vas-y, dit-elle, je t'en prie, va rejoindre tes amis, je me porte à merveille.

– Demain, fis-je en sortant de la cabane, on pourrait faire un truc sympa. De la luge, par exemple ? Tu sais, glisser sur la neige…

Agatha me sourit.

– Je connais la luge, dit-elle. Allez, va !

Sur ces mots, elle se précipita sur le seuil pour me faire au revoir de la main.

– Saul ! appela-t-elle juste avant que je me faufile à travers la haie. (Je me retournai.) Ne te fais pas de mauvais sang.

Elle semblait sereine. Je lui rendis son sourire et disparus dans la haie. À mi-chemin, je m'arrêtai pour éteindre mon portable, me promettant de ne pas le rallumer. J'inspirai profondément deux ou trois fois, le temps de me rappeler que j'étais le chef de la bande. Et que j'avais été choisi pour venir en aide à Agatha Black, cela faisait assez de souci comme ça. Et que j'allais écrire un texte historique. Puis, me sentant déjà mieux, je courus comme un malade rejoindre Will et Robbie.

Quand je les rattrapai, ils avaient déjà atteint le chemin étroit qui mène à la laverie. L'ambiance était glauque. Le genre d'ambiance de fin d'après-midi d'hiver où on n'a qu'une seule envie : rentrer chez soi. On se mit à courir, sans un mot. Au bout du chemin, nous dépassâmes une fenêtre par laquelle on voyait des loupiotes de Noël en forme de sapin scintiller, d'un seul coup tout redevint joyeux. Nous ralentîmes l'allure.

– Eh bien, fit Robbie, pour une surprise… Tu peux m'expliquer ?

– Pas la moindre idée.

– Plutôt impressionnante, en tout cas, dit Will, pour une fille. Je veux dire, qui aurait cru que Miss Invisible savait grimper aux arbres ?

Nous parcourûmes l'allée sinueuse en nous tenant par les épaules.

– J'ai bien réfléchi, Saul, dit Robbie, tu devrais aller voir la police. C'est vrai, quoi, ça fait quatre jours maintenant. Il ne peut pas rester dans la planque éternellement.

– Robbie a raison, ajouta Will. Et maintenant Agnès est au courant, elle va en parler à son taré de père, qui va en parler à la police, et tu seras coincé.

Je stoppai net, pris une grande goulée d'air et lâchai :

– Randolph est une fille.

– Quoi ? dirent-ils en chœur, pivotant vers moi d'un même mouvement.

Je regardai derrière moi. Personne en vue dans l'allée. C'était le moment ou jamais.

– Je ne suis pas fou, d'ac ? Je sais que ça a l'air dingue, mais elle a failli se faire renverser par une bagnole. Elle s'en est remise à moi donc je suis lié à elle. C'est moi qui dois la ramener chez elle. Son père essuie échec sur échec. Il faut vraiment qu'il réussisse. Qu'il fasse un coup de maître. Du coup, il voyage dans le temps. Mais, visiblement, il n'est pas franchement doué. Ben oui, il l'a perdue. Dans le futur, donc vous voyez… Et elle ne peut pas y retourner et il faut que je l'aide.

– Retourner où ? demandèrent-ils tous deux.

– En 1812.

Nous étions sous un lampadaire. Le halo orangé donnait au visage de Robbie et de Will une aura fantomatique. Ils me regardaient comme si j'étais bon à enfermer.

– Tu es sérieux ? demanda Will.

Je hochai vigoureusement la tête.

– Tu as vu ses cheveux, par terre. C'est moi. Je lui ai tout coupé ras. Pour qu'elle ait l'air d'un garçon. Je pensais que ça faciliterait les choses.

Will opina :

– Je me demandais de quoi il s'agissait…

– Ouais, et elle porte mes vieilles fringues. Les siennes étaient vraiment trop démodées.

– Marrant, continua Will, ça aussi ça m'avait intrigué.

Je m'apprêtais à prendre Will dans mes bras quand Robbie intervint :

– Saul. Ma mère dit que c'est beaucoup de boulot de s'occuper d'un bébé. Avec deux bébés d'un coup, il y a de quoi péter les plombs.

J'eus droit à un regard plein de pitié.

– Je parie que tu ne manges pas assez. Que tu ne dors pas assez. Qu'on ne te fiche jamais la paix. Et surtout qu'on ne s'occupe plus trop de toi.

– De quoi tu parles, Robbie ? (Je le fusillai du regard.) Tu crois que j'ai tout inventé ? Pas du tout. C'est la vérité, je le jure. Je vais parfaitement bien, par-fai-te-ment. Et on a conclu un pacte. Sur le vieil if. On a prêté serment, tu te souviens ?

Robbie renifla d'un air méprisant, secoua la tête et se remit en marche. Will semblait perdu.

– Allez viens, Will ! cria Robbie.

Will tourna les talons et détala.

– Elle s'appelle Agatha Black. Ce sont ses initiales, sur le tronc, et elle est bien réelle.

Je courus à leur poursuite et les attrapai par le blouson.

– Je n'invente rien. Je sais que c'est dur à croire.

Robbie repoussa mon bras.

– Si tu n'as pas parlé de Randolph à tes parents d'ici demain, je dis tout aux miens, pigé ?

– C'est moi le chef de la bande, leur criai-je, et je ne raconte pas n'importe quoi !

Ils me dévisagèrent tous deux.

– Menteur, fit Robbie, et ils me plantèrent là.

– Mais c'est vrai ! hurlai-je avant de me lancer à leurs trousses.

– Prouve-le ! me cria Robbie en retour.

– Compte sur moi.

Mon cœur battait la chamade, je me sentais coincé. Nous étions désormais dans la rue et quelques personnes se retournèrent vers nous, intriguées.

– Mais ne dis rien à tes parents, suppliai-je. Laisse-moi encore un peu de temps, OK ? S'il te plaît. On a juré. On est une bande.

Je dus leur paraître désespéré au dernier degré. Ils me regardaient comme si je débarquais d'une autre planète, et que je leur faisais un peu peur.

– Et si c'était vrai ? fit Will à l'intention de Robbie. Après tout, ce n'est pas impossible, si ? Un jour, ma grand-mère a bien vu un fantôme. Il y a parfois des trucs bizarres qui arrivent.

Robbie me fixa, l'air largué, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il se passait.

– OK, t'as trois jours pour régler ça, Saul, ou on balance tout.

– Ouais, l'imita Will, parce que ça pourrait bien être vrai, ben ouais quoi, j'ai vu ces cheveux roux par terre.

Un sourire de soulagement s'étira sur mon visage. Je leur décochai à chacun un petit coup de poing affectueux sur le bras, puis fis le décompte.

– Le 21 décembre est le dernier jour de cours avant les vacances. OK, comptez sur moi, dis-je en lançant mon bonnet rasta en l'air pour ponctuer ces mots. Vous avez devant vous un apprenti voyageur dans le temps, plaisantai-je, saisissant le bonnet au vol et d'un ton bien plus assuré que je ne l'étais en réalité.

Au loin, on entendait des chants de Noël, dans la rue. « Champ et fontaine, lande et montagne, suivons l'étoile au firmament… » Je déguerpis et, me joignant au chœur, chantonnai pour moi-même : « Oh, étoile merveilleuse, étoile de lumière… »

Chapitre XX

Sur le trajet du retour à travers les rues sombres, j'envoyai valser la neige en poussant des cris de joie. J'aurais voulu que Crow se pointe. Je planais tellement que je lui aurais flanqué un bon coup de poing dans le pif, pour lui réclamer mes cinquante pence. Puis je lui aurais dit de ne plus jamais m'envoyer de message, sans quoi je l'aurais dénoncé aux flics.

En arrivant chez moi, j'étais gonflé à bloc : j'aurais pu courir un marathon. Une fois dans ma chambre, je fis deux, trois pas de danse puis me laissai happer par le spectacle de la lune. Elle était presque pleine. Dans mon esprit, les plans fusaient. Je résolus de tenter le voyage dans le temps, le lendemain. Agatha avait déjà réuni une partie des ingrédients. Je pouvais sans mal me procurer des allumettes et des bougies. J'avais une étoile dorée dans mon carnet de croquis, que j'avais reçue pour un dessin réussi des jumelles. Je savais qu'elle n'était pas en or véritable, mais elle était dorée, aucun doute là-dessus. Et j'avais le plan de Macrimmon.

C'était peut-être l'effet de la pleine lune. Ou le solstice d'hiver. Ou l'approche des fêtes de Noël. Ou simplement parce que j'en avais ma claque de mentir à Will et à Robbie, mais je me sentais capable de n'importe quoi.

Et il y avait autre chose encore que je devais faire. Je ramassai le formulaire d'inscription au concours d'histoire. Ça m'était quasiment sorti de la tête. Il fallait le rendre pour quand, déjà ?… Demain. Je farfouillai à la recherche d'un stylo et d'une feuille. M'appuyant sur un album BD, enfoui dans mon gros pouf, je fis virevolter mon stylo dans les airs. Je mâchonnai pensivement le capuchon, me creusant la tête pour me souvenir de tout ce qu'Agatha m'avait raconté.

Et je me lançai :

Saul Martin est l'auteur de cette rédaction, qui traite de ce qu'était le quotidien des habitants de Peebles, une ville des Marches écossaises, en l'an de grâce 1812.

Je fis le total : 28 mots. Plus que 472 à rédiger. J'inspirai profondément et repris mon récit.

Une chose essentielle à mentionner, c'est qu'il n'y avait pas de voitures, mais des chevaux et des carrioles, mais il fallait être riche pour avoir une carriole à soi, donc, en gros, en 1812, les gens marchaient énormément. Ils couraient, aussi. Ils marchaient et couraient drôlement vite et pouvaient tenir très longtemps. Sauf en ce qui concerne les vagabonds, qui n'avaient pas grand-chose à se mettre sous la dent et restaient assis dans le caniveau à répandre des maladies et dire des grossièretés, et certains d'entre eux se faisaient enlever par les déterreurs de cadavres qui vendaient leurs corps contre de l'argent, mais s'ils se faisaient prendre, ils finissaient pendus. La pendaison des voyous est un autre élément essentiel de la vie en 1812. Mais ni les voitures ni la pendaison ne sont le sujet central de cette rédaction.

Quand vous étiez pendu, on vous passait la corde au cou, c'était public, les gens venaient vous regarder mourir. Le but était de décourager voleurs et assassins. La nourriture, c'était des plats comme les châtaignes grillées et les gens mangeaient des tourtes au pigeon et au porc, des pommes, et on ne disait ni « porc » ni « cochon », mais « pourceau ». Les cochons couinaient à mort quand on les tuait et c'est les gens qui les tuaient, et il y en avait même qui avaient des singes comme animaux de compagnie.

C'est un autre élément de cette rédaction. Les enfants, aujourd'hui, n'ont pas de singe domestique. On peut avoir un chien, ou un chat, ou un cochon d'Inde ou un hamster, voire même un poisson rouge dans un bocal, mais jamais on ne verra un singe dans une maison. À l'époque, si.

Mon poignet était tout endolori. Je parie que je n'avais jamais écrit autant de mots de ma vie. Je n'en revenais pas. J'en étais à 309. J'avais rédigé plus de la moitié de mon texte et il me restait des tas de choses à dire. Aux anges, je m'y remis sans tarder.

En 1812, les pièces des maisons avaient des noms différents, comme des « boudoirs », des « offices » ou des « lieux d'aisance ». Évidemment, ils n'avaient pas la technologie alors ils jouaient aux échecs, aux cartes, s'adonnaient à la danse ou à la calligraphie, et on appelait les garçons de mon âge des « jouvenceaux », ils devaient entrer dans la milice et porter un veston rouge. La milice, c'est différent de la police et de l'armée. Ils mettaient de longues robes et de drôles de chapeaux et, point central, les filles savaient faire du feu sans allumettes. Elles portaient les cheveux longs. On disait plutôt « chevelure », d'ailleurs. Elles adoraient grimper aux arbres mais étaient obligées d'apprendre à danser. C'étaient des personnes sympathiques qui ne voyageaient pas beaucoup. Il y avait des brutes épaisses, exactement comme aujourd'hui. La vie était un peu dangereuse. On pourrait croire qu'en 1812 c'était vraiment à

l'ancienne, mais les gens avaient déjà des idées très modernes et à Peebles, de nos jours, il reste encore des bâtiments qui datent de cette époque et, bien sûr, la rivière Tweed est toujours un fleuve tranquille, sauf qu'il n'y a plus tant de poissons. Fin.

Je comptai les mots. 500. J'avais réussi ! Je jetai un œil à l'horloge. Une bonne heure était passée. Mon estomac criait famine. Tout le temps que j'écrivais, c'était comme si le temps n'existait pas, ce qui, bien sûr, me fit penser à Agatha. Je reposai mon stylo, étalai avec précaution mon essai sur la moquette et le contemplai. J'aurais pu jurer le voir scintiller de mille feux.

– Tu es né pour gagner, murmurai-je, souriant si largement que mes joues en souffraient.

Maman passa la tête dans l'encadrement de la porte.

– Esmée a mal aux dents, dit-elle, et Ellie est toute ronchon, la pauvre. Écoute, mon chéri, je n'ai pas eu une minute pour préparer le dîner. Je sais qu'il fait nuit, mais tu es un grand garçon, maintenant. (Un clin d'œil.) Tu pourrais filer chez Mme Singh et rapporter des pizzas ?

Elle ne prêta pas attention aux feuilles étalées sur la moquette. J'allais lui en parler quand elle ajouta :

– Allez, s'il te plaît. Je meurs de faim. Je parie que toi aussi.

Je me suis préparé à sortir sous la neige, une fois de plus. J'étais lessivé. Toute mon énergie s'était consumée dans la rédaction de cet essai. À l'heure qu'il était, je ne rêvais que d'une chose : dormir.

– Tiens, voici une livre, Saul, fit maman en déposant une pièce au creux de ma paume et un baiser sur ma joue. Tu sais être charmant, comme garçon, quand tu t'y mets.

Elle me tapota l'épaule.

– Tu es un super grand frère pour Esmée et Ellie. Ce sera plus amusant avec elles, quand elles auront grandi un peu. Tu comprends, hein, dis-moi, mon chou ?

Je fis signe que oui, gêné. Ça me mettait toujours mal à l'aise quand maman la jouait sentimentale.

Puis, elle me tendit trois livres :

– Prends la moins chère. Avec les margheritas, tu en as deux pour le prix d'une.

Une fois dehors, progressant péniblement sur la chaussée enneigée, je

guettai l'apparition de Crow tout en me demandant ce que j'allais bien pouvoir m'offrir avec la livre restante. Comme j'arrivais en vue du magasin, un petit air me fit dresser l'oreille. J'eus beau regarder autour de moi : personne. La musique se déversait d'elle-même.

Je continuai ma route, avec l'impression d'être au beau milieu d'un rêve, avec la nuit noire, la neige et la musique. C'est alors que je le vis : le violoniste. C'était un homme cradingue, perdu dans un immense pull en laine et arborant une barbe miteuse. Il jouait parfois des morceaux d'époque sur la Grand-Rue de Peebles, l'étui de son instrument ouvert à ses pieds. Il était posté juste devant le magasin, comme s'il jouait pour moi, et moi seul. Pas un chat à la ronde. Je ralentis l'allure, afin de retarder le moment de passer devant lui. Les notes virevoltaient parmi les flocons.

Tout en jouant, il frappait la mesure de ses talons sur les pavés cotonneux. Ses bottes étaient trouées. J'aurais voulu le dépasser en quatrième vitesse. Je fis un pas ou deux vers lui, immédiatement je sentis la brûlure de son regard. Son étui à violon m'avait l'air bien vide. La dernière chose dont j'avais envie, c'était de lui céder ma pièce.

Je fourrageai dans ma poche, sans lâcher la précieuse pièce. J'avais prévu de me payer un jus de fruit, des chips et un paquet de chewing-gums. J'avais donné tellement de trucs, ces temps-ci, j'avais envie de m'acheter une bricole rien que pour moi. Mais le type continuait à faire pleurer les cordes, sans me quitter une seconde des yeux. C'était le genre de prunelles capables de vous jeter un sort. Bien ma veine ! J'allais me sentir mal si je passais devant lui sans rien lui lâcher. Je traînai les pieds jusqu'à lui et fis tomber la pièce d'une livre dans la boîte. Elle atterrit avec un *cling*, à côté d'une pièce de deux pence.

Le musicien s'arrêta de jouer, porta l'archet à son front et inclina la tête, comme pour me saluer, puis reprit son morceau. Je contemplai un instant mes baskets, puis me dépêchai de filer, le laissant derrière moi, tâtant le creux laissé par ma pièce au fond de ma poche.

Cinq minutes plus tard, quand je ressortis de la boutique les cartons de pizza à la main, le type et son étui à violon avaient filé. Pour dépenser ma pièce, songeai-je, dépité, sur le chemin du retour.

Ce soir-là, je me mis au lit en moins de deux, sans même prendre la peine de me déshabiller. Il faut dire que j'étais sur les rotules. Je n'en revenais pas de tout ce que j'avais accompli en une journée. Je sombrai sous la couette. Un tourbillon de pensées m'emporta : le morceau de violon trop bizarre, ma pièce perdue, Agatha et Agnès juchées dans l'arbre, Crow et son

message flippant, mon nouveau bonnet rasta, mon nouveau BMX, les pizzas, la rédac. La rédac…

Je fus tiré de mon demi-sommeil par le sentiment désagréable de n'en avoir pas écrit assez. Selon le jury, 500 mots, c'était le minimum. Et j'avais écrit le minimum. Mme Veitch se plaisait à répéter que je n'en faisais jamais davantage – le strict minimum.

Je n'avais jamais eu aussi peu envie d'écrire. C'est tout juste si je parvenais à dessiller les paupières. Mais la pensée refusait de me laisser en paix. Il suffisait que j'ajoute deux phrases, et j'aurais mes chances. Je ne pouvais pas m'en tenir au minimum.

Mes jambes quittèrent l'abri douillet de la couette – quel effort ! Mes pieds atterrirent pesamment sur la moquette. Je déterrai la rédaction de sous mon lit, mis la main sur un stylo, raturai le mot FIN et m'efforçai de me remémorer d'autres détails de la vie en 1812.

Les enfants faisaient des jeux, en 1812, ils découpaient des poissons en papier et faisaient claquer leur main sur le sol afin que les poissons tressautent : *ça donnait des courses de poissons. L'autre truc qu'ils aimaient, c'étaient les spectacles de théâtre et les déguisements. Ils n'avaient pas d'oranges, sauf les riches, du coup de nombreux enfants mouraient de la rougeole. On ne savait pas la soigner. J'espère que les habitants de Peebles étaient heureux, à l'époque. Ils avaient leurs problèmes mais, en gros, ils adoraient leur ville.*

Impossible de poursuivre. Mes yeux se fermaient d'eux-mêmes. Je ne parvins même pas à tracer le mot FIN.

Chapitre XXI

Le lendemain matin, je traînai au lit, avec le souvenir confus de rêves étranges. Dans l'un d'eux, une corde s'enroulait à l'infini autour du cou d'Albert Black. Dans un autre, un petit singe en gilet rouge pleurait en se frottant les yeux. Je contemplai le plafond. Il faisait encore nuit.

Un crissement me tira de ma rêverie. Je crus que c'était le singe. Avant de comprendre que c'était le taxi de papa. Cela signifiait qu'il avait une course hyper matinale. Puis, l'une de mes sœurs se mit à pleurer. Impossible de savoir laquelle. Je roulai sur le ventre et un truc s'enfonça dans mon abdomen. J'avais toujours mon pantalon, ainsi que ma ceinture. Quand je m'endormais tout habillé, d'ordinaire, je me réveillais immanquablement en pyjama. Maman disait que, sans doute, un petit lutin venait la nuit. C'était elle, évidemment, ou papa.

Je bondis hors de mon lit, me sentant soudain bête au sujet de ma rédaction. C'est vrai, quoi, je me prenais pour qui ? Mes lecteurs – s'il y en avait – risquaient de s'en payer une bonne tranche. Je pliai la feuille et la glissai dans l'enveloppe que j'avais préparée, mais toute la magie s'était évaporée. Je ne gagnerais jamais, jamais.

Il me fallut un moment pour trouver mes chaussures. Je n'avais pas dormi avec, c'était déjà ça. Mon plan m'avait paru dément, la veille au soir, mais dans l'obscurité de ce petit matin, ça n'avait plus l'air si génial. J'étais à deux doigts de déchiqueter l'enveloppe et de la jeter. Mais une petite voix au fond de moi me soufflait : *Allez, Saul, tente le coup. Tu n'as rien à perdre.* Papa me dit tout le temps ça. J'embarquai donc le texte dans mon sac à dos.

Je fis quelques sauts sur place, en moulinant des bras, puis m'aspergeai le visage d'eau glacée. En bas, j'engloutis un grand verre de jus de banane. Pendant que maman préparait les filles, j'inspectai le salon à la recherche de bougies et d'une boîte d'allumettes. En général, maman les planquait mais, comme Noël approchait, elle avait disposé de belles chandelles rouges sur la table et les allumettes étaient à portée de main sur l'étagère. Dans la salle de bains trônait une petite breloque en cristal. Elle pendait au bout d'une ficelle et, quand le soleil entrait par la fenêtre, la pièce se couvrait d'arcs-en-ciel. J'enfouis l'objet dans mon sac à dos.

Bien sûr, au fond de moi, je n'avais pas vraiment envie qu'Agatha s'en aille. J'avais encore des masses de trucs à lui montrer et autant à faire avec elle. Je lui avais dit qu'on irait faire de la luge. Mais je commençais à me sentir mal. Cela faisait déjà cinq jours qu'elle était au XXIe siècle. Je me rappelais qu'elle avait dit que plus elle resterait ici, plus il serait difficile de la renvoyer chez elle. Mais c'était surtout la façon dont elle avait dit « J'ai ma vie à vivre », qui m'avait touché.

Mon sac commençait à se remplir. J'attrapai deux bagels dans le placard, et une orange. Puis je saisis au vol un paquet de biscuits au chocolat entamé et une poignée de figues. J'avais appris deux, trois choses sur Agatha Black. Son péché mignon pour le sucre, notamment.

J'arrivai à l'école pile pour la sonnerie. J'avais projeté de rendre ma rédaction super tôt, ni vu ni connu, mais à cause de tout le temps passé à rassembler le matériel pour le voyage temporel, j'allais devoir le faire devant toute la classe. Je suspendis mon blouson à une patère et m'engouffrai dans la salle. Will et Robbie me collèrent des bourrades dans le dos, assorties d'un clin d'œil, signe d'appartenance à notre bande.

Mme Veitch fit l'appel à vitesse grand V puis annonça :

– Bon, s'il y a encore des volontaires pour le concours de Jeune Historien de l'année des Marches écossaises, il est temps de me rendre votre essai.

Elle parcourut l'assemblée du regard :

– Il me les faut maintenant.

Mes joues virèrent au cramoisi. À la table du fond, je vis Agnès tirer une enveloppe de son sac. Je me sentis débile. Si elle participait, elle gagnerait, j'en aurais mis ma main à couper. Je finirais bon dernier. La voix de papa retentit de nouveau : *Tu n'as rien à perdre, fiston*…

Je tendis la main vers mon enveloppe et me levai, gauche comme jamais. Impossible de décoller les yeux du sol, je ne vis donc pas l'expression de Mme Veitch mais Robbie me confia par la suite qu'elle ne se sentait plus. Je regagnai ma place sans demander mon reste et me glissai sur ma chaise, le feu aux joues, super gêné.

– Bien bien, voyez-vous cela ! Formidable. Eh bien, euh… pas d'autre volontaire ?

J'osai jeter un œil timide par-dessus mon épaule. Agnès rempochait son enveloppe.

– Bon, eh bien, *bonjour tout le monde*, fit Mme Veitch en passant au français.

– *Bonjour madame Veitch*, répondit la classe dans un bel ensemble.

– J'espère que vous n'avez pas oublié : ce vendredi, juste avant les vacances, sera le jour le plus court de l'année. Quelqu'un saurait-il me dire comment on appelle cette journée ?

Mme Veitch eut son deuxième choc de la matinée. Votre serviteur leva la main et proclama bien fort :

– Le solstice d'hiver !

Agnès avait les yeux rivés sur moi. Je ne sais pas si elle pensait au solstice, elle aussi, ou si elle se disait qu'on était désormais potes, elle et moi, juste parce qu'elle avait grimpé dans un arbre avec Agatha. Je la flinguai du regard.

À la récré, elle était dans son coin habituel, près de l'abri à vélos, planquée derrière son bouquin, comme toujours. Sauf qu'elle ne lisait pas. Je le sais, parce qu'elle le tenait à l'envers. Mais Will était sacrément impressionné par cette fille. C'est lui qui avait suggéré qu'on aille se poser près de l'abri. Je crois qu'il voulait lui parler, mais sans savoir quoi lui dire.

Tandis que Will dévisageait Agnès, Robbie m'interrogeait au sujet du concours :

– J'ai failli en tomber de ma chaise. Quand tu t'es levé et que tu as rendu une dissert ! Sans déc ! J'en revenais pas. Sérieux, on était tous scotchés. Hein, Will ?

Will détacha les yeux d'Agnès.

– C'est clair. T'aurais vu la tronche de Mme Veitch. Tu l'as sciée. Elle savait plus quoi dire.

– J'ai cru qu'elle allait nous faire une crise cardiaque. Sans déc. C'était magique. Et toi, alors ? Depuis quand tu nous la joues premier de la classe ?

Robbie me colla un petit coup de coude dans les flancs et se bidonna :

– Moi qui pensais que tu ne savais pas lire ! Ah… je déconne !

– Je t'avais bien dit que je ne mentais pas.

Je baissai la voix parce que Agnès, à l'autre bout de l'abri à vélos, n'en perdait pas une miette.

– Agatha vient de 1812 et elle m'a tout raconté. J'ai juste recopié son histoire. Rien de sorcier. Bref, murmurai-je, je vais la renvoyer là-bas.

Le regard qu'ils me jetèrent était pour le moins sceptique :

– Comment ?

Tandis que je m'assurais qu'elle ne nous entendait pas, Agnès détourna la tête. Je me rapprochai de Robbie et Will :

– Je vais tenter une expérience.

Et c'est exactement ce que je fis à l'heure du déjeuner.

Chapitre XXII

Quand Agatha me vit surgir de la haie, elle battit des mains et s'exclama, ravie :

– C'est l'heure de la luge ! Je te guettais. J'étais en plein dans mes dessins. J'en ai une belle collection, désormais. Viens voir, Saul. J'ai fait un portrait d'Agnès, mais il ne rend pas justice à sa beauté.

Que dire ? Je ne suis pas le roi des adieux, et cela s'annonçait comme une scène d'adieu de première classe. Je lui adressai un sourire embarrassé.

– Je t'en prie, Saul, dis-moi, que se passe-t-il ?

Je baissai les yeux vers mon sac à dos. Puis vers le vieil if. Ma gorge se serra… On pouvait toujours pique-niquer, et procéder à l'expérience ensuite.

– Je t'ai apporté des bagels, dis-je, le regard fuyant, en fouillant dans mon sac. Ils sont pas mal. Et je t'ai pris une orange, aussi. Rappelle-toi, tu en as vu dans le magasin de Mme Singh – je veux dire : chez toi, quand tu venais d'arriver ici. Oh, et puis, je t'ai pris des biscuits au chocolat et des figues.

Agatha était désormais plantée devant moi.

– Mon retour est-il imminent ? C'est cela, Saul ? Tout est prêt ? Je rentre chez moi, c'est cela ?

J'avais les mains pleines de provisions.

– On peut faire le pique-nique d'abord. Tu aimes le chocolat. Eh bien, là, c'est des biscuits. Avec un nappage de chocolat sur le dessus.

Agatha en prit un, le mangea et, tout ce temps, ses yeux ne me lâchèrent pas une seconde.

– Le chocolat, cela va me manquer, dit-elle.

Je savais que, si je voulais que ça marche, il fallait que j'y aille franco. D'après Macrimmon, il était impératif de le vouloir de toutes ses forces. Que l'esprit soit entièrement tendu vers cet unique objectif.

– Ton père ne va pas en revenir quand il va te voir débarquer dans son cabinet, fis-je, m'efforçant de faciliter les choses. Et ton singe va retourner

la baraque. Il va bondir sur tes épaules. Et si cet affreux Dick t'insulte, tu lui diras d'aller se faire voir.

– Sans faute, répondit Agatha.

Mais elle n'avait pas l'air trop contente.

– N'oublie pas, tu as ta vie à vivre. C'est ce que tu dis tout le temps. Mais… tu pourrais rester ici, si tu voulais.

– Non, tu as raison, cher Saul. Évidemment que je languis de rentrer chez moi. Je le dois, c'est évident. C'est juste que je ne m'attendais pas à ce que ce soit maintenant. Tu m'as surprise. Tu as tout préparé ?

Je hochai la tête.

– Finis de déjeuner. Je vais tout installer.

Agatha ouvrit des yeux grands comme des soucoupes : elle avait du mal à croire que le moment était enfin arrivé. Elle grignota le bagel du bout des lèvres. Je fonçai dans la cabane et en rapportai l'assiette de terre, que je posai près de l'if. Je repartis chercher le bol d'eau, dont je renversai une partie en route. Puis, je suspendis ma breloque en cristal à une branche. C'est tout juste si les rayons du pâle soleil d'hiver, à peine plus haut que la haie, firent danser quelques maigres rais multicolores, bien loin des vifs arcs-en-ciel espérés. Je mis le bout de verre en mouvement et le regardai osciller. Agatha fit de même.

– C'est du cristal, expliquai-je (je plantai ensuite la bougie dans la neige). Hé, tentai-je pour détendre l'atmosphère en brandissant une boîte d'allumettes, c'est quand même plus facile que de frotter des silex, hein ? Regarde ça !

Sauf que je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour réussir à allumer la mèche.

– Comme c'est magique ! fit Agatha, mais elle n'avait pas l'air si impressionnée que ça.

Je sortis mon calepin, tournai les pages jusqu'à trouver l'étoile dorée, que je calai contre le tronc. Agatha, aspirant bruyamment le jus de l'orange, s'approcha. Je l'imaginais en train de froncer les sourcils dans mon dos.

– C'est une étoile dorée, soufflai-je.

Un coup d'œil par-dessus mon épaule m'apprit qu'elle observait mon dessin.

– Dis-moi, je te prie, Saul, cette étoile, combien de carats a-t-elle ?

– Aucune importance, ce qui compte, fis-je en me redressant et

manquant de l'envoyer au sol, c'est que tu croies dur comme fer que ça va marcher.

Elle s'apprêtait à ouvrir la bouche et à rétorquer, mais je me frottai les mains :

– C'est bon, alors, tiens-toi près de l'arbre et pose la main sur l'écorce.

Elle ne semblait pas franchement convaincue mais je lui pressai gentiment l'épaule. J'étais sûr qu'on pouvait faire confiance à la loi de Macrimmon. Il fallait être de cœur pur, avait-il dit, et Agatha Black, je pouvais en témoigner, l'était assurément. Et il fallait y croire.

– Tu dois y croire, OK ?

Agatha acquiesça.

– Allez, Agatha, plaque tes paumes contre le tronc.

Elle obéit.

– Maintenant ferme les yeux.

Elle me regarda, ses lèvres formèrent un « merci » silencieux, puis elle baissa les paupières.

– La chanson ? murmura-t-elle. Et la chanson ?

Je ne l'avais pas oubliée. Au moins, le don de ma pièce d'une livre la veille au soir n'aurait pas été vain. Le morceau que l'homme jouait n'avait cessé de me tourner en boucle dans la tête depuis.

– J'en ai une, dis-je.

Je fis un pas vers elle. Mon cœur menaçait d'exploser dans ma poitrine.

– Tu es prête ?

Elle l'était. Elle portait toujours mes vêtements, mais je me dis que ça n'avait pas grande importance. Je me penchai pour faire tourbillonner l'eau dans le bol. À côté, la flamme de la bougie vacillait vaillamment. Une fois redressé, je fermai les yeux à mon tour et commençai à fredonner la chanson.

Je ne sais pas combien de temps je restai là, à chantonner ce drôle d'air sous le vieil if. C'était comme si je rêvais. Je vis Mme Singh et son sari rouge. Je vis Agatha, bras grands ouverts. Je vis la voiture faire un écart pour l'éviter de justesse. Et les portes automatiques du cinéma. Et la neige. Et Agatha jouant à la marelle. Je vis même des choses sur lesquelles mes yeux ne s'étaient jamais posés, comme Dick pressant son nez contre le carreau de la fenêtre, et Albert Black captivé par le spectacle du feu, et Pug habillé comme un prince les jours de marché, pipe à la bouche, et Agatha

pelant des patates, et faisant bondir ses poissons en papier…

Après ce qui me parut une éternité, je rouvris les yeux.

– Ça n'a pas marché, constata Agatha.

Elle lâcha le tronc du vieil if, passa devant moi et regagna la cabane sans un mot.

Je lui courus après.

– Tu ne l'as pas voulu assez fort ! criai-je.

Elle était assise par terre, repliée sur elle-même, et traçait des cercles sur le sol du bout de son doigt. Elle ne daigna pas lever les yeux.

– Tu n'as pas même d'or véritable.

Elle renifla et une fine larme roula sur sa joue, avant d'aller s'écraser par terre.

Je l'abandonnai. Je ne savais pas quoi dire. J'avais échoué. Je traînai les pieds jusqu'au terrain vague. Je marchais dans mes pas, remontant mes traces dans la neige fraîche : j'étais arrivé d'un pas plein d'assurance, aucun doute. Désormais, je me sentais dans la peau d'Albert Black, minable. J'étais censé être un apprenti voyageur dans le temps, et je n'étais pas parvenu à la faire bouger d'un iota.

– Tu as l'air triste.

Je sursautai. Agnès était assise sur le muret entourant le terrain vague. Sa chaussure était trouée. Avoir les fesses dans la neige ne semblait pas la gêner le moins du monde. Je restai sans voix. Elle avait raison, j'étais triste. À en croire Agatha Black, j'étais le seul à pouvoir la ramener chez elle. J'avais essayé. J'avais échoué. J'étais triste.

– J'espère que tu vas remporter le concours.

Elle sauta au bas du mur et me rejoignit. J'étais planté comme un piquet, comme si j'avais été tout à la fois frappé par la foudre et paralysé.

– Imagine que tu gagnes, Saul. Mme Veitch va nous faire une attaque.

Agnès partit d'un rire franc.

– Et tu empocheras les deux cents livres. Tu imagines ?

Les manches de son sweat étaient tout effilochées. Elle aurait bien eu besoin de deux cents livres. Elle balaya ses cheveux en arrière et me sourit :

– Je viens voir Agatha.

Bizarrement, je me sentis soulagé, quelqu'un d'autre connaissait son nom véritable.

– Je ne dirai rien à personne pour la cabane, dit-elle. C'est la meilleure planque secrète du monde, on dirait une vraie maison.

– Elle a fait un dessin de toi.

Je n'en revenais pas de discuter avec cette fille. Depuis des années qu'elle était dans ma classe, je ne lui avais jamais adressé la parole.

– Je parie qu'elle m'a faite bien plus jolie qu'en vrai.

Je haussai les épaules. Qu'est-ce que j'étais censé répondre à ça ?

– Elle est assez spéciale, pas vrai ?

Agnès continuait à papoter. Elle darda sur moi ses iris d'un bleu délavé. Soudain, j'eus une envie folle de lui avouer la vérité. Son regard acheva de m'en persuader.

– Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, marmonnai-je. (J'attendis qu'Agnès réagisse mais elle se contenta de me dévisager en silence.) Elle s'est perdue en venant ici. Elle vient de Peebles mais, disons, du Peebles d'il y a deux cents ans. Elle voulait donner un coup de main à son père. Elle est trop gentille. Elle n'aurait jamais dû dire oui. Bref, elle s'est perdue. Elle a failli se faire renverser par une voiture, c'est à ce moment-là qu'elle est tombée sur moi. J'allais faire des courses quand – bang ! – voilà cette fille, avec ses fringues cheloues, qui se met à crier comme une folle. Elle s'est agrippée à moi. Du coup, c'est à moi de jouer maintenant. Il faut que je l'aide à rentrer chez elle.

Pendant toute cette histoire rocambolesque, Agnès était restée de marbre, pas l'air soufflée le moins du monde. Elle ne me regardait pas comme si j'étais taré, ou que je racontais des bobards.

– Donc voilà… conclus-je. C'est bizarre, je sais, mais…

– Je sais, fit Agnès.

Au loin, les cloches sonnèrent. C'était l'heure d'y aller. Est-ce qu'Agnès séchait les cours ?

– Euh, faut que j'y retourne, bredouillai-je.

De nouveau, j'eus droit au sourire mutique d'Agnès. C'était le genre de fille qui pouvait être invisible. La moitié du temps, elle ne venait même pas à l'école et les profs ne le remarquaient pas. Selon Will, elle était si intelligente qu'ils n'avaient rien à lui apprendre, de toute façon.

– C'est génial que tu l'aies aidée, fit Agnès. Agatha m'a dit qu'elle passait un moment délicieux ici. Et tu lui as trouvé à manger et montré plein de trucs.

Je me sentis piquer un fard :

– On n'a pas fait grand-chose, grommelai-je.

L'épisode de la luge me revint en mémoire. On pouvait toujours le faire. La colline était illuminée par un grand projecteur. On pouvait faire des descentes même s'il faisait noir.

– Euh, dis-lui que, si elle veut, on peut aller faire de la luge après les cours.

Agnès me dévisagea, l'air d'attendre une invitation, sans oser demander.

– Et, euh… tu peux venir aussi, si tu veux, ajoutai-je en toute hâte.

– Carrément, j'adorerais, dit-elle, je n'ai pas de luge, mais je pourrais vous regarder.

Je n'avais pas de luge, moi non plus, mais celle de Will était super, et Robbie en avait deux.

– Pas de problème, fis-je, et nous échangeâmes un sourire.

Je lui fis signe de la main avant de filer. Elle me rendit mon salut, sur quoi je tournai les talons et escaladai le muret. Je regagnai l'école au pas de course. Certes, l'expérience que j'avais tentée avait tourné court, mais je ne me sentais plus aussi minable.

Dans l'après-midi, je fis passer des petits messages sur papier à Will et à Robbie à propos du plan luge.

Trop hâte, répondit Robbie sur le sien.

M o r t e l, répondit Will.

– Et que fait donc ton cousin, cet après-midi, Saul ? voulut savoir Mme Veitch.

Je froissai les petits papiers et les lâchai sous mon bureau. Incroyable : elle s'inquiétait de Randolph – mais pas d'Agnès… Je répondis :

– Il se prépare à rentrer chez lui.

– Ah oui, bien sûr, dit-elle, tout sourire. (Comme si j'étais soudain devenu le chouchou de la prof, juste parce que j'avais rendu une rédaction. Je me tortillai sur mon siège, tête basse.) On est toujours content de rentrer chez soi, à Noël.

Chapitre XXIII

Faire de la luge se révéla vraiment marrant, du moins au début. Agnès, assise dans la neige, nous observa un moment. (Elle n'avait même pas de manteau digne de ce nom.) Puis Agatha lui fit signe de se joindre à nous et, très vite, on aurait dit que nous étions les cinq meilleurs amis du monde. Il y avait un monde fou, sur la piste, et certains gamins de l'école criaient : « Salut, Randolph ! » à Agatha, elle leur faisait un petit coucou et leur criait « Salut » à son tour. Les mêmes nous regardaient de travers parce qu'on traînait avec Miss Invisible, mais je m'en fichais. Ce n'était pas une pauvre fille invisible. Même si *pauvre*, ça oui, elle l'était. Quand elle monta sur la luge avec moi, je vis qu'elle avait du papier journal fourré dans ses bottes.

– C'est génial, hein, Saul ? s'exclama-t-elle tandis que nous dévalions la pente sur la luge de Robbie.

De fait, c'était trop marrant. La neige sur la colline était bien tassée, à chaque descente, nous allions plus vite encore. Agatha fit un tour avec Will sur sa grosse luge bleue. Tandis que nous remontions péniblement la côte, je l'entendais : son humeur s'était considérablement améliorée.

– C'était trop bien Randolph comme on a foncé ! Je parie qu'à Londres il n'y a pas de piste de luge, Agatha. Je veux dire, Randolph. Enfin, je veux dire, à l'époque.

– Beaucoup de choses ont changé, Will, dit-elle, renversant la tête dans un grand rire. La rivière ne gelait pas, à l'époque, mais la colline n'a pas bougé d'un pouce. La neige non plus. On descendait au grand galop sur tout ce qu'on trouvait. Sur des plats en fer-blanc, parfois.

– Cool ! lança Will.

– Fichtre oui, fit Agatha, dont les yeux étincelaient. Cool, en effet.

Robbie avait aligné les trois luges pour faire la course. Will courut au bas de la colline. Il comptait tracer la ligne d'arrivée et désigner le vainqueur. Robbie grimpa sur une luge. Agnès sur une autre, et Agatha sur la troisième. Robbie, toutes dents dehors, agrippa fermement la corde contrôlant le frein. Les filles, elles, se préparaient à foncer tête baissée. C'est à moi, sacré veinard, qu'échut de donner le top départ : « À vos marques – feu – partez ! »

Ils dévalèrent la piste à toute allure, à grand renfort de cris et de rires. Je me retrouvai seul au sommet, à les encourager. Robbie avait fait un bon départ, mais Agatha le talonnait de peu. Je les observai jusqu'à ce qu'ils disparaissent quasiment de ma vue. Juste comme je rabattais mon bonnet de rasta sur mes oreilles, une boule de neige vint s'écraser sur l'arrière de ma cuisse.

– Fais gaffe, abruti !

Mon sang se glaça. Je ne pris pas la peine de me retourner. Inutile. Je savais pertinemment qui c'était. La voix se rapprocha :

– Regardez-moi ça ! Tes potes se sont cassés et t'ont planté là, tout seul dans le froid, hein ?

J'aurais donné cher pour que les autres reviennent mais je savais qu'ils en avaient pour des plombes. Leurs rires me parvenaient encore, loin, bien loin en bas de la piste. La neige crissa sous les pas de Crow tandis qu'il avançait vers moi. Il allait probablement me demander davantage d'argent. Mon cœur menaçait d'imploser. Mais pas question d'attendre gentiment de voir ce qu'il me voulait. Je pris mes jambes à mon cou et filai vers le bas de la colline. Je trébuchai sur la neige verglacée et roulai, roulai et roulai encore.

Je parvins à me remettre sur pied et repris ma course.

– Agnès a gagné, m'apprit Will et, écartant les bras, il ajouta : De ça.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? fit Robbie.

Sa luge sous le bras, il approchait de l'endroit où je m'étais allongé. J'ahanais comme un malade. Je ne savais pas si je devais leur parler de Crow.

– Je sais ! Tu es venu nous aider à remonter les luges ? Ça c'est sympa, mec. Je te donne le top départ ?

Retourner en haut de la colline était bien la dernière chose dont j'avais envie. Je bondis sur mes pieds, les genoux en compote. Je secouai énergiquement la tête, tout tremblant. Mes gants étaient trempés et je ne sentais plus mes joues glacées.

– Nan, il est trop tard, soufflai-je, et puis j'ai froid.

Robbie sortit son portable et, la seconde d'après, il était avec sa mère au téléphone, à qui il demandait de venir nous chercher.

Nous suivîmes le bord de la rivière jusqu'au parking, en traînant nos luges derrière nous.

– Ici, au printemps, des millions de primevères éclosent. On ne saurait imaginer lieu plus charmant.

Agatha pointa le doigt vers la rive. Elle avait complètement laissé tomber sa couverture de Randolph, remarquai-je.

– C'est quoi, des primevères ? demanda Will.

– Oh, des petites fleurs d'un délicat jaune pâle. Je les aime tellement !

Et elle se mit à bavarder à propos de Pug et de combien il adorerait faire un tour de luge. Puis elle annonça qu'elle allait parler à son père des luges modernes pour qu'il lui en fabrique une.

– Ce serait une saine occupation, pour lui… sans danger, s'esclaffa-t-elle. Qui sait s'il n'en tirera pas gloire et fortune ?

Tout le monde rit de bon cœur en imaginant le singe d'Agatha sur une luge, mais pas moi. Je ne cessais de regarder par-dessus mon épaule. Pas de Crow en vue. D'ailleurs, personne en vue. Une fois sorti du halo des projecteurs, il faisait un noir d'encre. La mère de Robbie nous attendait sur le parking avec sa Land Rover. Le véhicule était suffisamment spacieux pour transporter Robbie et ses deux luges, et Will et la sienne, mais pas assez pour qu'on y loge tous.

– Désolé, les gars, s'excusa Robbie.

– On s'est bien marrés, fit Will.

Sur ce, les portières claquèrent et la voiture démarra. *Vrouuum !* Je me sentis soudain idiot, planté au beau milieu du parking désert en compagnie de deux filles.

– Il fait nuit, dit Agatha, jetant un regard autour d'elle.

– Et drôlement froid, ajouta Agnès qui soufflait dans ses paumes nues.

Après le raffut de la piste de luge, le calme ambiant semblait sinistre.

– Merci de m'avoir invitée, dit Agnès. (Elle surveillait les environs comme si elle craignait quelque chose.) Je ferais mieux d'y aller.

Elle allait filer quand une voix retentit :

– Agnès ? Agnès ? C'est toi ?

L'instant d'après, on entendit de lourds pas à l'approche. Et une sombre silhouette masculine surgit de l'ombre.

– Agnès, dit-il d'une voix trahissant son anxiété. Je t'ai cherchée partout.

Je n'en croyais pas mes yeux. Le type patibulaire qui jouait du violon dans la rue… c'était le père d'Agnès.

Cette dernière parut troublée. Son regard passa de nous à lui.

– Je suis désolée, lui dit-elle, j'aurais dû te dire où j'allais. Mais tout va bien.

Sur ces mots, ils disparurent, avalés par l'obscurité.

– Il fut un temps où c'était un musicien talentueux, m'apprit Agatha.

– C'est Agnès qui te l'a dit ?

Agatha fit signe que oui.

– C'était son tube, tu sais, dis-je.

Agatha ne parut pas comprendre :

– Son tube ?

– Cette chanson que je fredonnais. Tu sais, pendant notre expérience ratée de voyage temporel…

– C'était le morceau parfait. Notre échec n'a rien à voir avec le choix de la musique. Je te l'ai dit, Saul. C'est à cause de l'or.

Elle se mit en route et je lui emboîtai le pas. Si elle comptait regagner la cabane, elle se trompait de direction.

– Où tu vas ?

– Pise.

Je tendis mon pouce dans la direction opposée. Agatha partit d'un grand rire, qui n'avait cependant pas grand-chose de joyeux.

– Les choses ont tellement changé. Même les rues. Tu sais, ici, c'était la prison.

Son index pointait un café, au bord du parking. Je frissonnai, imaginant des prisonniers agrippés aux barreaux.

– Tu veux que je te raccompagne ? lui proposai-je, sans trop d'enthousiasme.

Le problème, au cœur de l'hiver, c'est qu'on a l'impression, à six heures du soir, d'être au milieu de la nuit.

– Je t'en serais infiniment reconnaissante ; seule, je pourrais errer indéfiniment.

Quand nous eûmes rejoint la rue principale puissamment éclairée, ma morosité s'envola quelque peu. Je ralentis l'allure et m'efforçai de chasser l'humeur désastreuse qui s'était abattue sur moi à cause de Crow. Une chorale était installée près du sapin de Noël, ils chantaient « Notre bon roi Wenceslas » – si tant est que ce soit comme ça qu'il s'appelle. Derrière eux,

on avait dressé un stand de tartelettes aux fruits secs tout juste sorties du four.

Je vis les narines d'Agatha frémir.

– Ça me rappelle les chaussons aux pommes, fit-elle en tirant sur ma manche pour que je m'arrête. Quand nous avions une cuisinière, elle nous confectionnait des chaussons aux pommes à tomber. Maintenant qu'elle est partie, je fais de mon mieux. Mais dis-moi, Saul, je te prie, pourquoi ces chants de rue ? C'est jour de foire ?

– C'est pour Noël, bien sûr.

– Noël ?

Incroyable : elle ne connaissait pas Noël. Ce n'était pourtant pas franchement une invention récente… Je veux dire, le petit Jésus est né il y a deux mille ans. Agatha Black devait être au courant, depuis le temps.

– Tu sais bien, expliquai-je, les cadeaux et le père Noël, et le réveillon – la dinde et les choux de Bruxelles. Et les décorations, et les souliers devant la cheminée. J'ai vu deux nouveaux DVD dans la penderie de maman, donc je sais ce que je vais recevoir. Tu dois connaître, quand même ?

– La dinde, oui. M. Balfour, qui vit près de la rivière, en élève. Je les nourris, parfois. J'adore les dindes. J'adore leurs glouglous et leurs jolies collerettes, et je suis au courant, pour Noël. On chante un cantique, le soir de Noël. C'est tout.

– Noël, c'est le meilleur jour de l'année, lui expliquai-je.

Le chœur avait désormais entonné « Feed the World ».

– Ouais, tu peux demander ce que tu veux et tu l'auras pour Noël.

Je faisais de mon mieux pour avoir l'air optimiste. Maman me laissait suffisamment d'indices pour me faire comprendre que je n'aurais probablement pas mon BMX. Les DVD seraient sans doute le plat de résistance.

– J'ai envie de rentrer chez moi. Je sais que je me suis plainte de Dick et de ces infects vagabonds qui nous dévalisent, et je sais que mon oncle en a assez de mon incapable de père. Mais il l'aime, c'est indéniable. Il nous donne ses shillings. Et père m'aime tendrement. Ma maison me manque, et mon singe doit se languir de moi terriblement. Oh, et puis mon cher père doit être fou d'inquiétude que j'aie disparu. (Elle se tordit les mains.) Oh, Saul, on peut bien dire ce que l'on veut, on n'est jamais si bien que chez soi.

J'éloignai Agatha du chœur. Elle se mettait dans tous ses états et certains

choristes commençaient à la regarder d'un drôle d'air. Elle renifla et s'essuya le visage du dos de la main. Puis, elle me tapota le bras :

– Je sais que je peux te faire confiance. Il me faut juste de l'or.

– Fouille-moi, fis-je en retournant mes poches. Je n'ai pas une once d'or. Et mes parents ne roulent pas sur l'or, justement. Ils disent toujours ça : « On ne roule pas sur l'or. »

– Il m'en faut pourtant, insista-t-elle, sinon, je suis perdue à jamais.

Elle tourna les talons et avança dans High Street.

– Hé !

Je lui courus après.

– Que veux-tu que je fasse ? Que je braque une banque ?

Elle secoua la tête :

– Je suis affreusement désolée de te mettre une telle pression, Saul. Je ne te demande pas de dérober de l'or. Ce serait un péché, de voler. Je ne te demanderai jamais de pécher.

– Bon… il faut rentrer maintenant, dis-je.

Nous remontâmes d'un pas pressé les trottoirs enneigés, dépassâmes la laverie, sans plus prononcer un mot au sujet de l'or et de Noël, ou de quoi que ce soit d'autre. Une fois arrivés au terrain vague, une brume à vous transpercer les os commença à s'élever. L'atmosphère était glauque à souhait, et vraiment glaciale. Tout le frisson et l'excitation de cette aventure s'étaient dissipés.

Le brouillard était si épais qu'il nous fallut chercher un peu pour trouver la trouée dans la haie. Nous trébuchions dans la poudreuse, bras tendus devant nous comme à colin-maillard. Nous nous sommes rentrés dedans à plusieurs reprises. Ça ressemblait à une scène de film d'horreur et mon cœur battait à tout rompre. Pourquoi continuais-je à penser aux pendus et aux déterreurs de cadavres ? C'est moi, le chef de la bande, me martelai-je. Les chefs de bande sont courageux. Je ne m'étais jamais senti aussi peu vaillant de toute ma vie.

Je poussai un hurlement quand je sentis qu'on me griffait le visage. Je fis un bond en arrière – avant de comprendre que c'étaient les feuilles ourlées de piquants encadrant la fameuse brèche. Nous approchions de la cabane. En même temps, un son me parvint. Mon sang ne fit qu'un tour : quelque part, quelqu'un toussait.

– Nous sommes arrivés au passage, annonça Agatha.

– Chut ! soufflai-je.

Cœur battant, je tendis l'oreille. Avais-je rêvé ce raclement de gorge ? Je n'entendais plus rien. Tout était calme, à l'exception de mon pouls furieux.

– OK, murmurai-je, m'efforçant de contrôler ma voix tremblante.

Je tendis les mains en avant, tâtonnant pour repérer le trou.

– On se lance.

Agatha toujours cramponnée à mon écharpe, nous nous faufilâmes à travers la haie et débouchâmes dans le jardin en friche. Le brouillard givrant était si épais que c'est tout juste si j'apercevais le bout de mes pieds. J'avançai à pas prudents dans la direction supposée de la cabane. Agatha me suivait cahin-caha. Encore quelques pas et je me cognai à un mur : la cabane. Agatha vint s'encastrer dans mon dos.

– Ouille ! j'y suis, chuchota-t-elle. Qu'est-ce…

Elle se figea et m'agrippa le bras. Rebelote : la toux, à moins d'un mètre de nous, retentit. La terreur me paralysa. Il y avait quelqu'un dans la planque.

Chapitre XXIV

Un rai de lumière blanche oscillait à l'intérieur de la cabane. Quelqu'un s'y trouvait avec une torche. Mon cœur se livrait à un galop furieux… De nouveau, l'écho d'une toux sèche. Je me collai au mur de la cabane. Pourvu que ce ne soit pas Crow. Pourvu que ce soit un vieux clochard. Ou Will. Ou Robbie.

Impossible de cligner les yeux, de prendre mes jambes à mon cou. La peur me paralysait. M'aveuglait. Tout ce que j'entendais, c'était mon cœur martelant ma poitrine. Puis une voix s'éleva :

– Un peu flippant, ici, hein, Crow ? Heureusement que t'es avec moi.

Je connaissais cette voix. C'était Kyle, un des esclaves de Crow. C'est lui qui toussait. Je me déplaçai furtivement derrière la porte, tirant Agatha à ma suite. Mon esprit s'emballait. Et maintenant, on fait quoi ?

On aurait bien eu besoin de télépathie. Je pressai mon index sur mes lèvres, priant comme un fou pour qu'Agatha percute. Elle garda la bouche cousue. Je lui désignai la porte avec force mimiques. Agatha hocha la tête, puis joignit les mains comme en prière.

Je n'arrivais pas à le croire. Ce que je redoutais tant depuis des mois venait de se produire. Crow avait découvert la planque et, pire encore, il s'y trouvait. Il avait peut-être suivi nos empreintes dans la neige ? Et il avait embarqué avec lui de la compagnie. Retenant mon souffle, j'ouvris grandes les oreilles.

– C'est flippant, hein, Crow ? Ouais, carrément flippant.

Kyle fut pris d'une nouvelle quinte de toux.

Crow avait dû voir la robe d'Agatha, et la peluche d'Ewok. Il avait sans doute arraché les oreilles de Fred et déchiffré nos noms sur le battant de la porte… Mon cœur battait toujours aussi vite. Qu'est-ce qu'il manigançait ?

Kyle continuait ses petits commentaires :

– Ouais, Crow, ça file la chair de poule, pas vrai ?

Puis me parvint un bruissement. Un pas traînant.

– La ferme, Kyle !

C'était Crow. La torche fit soudain une embardée. On approchait de la porte. Crow, à coup sûr. Le rai de lumière balançait comme un homme ivre.

Je me figeai. La porte grinça sur ses gonds. Je me projetai au sol, dans l'espoir de me fondre dans l'obscurité. Agatha était pétrifiée.

Nous vîmes un trait jaune percer le brouillard. L'espace d'une seconde, le silence se fit. Crow respirait bruyamment. Puis, un craquement tout près de moi : quelqu'un approchait. La torche illumina mon visage. Je cillai mais ne bougeai pas.

– Hé, vise un peu qui est là ! T'as vu ça, Kyle ? Le chef de bande à deux balles. On vient fourrer son nez partout tout seul dans le noir, hein ? On vient visiter ma planque ? Ha !

Un cri me fracassait le crâne : *Aggggh ! Au secours !*

– Hé, petit chef de mes deux !

Crow se colla sous mon nez. Son haleine chargée de tabac m'agressa aussitôt. J'avais les yeux clos, mais le rayon de la torche transperçait mes paupières.

– Tu as le choix, grogna-t-il. Ouais, comme c'est presque Noël, moi et mon brave Kyle, on va être généreux avec toi. Parce qu'on est bien bons, pas vrai, Kyle ?

– Ouais, tu l'as dit, Crow, renchérit Kyle, on est bien bons.

– Bien bons, tu vois, je te l'avais dit. Moi et mon cher Kyle, on va te réchauffer tout ça.

Crow se marra.

– Une allumette et tu peux dire adieu à ton local pourri. Ou… – il s'interrompit – on pourrait t'attacher à un arbre et te laisser passer la nuit parmi les spectres. Ouh ouh !

Kyle partit d'un rire hystérique.

– Ou je pourrais être super-gentil et te laisser regagner les jupes de ta mère, cette cabane serait alors à moi, et si tu t'avisais de te repointer ici, je viendrais briser toutes les fenêtres de ta sale maison de minus. Fais ton choix, gros naze.

J'étais toujours accroupi contre le mur. Le bout de la godasse de Crow vint me chatouiller les côtes. Je passai frénétiquement en revue les options. Ils n'avaient pas repéré Agatha derrière moi. Donc, si Crow me ligotait à un arbre, elle pourrait me délivrer. Et comme ça je garderais la cabane. Il fit

jouer son briquet et une étincelle en jaillit.

– J'espère que tu réfléchis vite, grand chef. Un feu de joie ? Une nuit dehors ? Ou je prends les commandes ? (De nouveau, cet horrible rire cruel.) Alors, tu penches pour quoi ?

C'est alors qu'il se passa quelque chose. Un curieux déclic en moi. Comme si ce poing serré glacial au creux de mon ventre s'ouvrait soudain, devenait d'un rouge incandescent. De quel droit Crow osait-il venir ici ? Oui, de quel droit ?

Je levai vers lui un regard assassin. Sous l'éclairage de la lampe torche, Crow avait l'air diabolique. Kyle était planqué quelque part derrière lui. Je jetai un bref coup d'œil latéral : Agatha avait complètement disparu. Je ne savais pas comment, mais elle était parvenue à s'éclipser. Je décidai de tenter le coup. Agatha allait venir m'aider. Je le savais.

– Dites, les gars, vous savez que cet endroit est hanté ?

J'étais toujours accroupi au sol, mais ma voix sonna clair et fort.

– Toi et les fantômes, les yeux dans les yeux pendant toute une nuit, ouh ouh ! (Crow rigola une fois de plus.) Si la peur ne t'achève pas, le froid s'en chargera, qu'est-ce t'en dis, Kyle ?

Mais Kyle se contenta de gémir.

– Je n'en reviens pas que tu aies osé venir ici tout seul.

Qu'est-ce que je disais ? C'était comme si toute ma peur s'était transformée en courage. Je n'avais même pas douze ans. Crow en affichait quatorze au compteur. Mais je détestais me sentir flipper comme ça. Tous ces mois où Crow m'avait terrorisé, toutes ces fois où j'avais traversé la rue, m'étais planqué, juste pour l'éviter : j'en avais ma claque.

– Ouais, repris-je, me redressant un brin, les fantômes me connaissent bien, ici. Ils me protègent. Mais toi, ils ne te connaissent pas. Ils ne seront pas franchement ravis que tu viennes les déranger. Ils se sont habitués à moi. On se comprend, eux et moi.

Crow rit une fois de plus, mais il n'était plus si sûr de lui. Ça s'entendait sans mal. Et cette bonne vieille Agatha dut l'entendre, elle aussi. Car pile à ce moment-là, un grincement retentit dans le dos de Kyle et de Crow, venant de la cabane, on aurait dit que quelqu'un frottait deux pierres l'une contre l'autre. Elle avait dû se faufiler à l'intérieur quand ils étaient sortis.

– Tiens, quand on parle du loup… fis-je. C'est le fantôme du vieil homme qui vivait autrefois dans la grande maison. On dirait qu'il est dans la cabane. Il me cherche, celui-là.

Agatha émit alors une plainte grinçante à vous dresser les cheveux sur la tête. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle joue si bien son rôle. On aurait dit qu'on saignait un cochon. Si je n'avais pas su que ça venait d'elle, je me serais liquéfié mais, à l'heure qu'il était, je commençais à m'amuser comme un fou. Je me levai.

– Il dit quoi, à ton avis ? demandai-je.

Le visage de Crow n'exprimait pas une franche gaieté. Crow fit un pas en arrière, écrasant au passage les orteils de Kyle, qui poussa un cri. Depuis la cabane, un gémissement encore plus perçant monta.

Je plantai les poings sur les hanches, comme les cow-boys dans les films :

– Ce fantôme déteste le genre de personne capable de terroriser un gamin, fis-je en pointant la cabane du doigt. Ouais, il m'a dit qu'on l'avait harcelé quand il était gosse. C'était il y a deux siècles. Mais maintenant il est mort, il ne craint plus rien, non ? S'il croise une grosse brute, il se venge.

Crow se ratatinait à vue d'œil. Kyle poussait de petits jappements plaintifs, il agrippait Crow par l'épaule, s'efforçant de le tirer en arrière.

– Mais on doit pouvoir s'arranger, fis-je. Si tu te barres maintenant, je dirai au fantôme de ne pas venir hanter tes nuits. Il n'a pas l'air ravi-ravi.

C'était vrai : le hurlement qui suivit trahissait un désespoir plus profond encore.

– Je me tirerais fissa si j'étais toi.

– Ouais, beugla Kyle, allez, viens, Crow, on s'arrache !

Crow repoussa Kyle en grognant :

– C'est ton pote minable ! rugit-il, envoyant valser la porte d'un coup de pied brutal.

Il fit volte-face et braqua sa torche à l'intérieur de la cabane.

– Voilà ce que…

Il laissa échapper une plainte déchirante – celle d'un homme qu'on étrangle. Il avait dû avoir une vision atroce. Il recula, chancelant, au bord de la chute, avant de se reprendre et de filer comme un dératé, Kyle sur les talons.

Ils criaient encore en franchissant la haie. Je vis le faisceau de la torche rebondir de bas en haut dans leur course à travers le terrain vague enneigé, sans qu'ils cessent un instant de brailler. Je ne les quittai pas des yeux avant qu'ils aient disparus, avalés par le brouillard.

Mes jambes se dérobaient sous moi. Les cris aigus s'étaient tus. Adossé à la cabane, je me laissai glisser au sol, tremblant de tous mes membres. Je n'en revenais pas de ce que je venais de faire. Je m'en étais tiré. Crow me ficherait la paix, désormais, il ne remettrait jamais les pieds à la planque, elle n'avait pas brûlé, je n'étais pas ligoté à un arbre et je ne m'étais pas fait hacher menu.

– Bien jou-jou-joué, Agatha, bégayai-je.

Mes dents claquaient frénétiquement.

– Su-su-super plan !

Agatha n'émergea pas.

– Tu-tu peux sortir maintenant, Agatha, l'appelai-je, ils sont pa-pa-partis.

Elle ne sortit pas. Je me mis debout. J'avais les jambes en compote. Je fis un pas, puis un deuxième, et m'arrêtai sur le seuil. La porte était toujours grande ouverte.

– Agatha ?

Ma voix résonna bizarrement dans l'obscurité de la cabane.

– Agatha ?

J'avais parlé d'une voix plus forte, cette fois. Les gonds grincèrent. Un frisson glacé me parcourut l'échine tandis que je quittais la cabane. Agatha avait disparu.

Chapitre XXV

Un bruissement me parvint de tout près.

– Quel amusement !

Je me retournai. Je n'y voyais rien mais c'était bien la voix d'Agatha.

– Si seulement les filles avaient le droit de rejoindre des troupes de théâtre ambulantes.

Je ne la voyais toujours pas.

– Où es-tu ?

Il faisait nuit noire. Sans compter le brouillard. Un pas léger fit crisser la couche de neige. Je pivotai de ce côté.

– Bien joué, Agatha.

C'était flippant, de l'entendre sans la voir.

– Me fiche pas la trouille ! Où es-tu ?

Le bruit de froufrous était tout proche. Comme si je me tenais à côté d'un arbre. Soudain, toutes les branches sombres tombèrent au sol et elle jaillit de dessous.

– Ah ah ! explosa-t-elle. Quelle rigolade ! Je suis un if ! Du moins, je l'étais.

Je la contemplai, bouche bée. Elle était juste devant moi, suffisamment près pour que j'aperçoive son petit nez rouge en trompette.

– Et j'ai un tour. Je l'ai appris avec des comédiens ambulants. C'est une illusion terrifiante.

Et comment ! Elle fit rouler ses yeux, en exposant le blanc à mon regard horrifié.

– Je leur ai inoculé une peur diabolique, fit-elle, faisant revenir le bleu de ses yeux, un sourire jusqu'aux oreilles. Un arbre qui marche au regard spectral !

– C'est bien… pratique, comme truc, dis-je.

Je commençais à me sentir mal. C'était une vision abominable. Si affreuse, que les trucages du XXIe siècle semblaient bien enfantins, en

comparaison.

– Ne me refais jamais ça !

Elle ouvrit la porte de la cabane et entra.

– Pitié, dis-moi qu'ils n'ont pas tout mis à sac, dit-elle avant de ranimer le feu.

Je me laissai tomber sur une pierre et la regardai faire, incapable de plus. Elle était d'une efficacité redoutable. Il ne lui fallut pas plus d'une minute pour lancer un vaillant petit feu dans l'assiette en fer-blanc. Puis elle s'activa aux quatre coins de la pièce. Elle ramassa Fred et le brossa. Elle fila chercher les branches touffues de l'if, puis les cala contre le mur. Quand l'espace fut à nouveau bien rangé, elle prit place sur une pierre en face de moi et me sourit de toutes ses dents :

– Tu as un talent de conteur majestueux.

– Oh, merci. Et tu es toi-même une bonne actrice, Agatha.

– Merci, gloussa-t-elle. Mesdames et messieurs, Mlle Agatha Black, la comédienne ambulante venue du passé ! annonçat-elle d'une voix théâtrale, comme si elle présentait quelqu'un de célèbre. Et le seul, l'unique, maître Saul Martin !

Elle fit un ample geste du bras vers moi et s'inclina.

– Le merveilleux conteur dont les légendes du futur vous raviront !

Cela la fit rire, et moi aussi. Tout d'un coup, après cette nuit terrible, la plus effrayante de toute ma vie, tout semblait de nouveau vraiment amusant. C'était probablement un contrecoup, l'effet du soulagement, mais une fois que j'eus commencé de rire, il me fut impossible d'arrêter. Je ris si fort que des larmes roulaient sur mes joues. Pareil pour elle. J'avais des points de côté, les épaules secouées de tremblements. Je ne savais même plus pourquoi je riais, mais c'était hilarant, on ne pouvait plus s'arrêter et c'était la sensation la plus agréable du monde.

En rentrant chez moi ce soir-là, dans la nuit et le brouillard, je n'avais plus peur du tout, plus peur pour un sou, comme aurait dit Agatha. Plus tard, une fois blotti au fond de mon lit, je me représentai Agatha au chaud dans mon sac de couchage, au coin du feu, elle assistait au festin des souris grignotant des miettes de bagel. Et je savais qu'elle n'était pas effrayée pour un sou, elle non plus.

Il ne restait que deux jours de classe et Mme Veitch avait annoncé que si nous l'aidions à ranger les placards, trier les feutres, vérifier qu'ils marchaient encore, elle nous passerait un film en récompense après le

déjeuner.

Vu comme j'étais dans ses petits papiers, désormais, je vins la trouver au milieu de la grande opération de tri, afin d'essayer d'en apprendre un peu plus sur le film en question.

– Oh, c'est un vieux film merveilleux, fit-elle, tiré d'un formidable roman de Charles Dickens. Tu t'en souviens ? Je vous en ai souvent parlé.

Ça me rappelait vaguement un truc mais j'acquiesçai comme si je m'en souvenais à la perfection.

– Quoi qu'il en soit, continua-t-elle, ça va vous plaire, aucun doute. C'est en noir et blanc.

– Je pourrais peut-être faire venir mon cousin ? proposai-je tout à trac – ce devait être pile le genre de chose qu'Agatha adorerait, il aurait été dommage qu'elle rentre chez elle sans avoir vu un film. (Si tant est qu'on parvienne à la renvoyer chez elle un jour.)

– Randolph est prêt à partir, alors ?

– Oui, dis-je tout bas.

– Eh bien, je suis sûre que nous trouverons une place pour ton cousin. Nous ne voudrions pas qu'une fois rentré à Londres il dise à tout le monde que les Écossais ne sont pas accueillants, n'est-ce pas ?

À la pause de midi, je filai à la planque. Nous nous régalâmes de sandwich à l'œuf et de biscuits. Pendant qu'Agatha mangeait, je lui parlai du film. Elle n'avait pas l'air trop emballée.

– C'est un vieux film, dis-je, comme une pièce de théâtre, il n'y aura pas de violence, et pas trop de bruit. Ni d'odeur. (Évidemment, je ne savais pas à quoi ça ressemblerait vraiment.) Ce sera sympa, fis-je en faisant un sort au dernier biscuit.

– Agnès sera-t-elle des nôtres ?

– Je suppose que oui, m'avançai-je, tâchant de me rappeler si elle était en cours ce matin-là.

– Son père avait l'air grandement bileux.

– Et c'est censé signifier quoi ? T'es un vrai dictionnaire sur pattes.

Agatha rit.

– Malheureux. Nerveux. Agité. Anx…

– J'ai pigé. Alors, tu viendras ?

Elle s'acharna un temps sur son ongle mais, au final, je la convainquis de

laisser une chance au film :

– Tu pourras toujours fermer les yeux si ça fait trop peur.

Je fis de mon mieux pour lui expliquer en gros ce qu'était un film, pendant que nous traversions la friche. Agatha semblait dépassée.

– Les luges, ça au moins je comprends, fit-elle.

– Oui, bon, il faut le temps de s'y habituer, convins-je, priant pour qu'elle ne se mette pas à hurler, qu'il n'y ait ni évanouissement ni crise de larmes.

– Nous t'avons réservé la meilleure place, Randolph, l'accueillit Mme Veitch. Viens, approche. Ne sois pas timide.

Elle fit signe à Agatha de venir s'installer au premier rang.

– Il peut rester à côté de moi, tentai-je, il n'a pas…

– Hors de question.

Mme Veitch fit asseoir Agatha et demanda qu'on fasse le silence. Depuis le fond de la salle, j'observai Agatha jeter des regards à la ronde, probablement dans l'espoir de dénicher Agnès. Le noir se fit. On entendit d'abord un discret vrombissement, qui forcit. Des chiffres défilèrent à l'écran. Les violons chantèrent. Une trompette entra dans la danse. Les mots

Conte de Noël

apparurent à l'écran. Il y eut quelques cris parmi les élèves. Mme Veitch leur intima de se calmer.

Je me mordis la lèvre au point de sentir perler le sang. Mes yeux étaient rivés sur la nuque d'Agatha. Je la vis porter ses mains à ses oreilles. L'entendis déglutir péniblement. J'aurais pu parier qu'elle avait les paupières hermétiquement closes. Elle se tenait si droite que je n'aurais su dire si elle respirait.

Il en alla ainsi pendant l'heure et demie qui suivit. Mme Veitch était si captivée par le film que je ne crois pas qu'elle ait remarqué quoi que ce soit. Après être resté dix minutes en apnée sans rien voir du film, je commençai à me détendre. Agatha n'allait pas pousser des cris. Elle n'allait pas tomber à la renverse. Je desserrai les poings et reportai mon attention sur l'écran, entre deux coups d'œil de vérification vers Agatha.

J'étais un garçon moderne. Le film me plut, même s'il était un peu

ringard.

Dans le flottement qui suivit l'instant où Mme Veitch ralluma les lumières et éteignit la télé, je saisis Agatha par le poignet et l'exfiltrai de la salle de classe.

– Désolée, c'était pas prévu au programme, lui glissai-je une fois que nous fûmes en sécurité dans la cour.

– Oh, mais ce film était une merveille, en effet. J'ai bien entendu les voix qui parlaient. Par moments, j'ai écarté les doigts pour regarder et vu les images en mouvement. Oh, je suis bien contente que Mr. Scrooge devienne gentil, à la fin. J'ai versé une larme pour le petit Cratchet. Pas toi ?

– Mais je croyais que ça te terrifiait au plus haut point ?

– Je m'adapte au futur – réplique qu'elle ponctua d'un clin d'œil. Mais je t'en prie, dis-moi : maintenant que le vieux Scrooge a secouru Mr. Cratchet, le jeune estropié va s'endurcir, n'est-ce pas ? Je t'en supplie, dis-moi que oui. Oh ! Je ne le supporterais pas s'il venait à s'affaiblir et perdait la vie. Je crains que mon cœur en soit brisé à jamais.

– Il va s'en sortir, lui promis-je.

Elle sembla sérieusement soulagée.

– Dieu merci !

Sur ces entrefaites, Will et Robbie traversèrent en trombe la cour de récréation.

– Tu t'es bouché les oreilles la moitié du temps ! gueula Robbie avant de toper dans la main d'Agatha.

Puis il me salua de même.

– On est au courant.

Il émit un sifflement admiratif.

– Il paraît que tu as tenu tête à Crow.

– Ouais, ajouta Will. Tu déchires, Saul.

Je fis le modeste et me tournai vers Agatha :

– J'avoue qu'on m'a bien aidé.

À leur tour, Will et Robbie contemplèrent Agatha avec admiration.

– J'ai juste fait des yeux blancs, dit-elle. C'est Saul qui lui a insufflé la peur divine. Regardant autour à la ronde, elle ajouta : Dites-moi, où est Agnès ? Le savez-vous ?

Robbie secoua la tête.

– Parfois, elle doit rester chez elle s'occuper de sa grand-mère, lui apprit Will.

Robbie et moi en restâmes babas :

– Comment tu sais tout ça, Will ?

– C'est ma grand-mère qui me l'a dit.

– Et où demeure Agnès ? demanda Agatha.

– Je ne sais pas trop, marmonna Will – sauf que ça se voyait que c'était un mensonge. Je me demande s'ils n'habitent pas dans une caravane, euh… derrière la station-service.

On se regarda, moi et Robbie. Tout Peebles était au courant, pour la caravane derrière la station essence. Même Crow évitait de passer par là. Et dire qu'Agnès vivait là !

– On y va, alors ?

Agatha nous dévisagea à tour de rôle, d'abord moi, puis Robbie, puis Will, attendant notre accord… Il y eut des haussements d'épaules. Des yeux baissés. Des gestes embarrassés. Des raclements de gorge.

– OK, fit Will. On y va !

Chapitre XXVI

Il était trois heures de l'après-midi et, déjà, la nuit commençait à tomber. Bien sûr, c'est le fait d'aller à la caravane qui me fichait la trouille, mais l'obscurité n'aidait pas franchement.

– C'est loin, fis-je, traînant la patte. On en a pour des plombes. Et il va bientôt faire nuit. Nuit noire, quoi.

Mais Agatha fonçait bille en tête, Will à ses côtés, sur la route sablée qui menait hors de la ville.

– Je crois qu'elle est vraiment âgée, disait Will à Agatha, ma mamie dit qu'elle a dans les quatre-vingt-quinze ans.

Agatha opina. La vache, qu'est-ce qu'elle marchait vite quand elle voulait ! C'est tout juste si je ne devais pas courir pour ne pas me faire distancer.

– Je vais bientôt partir, nous déclara-t-elle, et ce ne serait pas correct de ne pas lui avoir d'abord fait mes adieux. Ça a été également un délice de faire votre connaissance à tous, dit-elle en nous souriant, mais Agnès est la seule fille avec laquelle je serai devenue amie dans le futur.

Nous marchions toujours aussi vite et laissâmes derrière nous le panneau disant :

> Bienvenue à Peebles, ville historique
> des Marches écossaises,
>
> vainqueur du concours des Villes
> fleuries d'Écosse 2005

On apercevait au loin le garage. Son enseigne radieuse au néon trouait la morosité de cet après-midi de décembre. Agatha, remarquai-je, regardait moins autour d'elle que d'ordinaire. Elle commençait peut-être à s'habituer aux pavillons, aux lampadaires, aux voitures et aux bus, ou alors elle était vraiment terriblement pressée…

– Ralentis ! fis-je, hors d'haleine.

Ce n'est pas que j'étais crevé, mais nous étions quasiment arrivés à cette fichue caravane. Robbie n'avait pas l'air trop enthousiaste, lui non plus. Je le voyais tripoter nerveusement son portable, comme s'il hésitait à appeler sa maman pour qu'elle vienne le chercher.

– Bon, nous y voilà, annonça Will d'un ton aussi peu enthousiaste que le reste d'entre nous. Euh, je crois qu'il y a un chemin par ici.

Il pointa du doigt la station de lavage auto. On le regarde sans comprendre, Robbie et moi.

– Par-derrière, expliqua Will – et il ouvrit la marche.

Agatha se précipita pour le suivre et nous fîmes de même, épaule contre épaule.

– Si ça tourne mal, souffla Robbie, j'appellerai la police.

Agatha, se retournant, nous fit signe de nous hâter. Sans nous lâcher d'une semelle, nous nous faufilâmes derrière les rouleaux-brosses, et soudain, nous y fûmes. L'endroit ressemblait à un dépotoir. Un lampadaire répandait un halo blafard sur trois caravanes, deux camionnettes fatiguées et une voiture de sport déglinguée mangée par la rouille. Ce n'était pas franchement ce qu'on appelait un camping quatre étoiles. Plutôt une décharge à ciel ouvert. La neige avait fondu, mais il restait des vestiges d'un bonhomme de neige. Il portait un bonnet de laine marron. Je le reconnus : j'étais quasi certain que c'était celui du joueur de violon de l'autre jour.

Un rai de lumière émanait de la fenêtre d'une des caravanes. Les deux autres étaient dans le noir complet.

– Pourquoi ils vivent ici ? me souffla Robbie à l'oreille.

Il avait l'air sérieusement préoccupé.

– Je veux dire, comment peut-on vivre ici ?

Will haussa les épaules. Je m'apprêtais à évoquer le sort des gens à la rue quand, soudain, de la musique flotta jusqu'à nous.

– C'est lui, avec son violon, chuchota Will. Écoutez !

Ce que nous fîmes. Agatha, Will, Robbie et moi écoutâmes sans bouger. On aurait dit que nous étions transformés en statue, ou qu'on nous avait jeté un sort d'immobilité. Les notes de violon nous enveloppèrent.

– C'est extraordinaire, fit Agatha, mère chérissait cet air-là.

– Agnès !

Son père arrêta de jouer. Je l'aperçus alors. Il était assis sur le marchepied de la caravane, ombre parmi les ombres.

– Agnès, viens voir.

Il ne paraissait plus aussi soucieux que la veille.

– Je crois que tes camarades de classe sont ici.

Des voix bruissèrent dans l'habitacle. Agnès se matérialisa sur le seuil. Dans l'obscurité ambiante, impossible de distinguer nettement les visages, mais je suppose qu'elle était relativement gênée.

– Chère Agnès, s'exclama Agatha, oh, ma chère Agnès !

Et elle courut la rejoindre.

Le père d'Agnès s'écarta et disparut dans la caravane. Agatha étreignit Agnès comme une sœur perdue de vue depuis trop longtemps.

– Je ne pouvais pas m'en aller sans t'avoir fait mes adieux.

Will, Robbie et moi nous tenions à quelques pas d'elles, et n'osions pas bouger.

– Agnès ? appela une voix féminine, depuis l'intérieur.

Ce devait être sa grand-mère, me dis-je.

– Fais-les entrer ! cria la vieille dame. Je vais mettre de l'eau à bouillir, on doit bien avoir un biscuit qui traîne dans un coin. Ne reste pas plantée là, ma belle, invite-les à entrer.

Et voilà comment nous nous retrouvâmes, Robbie, Will et moi, dans la caravane d'Agnès. Entassés tous les sept autour de la table.

– Eh bien, quelle charmante compagnie ! commenta la grand-mère.

Elle farfouillait au fond d'un placard, en quête de tasses. Elle n'avait pas l'air d'avoir quatre-vingt-quinze ans.

– Asseyez-vous, si vous trouvez de la place, suggéra le père d'Agnès.

Agnès semblait tout à la fois ravie et morte de honte. Par moments, elle affichait un sourire béat, l'instant d'après, elle se relevait précipitamment pour ramasser quelques miettes ou retaper un coussin. Son père resta assis dans un coin, occupé à passer de la résine sur l'archet de son violon. La caravane dégageait un je-ne-sais-quoi d'accueillant, bien qu'elle soit un peu cracra et pleine d'un bazar hétéroclite. Robbie était droit comme un i, je savais qu'il tripotait son téléphone au fond de sa poche. Will, lui, était assez détendu. Le père d'Agnès se remit à jouer et Agnès l'accompagna au chant. Will frappa un tamtam que la vieille dame lui avait passé et Agatha semblait tout bonnement enchantée. Ça avait tout d'une petite fête.

La grand-mère dénicha un paquet de biscuits *shortbread*, qu'elle fit passer à chacun. Robbie examina le sien scrupuleusement.

– Mange-le sans faire d'histoire, lui glissai-je pendant que tous les autres chantaient. Ça ne va pas te tuer.

Il obtempéra, commença à se décoincer un peu et, bientôt, lui et moi nous retrouvâmes à secouer des boîtes de lentilles en guise de maracas.

– Ce sont les percussions du pauvre, dit le père d'Agnès, qui partit d'un grand rire.

Et pendant une bonne heure, dans cette chouette petite caravane, nous fîmes un *ceilidh*. C'est un vieux mot celte que nous apprit la grand-mère d'Agnès. Elle fredonnait en chœur et but au bas mot trois tasses de thé. Par-dessus le rebord de sa tasse, elle observait régulièrement Agatha.

C'est Robbie – comme toujours – qui mit fin à la petite fête.

– Je dois y aller, dit-il.

Il s'était levé et nous regardait comme si Will et moi devions filer également.

– Une chanson d'Agatha, d'abord, plaida Agnès en faisant signe à Robbie de se rasseoir.

– La chanson favorite de mère, alors, annonça Agatha.

Elle se mit debout, ferma les yeux et se lança. Le père d'Agnès, dont j'avais entre-temps appris qu'il se prénommait Michael, l'accompagna au violon. C'était une ancienne ballade écossaise évoquant un cygne survolant un lac gelé, et dont la moitié des mots m'échappèrent – mais Agatha chantait magnifiquement bien.

– Ravissant ! Oh, vraiment ravissant ! (Visiblement, la mamie d'Agnès était d'accord avec moi. Une larme coula sur sa joue.) C'était aussi la chanson préférée de ma mère, dit-elle quand Agatha eut fini, et je ne l'avais plus entendue depuis des années.

La vieille dame regarda Agatha et vint lui prendre la main.

– Merci (elle hochait la tête), merci beaucoup.

De nouveau, un picotement étrange me parcourut l'échine. J'observai Agatha. Puis Agnès. J'observai la vieille dame. Et je compris quelque chose qu'Agatha avait sans doute saisi depuis le début.

– Ça va ?

Robbie me décocha un petit coup de coude.

– Ouais, ouais.

Je secouai la tête. Je crois que, si je m'étais levé, je serais tombé aussi sec. Je voyais Agnès secouer une couverture. Les bougies s'étaient consumées.

La grand-mère bâillait, pourtant il n'était que six heures du soir. Michael lapait les dernières gouttes de thé de sa tasse. Will rangeait la sienne dans une cuvette en plastique.

– Agatha peut rester dormir ici, ce soir, proposa Agnès. J'ai préparé un civet de lapin. On partagera.

– Voilà qui promet d'être délicieux, dit Agatha, défaisant déjà ses lacets.

J'avais envie de dire : Et la cabane, alors ? Mais ça paraissait idiot. Qu'est-ce que je croyais ? Qu'Agatha Black allait rester vivre dans notre repaire à tout jamais ?

Je me contentai de lui sourire :

– Bonne nuit, alors, Agatha.

– Bonne nuit à toi aussi, Saul. Dors bien.

Chapitre XXVII

Après avoir dit au revoir à tout le monde, Robbie, Will et moi quittâmes la caravane. De nouveau il nous fallut contourner la station de lavage et traverser la partie garage. Comme je l'ai dit, il n'était que six heures du soir, mais on se serait cru bien plus tard.

– Elle n'a pas quatre-vingt-quinze ans, fit Robbie une fois que nous eûmes regagné la route. On est loin du compte.

– Ouais, et elle ne paraissait pas malade non plus, ajoutai-je.

– C'était pas aussi terrible que ça en avait l'air, hein ? dit Robbie.

– En fait, dit Will, ça me dérangerait pas de vivre dans une caravane comme ça.

À chaque pas, nous envoyions valser de larges giclées de neige et nous nous bousculions joyeusement.

– Ça vaut pas notre Pise, cela dit. (Robbie s'immobilisa et nous consulta tour à tour du regard.) Si ?

Nous continuâmes à traîner des pieds dans la poudreuse et bientôt nous fûmes au coin de la rue. C'est là que nos chemins se séparaient. Mais aucun de nous n'était pressé. Nous traînâmes un peu, adossés à un muret de pierre, devant une maison ornée d'un panneau demandant au père Noël de s'arrêter leur rendre visite.

– Plus que cinq jours avant Noël, fit Robbie en battant l'air de ses poings, j'ai trop hâte.

– Carrément !

Will frappait dans ses mains pour les réchauffer.

– Ce qui veut dire qu'il ne reste qu'une journée avant le 21 décembre. (Robbie assortit sa remarque d'une bourrade dans mes côtes.) Tu n'as pas oublié, Saul ? Tu ne peux pas laisser Agatha indéfiniment dans notre planque ou dans cette caravane. Tu as promis de la renvoyer chez elle. (Cette fois, il me prit par l'épaule.) Tu as fait fuir Crow. T'es un champion.

– Ouais, champion toute catégorie, renchérit Will.

– Et donc, poursuivit Robbie, à côté de ça, ramener Agatha chez elle,

c'est du gâteau.

Ma bande me regardait comme si j'étais un genre de héros. Crow m'avait évité comme la peste, ce jour-là, comme si je lui flanquais les jetons. Je lui avais vraiment fait peur. J'étais un champion. Ils avaient raison.

– J'y travaille, fis-je, content de moi. Ce qui me fait penser : vous ne sauriez pas où je peux trouver de l'or ?

Ils froncèrent les sourcils.

– De l'or pur. Il faut que ce soit de l'or pur.

– Oh, attends, dit Robbie en plongeant les mains dans ses poches, je crois que j'ai quelques lingots qui traînent dans un coin.

Will se bidonna.

– Sinon on pourrait aussi cambrioler le château d'Édimbourg et piquer les bijoux de la Couronne.

– Ouais, riche idée. D'autres suggestions comme ça ?

Ils ne savaient pas trop si je plaisantais ou non, ça se voyait à la façon dont Robbie se mâchonnait l'intérieur de la joue, et Will se grattait le nez. Baissant la voix, je repris :

– C'est pour assurer nos arrières. Le père d'Agatha ne lui a pas donné suffisamment d'or. C'est pour ça qu'elle s'est paumée. J'ai tout ce qu'il faut pour la renvoyer chez elle, sauf ça : il me faut de l'or.

– Le dentiste ! s'écria Will, touché par la grâce. Elle pourrait se faire soigner des caries, pendant qu'elle est ici, le dentiste lui ferait peut-être une dent en or.

– Pas moyen, rétorqua Robbie avec dédain, une dent en or chez le dentiste, ça coûte un bras.

Nous le crûmes sur parole. J'avais secrètement espéré que Robbie nous fournirait de l'or mais même lui, visiblement, n'était pas riche à ce point-là.

– Désolé, mec, dit-il. Si je trouve un moyen de régler ce problème, je te le ferai savoir, OK, Saul ?

Un clin d'œil et il rit de bon cœur.

Sur ces entrefaites, une femme déboula, les bras chargés de sacs de courses. Elle entra dans le jardin devant lequel nous étions installés. Posant son lourd chargement dans l'allée, elle secoua les poignets et nous fit signe d'approcher.

– Alors, qu'est-ce que vous avez demandé au père Noël, les garçons ?

– Un skate, un ordi portable et un iPhone, énuméra Robbie – et ce n'était que le haut de sa liste.

– Des fringues, entre autres, dit Will, et peut-être un appareil photo.

– Des trucs, marmonnai-je à mi-voix, attendant qu'elle s'engouffre chez elle.

Cela lui prit un moment mais, sitôt que j'entendis enfin le clic de la serrure, je repris :

– Je crois qu'ils sont de la même famille.

– Ouais, fit Will, moi aussi je me suis dit ça.

– Qui ? demanda Robbie. Cette bonne femme et le père Noël ?

Hilares, nous rectifiâmes.

– Non, Agatha et Agnès, bien sûr.

– Et puis la grand-mère, fit Will. Peut-être aussi le père.

Robbie siffla.

– Dans ce cas, Agatha ferait mieux de rentrer chez elle, parce que sinon…

– Elles n'existeraient pas.

Will et moi, nous avions parlé d'une même voix. Le silence se fit. Quelques flocons virevoltèrent, minuscules fantômes dansant dans le halo des lampadaires. Le panneau : « Santa, passe nous voir », était pailleté de blanc. Agnès, songeai-je, était le genre de personne susceptible de s'évanouir dans la nature sans provoquer plus qu'un : « Agnès ? C'était qui, elle, déjà ? » Je frissonnai.

– Je me demandais… (Will réfléchissait à haute voix tout en piétinant la couche de neige) et si on proposait à Agnès de faire partie de la bande ?

– Je croyais qu'on avait dit : trois maximum… commença Robbie.

– Ouais, l'interrompis-je, ben ça c'était avant. Les choses changent.

– Ma mamie dit que c'est tout ce dont elle a besoin.

– Tout, quoi ? fit Robbie. Une bande ?

Will secoua la tête :

– Des amis.

Ils me dévisagèrent tous deux tandis que je pesais le pour et le contre.

– D'accord, dis-je finalement, je veux bien.

La femme dans la maison dut allumer ses décorations de Noël pile à ce

moment-là, car soudain, tout fut illuminé.

Chapitre XXVIII

Le lendemain était le dernier jour de cours. Yesssssssss !

C'était également le solstice d'hiver. J'étais au courant : Mme Veitch n'avait pas cessé de nous saouler avec ça. Quand j'ouvris les yeux, j'entendis une plaque de neige se détacher du toit. Ma première pensée fut que, si la neige fondait, l'ange de neige d'Agatha disparaîtrait. La seconde fut pour ma rédaction d'histoire – c'était aujourd'hui, la remise des prix.

Mais je n'eus pas le temps de me monter la tête, parce que juste après maman déboula dans ma chambre, déposa en hâte Ellie sur ma couette et poussa un long soupir :

– Surveille ta sœur, tu veux ? Fais bien attention à ce qu'elle ne tombe pas du lit. Esmée a vomi partout dans son berceau, ton père n'est pas là et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Elles ont pleuré sans arrêt.

Elle s'esquiva, soupirant derechef. Ellie ne pleurait pas, pour le moment. Elle gazouillait, entre deux gloussements, et me tapotait le visage. Je la fis sauter sur le lit deux, trois fois, elle rit de plus belle et j'eus droit à une flopée de *ga-ga-ga*.

– Tu ne saurais pas où je pourrais trouver de l'or, par hasard ? dis-je tout en lui faisant un bisou esquimau.

Elle me tapa de nouveau. Je me levai, la pris dans mes bras pour aller lui montrer le bonhomme de neige sous ma fenêtre, dans la pâle lueur rosée du matin. Sauf qu'il avait bel et bien rétréci.

– Ça devient un bébé de neige.

Son rire se tut et elle observa attentivement. Nous restâmes ainsi, moi et ma petite sœur, sans échanger un mot, un bon moment à admirer le bébé de neige dans le jardin.

– Ahhh.

Son visage se fendit d'un sourire et elle tendit le bras vers la vitre.

– Je sais, répondis-je. Ahhh, c'est beau la neige, Ellie.

Quand maman revint la chercher dix minutes plus tard, elle ne fit pas allusion au concours d'histoire. Elle avait dû oublier. Ou peut-être qu'elle avait cru que je blaguais quand je parlais de participer. Les parents

pouvaient venir à la fête de Noël, mais je ne les avais pas conviés.

Puis il fut l'heure d'aller à l'école, je parcourus le chemin sourire aux lèvres, cela m'aidait à gérer le stress qui gonflait ma poitrine.

– Ahhhh, criai-je, songeant à Ellie et faisant craquer la neige compacte sous mes semelles.

J'avalai un grand bol d'air.

– T'as raison ! Dernier jour de cours : ahhhh !

Une fois à l'école, je me rembrunis un peu. Je me postai au fond du préau. Il y eut d'abord un paquet de chants de Noël, puis le pasteur vint nous raconter qu'il n'y avait pas de place à l'auberge et qu'ils avaient dû se rabattre sur l'étable. Je scrutai autour de moi, dans l'espoir de repérer Agatha et Agnès dans la foule, mais aucun signe d'elles.

– Elles sont probablement grimpées dans un arbre, murmura Robbie pour se payer ma tête.

Mme Veitch fit un petit discours au sujet des Rois mages et de Noël, ce merveilleux temps de partage. Je commençais tout juste à tendre l'oreille quand elle dit que l'un des trois rois venus d'orient avait apporté de l'or au petit Jésus. Robbie tiqua aussi et me décocha une bourrade dans les côtes.

– Toi, moi et Will, fit-il à voix basse, on est les trois Rois mages. Pise, c'est l'étable.

Je me retins de rire. Il faut dire que, pile à ce moment-là, M. Wilson, le principal, se leva et parcourut l'assemblée de son regard broussailleux. Mon cœur s'emballa.

– Et maintenant… il est… l'heure… de, dit-il d'une voix incroyablement lente, nous consacrer pleinement à la remise du prix du Jeune Historien des Marches écossaises de l'année.

Je m'absorbai dans la contemplation d'un chewing-gum collé au lino.

– J'ai le grand plaisir de vous annoncer que huit élèves de Kingland ont participé à cette édition et, ajouterai-je, avec grand mérite, qui plus est.

De nouveau, Robbie me planta son coude dans les côtes. Je jetai un œil derrière mon épaule. Les cours au lycée avaient pris fin la veille et quelques grands frères et grandes sœurs étaient là, postés comme moi au fond du préau. Quelques parents étaient également présents. Je reconnus la grand-mère d'Agnès. Elle me fit coucou de la main. Elle devait penser qu'Agnès avait pris part au concours.

Pas la moindre trace d'Agnès, cela dit, ni d'Agatha. Tout devant,

M. Wilson continuait à pérorer sur les bâtiments d'époque de Peebles, et la fête de Beltaine, notre 1er mai à nous, Écossais, et les traditions anciennes toujours bien vivaces de nos jours, comme le couronnement de la reine de Beltaine. Mes espoirs s'évanouirent. Je n'avais rien évoqué de tout cela. Puis il nous fit un laïus sur les nobles légendes de sir Walter Scott et l'histoire antédiluvienne du château de Neidpath. Ça aussi, je l'avais oublié.

– Saul !

Un regard en arrière. Agatha était là, à me faire de grands gestes. Elle se tenait à côté d'Agnès et de sa grand-mère. Agnès me salua à son tour. Je leur fis un signe de tête. Puis, les portes du préau s'ouvrirent et mon père se glissa dans les derniers rangs du public. Il m'aperçut et me décocha un clin d'œil. De nouveau, mon cœur cogna fort dans ma poitrine.

– Ton fan-club est arrivé, me souffla Robbie.

M. Wilson avait enfin terminé de déblatérer sur les vieilles pierres.

– Il va de soi que de nombreux établissements de la région ont participé. Je tiens à féliciter chacun d'entre vous pour l'effort qu'il a fourni. Bravo !

Il sourit à l'assemblée et frappa dans ses mains, déclenchant une vague d'applaudissements. Puis il s'éclaircit la gorge et la clameur cessa.

– Maintenant, j'aimerais tout particulièrement rendre hommage à trois lauréats issus de notre établissement. Et donc, sans plus tarder, à la dixième place, avec un récit décrivant la merveilleuse histoire des moulins le long de la rivière, j'ai nommé : Darcy Jenkins, en classe 6.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements tandis qu'on conduisait Darcy vers l'estrade pour y recevoir son prix. Ça ressemblait à un bouquin.

– À la quatrième place, avec une histoire du sport dans la région des Marches, et du rugby notamment, nous avons, en classe 5, Eirinn Grant.

Autre salve d'applaudissements. Un garçon, encadré par ses parents radieux, vint chercher son prix. Encore un bouquin.

– Et enfin, j'ai le grand plaisir de vous annoncer une nouvelle enthousiasmante, qui me ravit. Il n'a pas été facile de départager les vainqueurs, m'a confié le jury, qui a en effet reçu un nombre impressionnant de rédactions passionnantes. Mais c'est bien à notre école primaire de Kingsland qu'a été décerné le premier prix !

Encore un coup de coude de Robbie. Je m'éloignai de lui et baissai les yeux. Mon cœur battait à un rythme dément. Je ne voulais pas trop espérer, mais ne pouvais m'en empêcher. Will me tapotait le bras, l'air ravi.

– Un de nos élèves a raconté la vie quotidienne dans cette même ville en

des temps lointains. La rédaction faisait preuve d'une telle spontanéité que – je cite le jury – « à cette lecture, nous nous sommes sentis transportés à une époque où nulle voiture ne traversait nos rues en grondant, où nul éclairage électrique n'illuminait nos jours et nos nuits, avant les supermarchés, les jeux vidéo, une époque où même les écoles et les hôpitaux n'allaient pas de soi ». Mesdames et messieurs, jeunes filles et jeunes hommes, le premier prix, d'une valeur de deux cents livres, est attribué à un élève de classe 7…

Robbie me laboura les côtes. Will aussi.

Je fixais toujours le bout de mes baskets.

– … Saul Martin !

– C'est toi ! s'exclama Robbie. Oh mon Dieu, c'est toi. Je n'en reviens pas ! Vas-y, va le chercher !

Je ne bougeai pas d'un pouce. Robbie me poussa vigoureusement dans le dos. Will aussi. Autour de nous, d'autres personnes se mirent à applaudir et à me lancer des bravos.

Papa me guida jusqu'à la scène. J'avais les jambes en coton. Je ne sais pas comment je parvins à avancer. M. Wilson me tendait sa main de géant et, dans un brouillard complet, je me hissai sur l'estrade et la lui serrai. Puis, il me remit l'enveloppe contenant les deux cents livres en petites coupures.

– Merci, murmurai-je.

Je le répétai :

– Merci.

Mes mains tremblaient. Je n'arrivais pas à y croire. J'avais gagné !

M. Wilson refusait de me laisser descendre de scène. Il me tendit une feuille de papier. Me tapota l'épaule. Leur ferais-je l'honneur, dit-il, de leur lire la rédaction qui m'avait valu ce prix ?

Je baissai les yeux. Robbie et Will et Agatha et Agnès étaient venus se placer au premier rang. À côté d'eux, papa me faisait de grands signes, pouces dressés. Entre mes doigts, la feuille palpitait. Tout le monde me dévisageait comme si j'étais une superstar. Je toussai.

– Vas-y, mon grand !

C'était maman. Même elle était venue.

Je fourrai les billets que j'avais gagnés dans ma poche. Inspirai à fond. Pourvu que ma voix ne tremble pas… Je commençai :

– *Saul Martin est l'auteur de cette rédaction, qui traite de ce qu'était le*

quotidien des habitants de Peebles, une ville des Marches écossaises, en l'an de grâce 1812.

Je marquai une pause et levai les yeux de ma feuille. Agatha me regardait avec la plus grande attention. Sur sa joue, une larme roulait. Je repris ma lecture.

– Une chose essentielle à mentionner, c'est qu'il n'y avait pas de voitures, mais des chevaux et des carrioles, mais il fallait être riche pour avoir une carriole à soi, donc, en gros, en 1812, les gens marchaient énormément. Ils couraient, aussi. Ils marchaient et couraient drôlement vite et pouvaient tenir très longtemps.

Je continuai ma lecture. Mon stress s'était envolé. À la fin de chaque phrase, je regardais Agatha. Ses grands yeux bleus limpides étaient rivés sur moi. Agnès se tenait à ses côtés.

– Ils n'avaient pas d'oranges, sauf les riches, du coup de nombreux enfants mouraient de la rougeole. On ne savait pas la soigner.

Je fis une pause, le temps d'observer Agatha. J'approchais de la fin de ma rédaction. Comme j'en connaissais les derniers mots par cœur, je levai les yeux de ma feuille et lui déclarai bien en face :

– J'espère que les habitants de Peebles étaient heureux, à l'époque. Ils avaient leurs problèmes mais, en gros, ils adoraient leur ville.

Je marquai une pause.

– Fin, ajoutai-je.

Je ne pouvais plus m'empêcher de sourire. J'avais réussi et, au fond de ma poche, une lourde enveloppe était là pour me le rappeler.

– Bravo ! s'écria Agatha, et ce fut l'ovation générale.

Si Agatha souriait, une larme perlait au coin de son œil. À cet instant, je sus exactement ce que j'allais faire de cet argent.

Chapitre XXIX

La cérémonie de remise des prix était terminée et je descendis de l'estrade.

– Fiston ! C'était fabuleux !

Papa me serra dans ses bras, l'enveloppe se retrouva comprimée entre nous deux.

– Génial. J'ai adoré le passage sur les poissons volants et les cochons qui couinent.

Maman me prit à son tour dans ses bras.

– C'est enfin Noël ! dit-elle. Tu t'en es bien sorti, Saul, je suis tellement fière de toi !

Puis ce fut Agnès qui se précipita vers moi. C'est seulement alors que je remarquai combien elle avait l'air différente. Visiblement, Agatha lui avait coupé les cheveux.

– C'était génial, dit-elle.

– La tienne était sans doute bien meilleure.

Agnès secoua la tête.

– Pas le moins du monde. La tienne sonnait vrai.

À l'avant du préau, la chorale avait entonné le premier morceau, « We wish you a merry Christmas », et quelques ballons rouges flottaient au plafond. Le parfum des tourtes à la viande vint me chatouiller les narines. C'était la fin des cours et tout le monde était joyeux. Parmi toute cette animation, Agnès restait sereine, face à moi, toujours flanquée d'Agatha.

– Hé, Agnès ? fis-je. Tu veux entrer dans notre bande ?

Sa mâchoire se décrocha et ses grands yeux pâles s'élargirent.

– Bien évidemment, répondit Agatha en calant son bras autour de ses épaules.

Agnès, sous le choc, se contentait de hocher la tête.

Puis, ma bande se matérialisa autour de moi. Robbie et Will vinrent me toper dans la main, puis Agnès.

– Hé, fis-je en me tournant vers les garçons, pourquoi vous n'iriez pas à la cabane avec Agatha et Agnès ? Elles vous apprendront à allumer un feu sans allumettes.

– Trop classe ! firent-ils en chœur.

– Je vous rejoins d'ici trente minutes, je dois d'abord terminer un truc.

– Ça marche – de nouveau, ils avaient parlé d'une même voix.

Je me faufilai hors de la salle bondée. Le temps d'atteindre la porte, une bonne centaine de gens m'avaient crié : « Bien joué, Saul ! »

Je fis signe à maman et papa, et partis en courant, tenant fermement au creux de mon poing l'enveloppe grassouillette et ses deux cents livres. Le soleil pointait le bout de son nez. Sous le bleu du ciel, la neige étincelait.

Je filai à toutes jambes jusqu'à la rue Northgate, guettant le numéro 79. Mon cœur battait à tout rompre. J'atteignis le bout de la rue, pas un chat. C'est là que je la vis : une minuscule boutique dont la porte était surmontée de trois sphères dorées.

Chez Tilly,
prêteur sur gages
O O O

Je ralentis, soufflant comme un bœuf. La vision que j'eus de la vitrine me déçut. Je m'attendais à ce qu'un magasin vendant de l'or soit un endroit spécial, mais ça ressemblait juste à un bric-à-brac sans queue ni tête. Le magasin regorgeait de théières en porcelaine, de colliers, de pots à lait et autres bricoles. Jusqu'à ce que, près d'une guitare, je le voie, posé sur un coussinet de velours pourpre – un fin anneau en or. À côté, un morceau de papier affichait les mots : « Or pur. » Enfin ! L'or qui allait permettre à Agatha de rentrer chez elle était à portée de main.

Je fis irruption dans la boutique. Une clochette signala mon arrivée et l'homme derrière la caisse leva les yeux. Une mince barbichette blanche pointait de son menton, et sur ses épaules pendaient de longs cheveux.

– Ah ! Bonjour, jeune homme. Que puis-je faire pour vous ?

– Cet anneau en or, dis-je en le pointant du doigt, il me le faut.

– Ah, fit-il de nouveau, juchant ses lunettes sur son nez pour mieux me jauger, celui-ci ? (Il prit un air désolé.) J'ai d'autres anneaux de belle facture.

Il fit le tour de son comptoir. Avec ses petites lunettes rondes et sa barbichette, il semblait tout droit sorti d'un film de sorciers.

– Combien coûte-t-il ? interrogeai-je. Celui en or pur, sur le coussin de velours pourpre ?

– Trop cher, répliqua-t-il, secouant sa crinière blanche. Mais ceux-ci vous intéresseront peut-être ?

Il désignait une série d'anneaux dans une vitrine, mais je déclinai sa proposition.

– Non. C'est celui-ci que je veux. (Je pointai de nouveau mon index vers le bijou.) Il est écrit « Or pur », et ça a l'air d'être pile la bonne taille. (Je montrai mon enveloppe.) J'ai des sous. Je viens de remporter un prix d'histoire. J'ai rédigé un texte sur Peebles en l'an 1812.

Son visage s'éclaira d'un sourire.

– N'est-ce pas merveilleux ?

Il s'approcha de la fenêtre, farfouilla dans un coin, poussa la guitare et finit par rapporter l'anneau doré. Il souffla dessus vigoureusement et l'essuya sur sa manche.

– C'est bien triste, les monts-de-piété (il semblait s'adresser davantage à l'alliance qu'à moi), les gens y mettent leurs rêves en vente.

Puis, à mon grand étonnement, il replaça l'anneau en vitrine.

– Garde l'argent que tu as gagné. J'espère que la vieille dame qui m'a laissée en dépôt la bague de sa petite-fille aura bientôt de quoi la racheter. C'est un bel objet. Et très, très ancien.

– Mais il me la faut. Combien… combien coûte-t-elle ? insistai-je.

Il me dévisagea, claqua la langue puis dit :

– Je la céderais pour cent quatre-vingts livres, je suppose.

– Je la prends – et j'ouvris mon enveloppe.

Le type sembla hésiter, mais il hocha la tête, puis enveloppa la bague dans le carré de velours pourpre.

– Des rêves à vendre, dit-il en me tendant le paquet.

Il ouvrit simultanément l'autre main, attendant son paiement. Je déposai les cent quatre-vingts livres au creux de sa paume et il referma avidement les doigts sur les billets. Et me laissa prendre l'anneau.

Il fourra l'argent dans sa caisse, marmonnant dans sa barbe ; à l'en croire les monts-de-piété étaient les endroits les plus tristes de la terre.

– L'histoire, c'est ça ? l'entendis-je lancer dans mon dos alors que je sortais, le précieux anneau en main. Ce lieu renferme beaucoup d'histoire et de rêves brisés.

Il montra d'un grand geste son magasin – les guitares, les clarinettes, les clubs de golf, les colliers, les bracelets, les assiettes en porcelaine et les bagues.

Je poussai la porte. La clochette tinta.

– Joyeux Noël ! lui lançai-je, avant de m'élancer dans la rue en direction du magasin de bonbons.

Chapitre XXX

J'étais certain d'être parti plus d'une demi-heure. Je me pressai de traverser le terrain vague enneigé, vérifiant compulsivement toutes les deux minutes que le carré de velours pourpre était toujours au fond de ma poche, et l'anneau toujours au cœur du paquet. Tandis que j'arrivais aux abords de la cabane, une odeur de feu de bois me parvint. Sur ma joue, le vent, remarquai-je, n'était plus si mordant.

Quand je parvins au passage secret dans la haie, j'entendis Robbie, Will, Agatha et Agnès rire dans le jardin. Je me faufilai mais ne traversai pas la haie. Comme un espion, j'ouvris grands les yeux et les oreilles. Un feu brûlait gaillardement. Ils étaient tous les quatre debout, dos à moi, et Robbie balançait des brindilles dans les flammes.

– Notre bande assure à mort, disait Will, et on fait des jeux démentiels.

– Ouais, se vantait Robbie, c'est trop génial ! On vit tout un tas d'aventures, on joue aux pirates et aux bandits et aux espions et aux soldats. On s'éclate, quoi.

Ce bon vieux Robbie. Cela m'arracha un sourire, j'étais ravi de lui avoir acheté ses bonbecs préférés. Pendant ce temps, mon esprit de voyageur temporel carburait à cent à l'heure. Nous avions un feu ardent. De la terre et de l'air. J'avais une bouteille d'eau. Le cristal était toujours suspendu à une branche d'arbre et, puisque le soleil était haut dans le ciel, nous allions avoir des arcs-en-ciel à foison. La fumée du feu fournissait la vapeur. Nous avions le vieil if. Je me souvenais de la chanson de Michael. Et, pour la énième fois, je tâtai ma poche : j'avais l'or !

Agnès riait de bon cœur :

– Je vais tellement m'amuser, dans cette bande. Oh, et on pourrait attraper des lapins, les déshabiller et les faire griller sur le feu, on ferait des super pique-niques et des festins nocturnes.

Robbie ne put retenir un « Yerk » de dégoût. Agatha pouffa.

Will se tourna vers elle et dit :

– Tu faisais déjà plus ou moins partie de la bande en tant que Randolph. Donc, tu vois, si tu restes par ici, tu peux aussi être admise parmi nous en

tant qu'Agatha.

Je sortis de ma cachette et vins à leur rencontre :

– Agatha va retourner chez elle.

Ils pivotèrent tous vers moi sous l'effet de cette annonce.

– C'est vrai ? fit Agatha, les yeux écarquillés.

Elle lâcha le bout de bois qu'elle tenait en main.

– C'est vrai, fis-je, espérant ne pas trop m'avancer.

Puis je lançai à Robbie les sachets d'angelots en gélatine et de Dragibus multicolores. Agatha reçut une mandarine. Agnès, un paquet de Maltesers, et Will, un énorme sachet de chips au bacon.

– Hé ! s'écria Robbie, l'intello aux poches pleines vient nourrir les pauvres.

Sur quoi, il s'enfila la moitié du sachet d'angelots en gélatine.

Nous nous assîmes sur le tronc pour festoyer tranquillement. Je mordis dans une barre de Milky Way et regardai Agatha peler sa mandarine et s'en délecter, quartier par quartier, comme si c'était la chose la plus délicieuse qu'elle ait jamais goûtée.

– Miam, un régal.

Elle se lécha les babines.

Will mâchonna quelques chips, l'air pensif :

– Agatha va vraiment rentrer chez elle ?

– Eh oui, direction 1812, dis-je, tirant l'écrin de velours de ma poche.

– Direction les déterreurs de cadavres et les singes ? demanda Robbie, la bouche pleine de bonbons. Et les jours de foire et les tourtes au pigeon ?

– Et les poissons volants ? ajouta Will. Et les jeux de cartes et la pipe à la bouche ?

– Exactement, affirmai-je, sentant une boule se former dans ma gorge après le passage du Milky Way.

– Oui, renchérit Agnès, tout cela, et puis il y aura le passage à l'âge adulte.

Elle prit la main d'Agatha dans la sienne et sonda son regard.

– Viendra le temps des bals avec de galants jouvenceaux, tu en choisiras un pour mari, le meilleur d'entre eux, et vous aurez des enfants.

– Et des petits-enfants, dit Agatha, qui semblait hésiter entre les rires et

les larmes.

Elle lécha la dernière goutte de jus sucré sur ses lèvres. Son visage était rouge brique. Son œil pétillait.

– Et des arrière-petits-enfants, puis des arrière-arrière-petits-enfants.

Elle sourit à Agnès et murmura :

– Et des arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petits-enfants.

Agatha aida Agnès à se lever et, ensemble, elles se mirent à tournoyer gaiement dans la neige. Elles firent valser des flocons, avant de s'écrouler dans la poudreuse, hilares.

– Si on faisait un ange ? cria Agatha et, joignant le geste à la parole, elle battit des bras et des jambes.

Agnès l'imita. Robbie et Will se lancèrent des boules de neige et avalèrent encore quelques bonbons.

Pendant ce temps, je ne restai pas inactif. Je plaçai la bouteille d'eau au pied du vieil if. J'y observai un instant les lettres gravées dans le tronc :

AB

Je fus frappé de constater que c'était le début de l'alphabet – comme le début de toute chose. Je poussai le cristal du bout du doigt, il se mit aussitôt à osciller dans un concert d'éclats scintillants.

Il ne me fallut pas longtemps pour mettre le reste en place. J'inspirai un bon coup, puis appelai Agatha :

– Si tu as vraiment envie de rentrer chez toi, c'est l'heure.

– Un instant, cria-t-elle, attrapant Agnès par le bras et l'attirant vers la cabane.

Elles en ressortirent à peine quelques minutes plus tard. Agnès avait revêtu mon jean et mon sweat à capuche rouge. Elle avait sur le dos le vieux manteau que Mme Singh avait donné à Agatha, le premier jour.

– Le manteau, c'est pour mon père, dit-elle.

Agatha portait la même tenue que lorsque je l'avais rencontrée, sauf que, bien sûr, elle n'avait plus les cheveux longs.

– Maintenant, je suis prête à rentrer à la maison.

Elle fit un pas vers moi. Sa poche, notai-je, débordait de dessins. J'y repérai le recto de la carte de vœux que je lui avais faite pour Noël.

– Ouah ! s'exclamèrent Robbie et Will. Ça fait carrément d'époque.

C'est pour de vrai, alors.

– Qu'est-ce que je vous avais dit ?

Mon esprit se démenait pour trouver comment les impliquer.

– Que veux-tu qu'on fasse ? demanda Will.

Je songeai à Macrimmon.

– Si vous pouviez vous poster de l'autre côté de la haie et vous assurer que personne ne vient, ça nous aiderait à rester bien concentrés. Et tâchez d'y croire dur comme fer, ça va marcher, OK ? Imaginez Agatha de retour chez elle, il y a deux siècles de ça.

– Salut, Agatha, crièrent-ils tous deux, c'était génial de te connaître. Passe un joyeux Noël en 1812 !

– C'était un plaisir de faire votre connaissance à tous les deux, cher Will, cher Robbie. Je vais passer un moment délicieux, n'en doutez pas.

Robbie et Will filèrent prendre leur quart à l'entrée du jardin.

Puis, Agatha, Agnès et moi, nous approchâmes du vieil if. Agnès, avec sa nouvelle coiffure, ressemblait désormais étrangement à Agatha. Nous fîmes quelques pas dans la neige, qui commençait à fondre, sans bruit. Je vis Agatha contempler ses initiales sur l'écorce.

Je sortis l'anneau de son écrin. Il était tiède.

– Bien. (J'avais le ventre noué.) Nous allons faire comme la fois précédente, sauf que cette fois-ci ça va marcher.

Je glissai l'anneau au majeur d'Agatha. Il lui allait à la perfection.

Émue, elle souffla :

– Oh Saul, comme je te suis reconnaissante. Sois béni !

La vision de l'anneau arracha un sourire à Agnès.

– Adieu, chère Agatha, dit-elle, et merci de tout cœur. Merci de ta visite, et merci pour tout.

– C'est moi qui te remercie, répliqua Agatha, ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance de rencontrer son arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petite-fille, pas vrai ?

Puis elle pivota vers moi et son visage se fendit d'un immense sourire :

– Et ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre un garçon aussi valeureux et extraordinaire que toi. Je ne t'oublierai jamais, cher Saul. Jamais de la vie. Adieu.

– Adieu, Agatha, dis-je, la gorge serrée.

Elle me regarda affectueusement et, sans même l'avoir prémédité, je la serrai fort contre moi, puis la relâchai.

Agatha écarta les bras. Le soleil vint se refléter sur l'anneau, mille rayons multicolores furent projetés aux quatre coins du jardin. Elle se mit à marcher en cercle, lentement, comme prenant mentalement des notes pour la toute dernière fois. La cabane. Les collines immaculées d'Écosse. Le terrain désert où s'élevait jadis la demeure de son grand-père. Le feu au beau milieu du jardin. Sa silhouette d'ange dans la neige. Celle d'Agnès. La haie près de laquelle Robbie et Will montaient la garde. Et Agnès et moi. Elle-même ressemblait à un ange. Je sentis une larme poindre. On y était. Je savais qu'à compter de ce jour, je ne la reverrais jamais plus. Dans un mouvement lent, ses bras vinrent se placer le long de son corps. Elle planta ses yeux dans les miens et me fit un signe de tête.

– Prête ? demandai-je.

Nous avançâmes vers le vieil if. Elle tendit la main portant l'anneau et plaqua sa paume sur l'écorce, contre le tronc. Ma main recouvrit la sienne, et Agnès fit de même.

– Crois-le, soufflai-je.

Devant moi, Agatha se tenait bien droite.

– Je le crois, dit-elle tout bas, de tout mon cœur, je le crois.

Un frisson me parcourut l'échine comme j'entonnais l'antique chanson.

La chaleur de la main d'Agatha rayonnait sous la mienne. Le vent me caressait les joues. La fumée du feu de bois montait à mes narines. Un rouge-gorge sifflota. Le cristal étincela. Dans le bol, l'eau s'agita et bouillonna selon sa propre partition. Je continuai à chantonner, et soudain ce fut comme si l'arbre même frissonnait. De nouveau, un souffle glacé le long de ma colonne. Mes paupières se firent lourdes.

Je ne saurais dire combien de temps je restai ainsi, à chanter, à espérer et croire de toutes mes forces. Peu à peu, je pris conscience d'un bruit de goutte-à-goutte. J'arrêtai de fredonner. D'où venait ce *plic-ploc-plic-ploc* ? Étaient-ce des larmes ? De la neige fondue gouttant des branches ? Au loin, l'église sonna une heure de l'après-midi. Le soleil me chauffait la nuque. Sous ma paume, je sentais l'écorce rugueuse du vieil if. Et la chaleur de la paume d'Agnès sur le dessus de ma main. J'avais la sensation d'émerger d'un long sommeil. Et je sentis autre chose, un objet minuscule, dur et tiède contre mon majeur. J'ouvris les yeux.

– Elle est partie, dit Agnès.

J'étais dans les vapes, mais heureux, comme quand on sort d'un rêve merveilleux. Il n'y avait plus qu'Agnès et moi, debout près du vieil if. Je scrutai les alentours.

– Et la neige est en train de fondre, dis-je.

Je reculai d'un demi-pas et Agnès laissa échapper un maigre soupir :

– Regarde ! Oh, regarde ça !

Elle leva la main. Un rai de lumière fusa de l'anneau doré à son doigt.

– Je l'ai récupérée ! L'alliance de ma mère ! Je l'ai récupérée !

Je fis mine de comprendre. J'avais réussi, aussi incroyable que ça paraisse, à renvoyer Agatha dans le passé, mais le temps demeurait un mystère à mes yeux.

– C'est super.

Je le pensais sincèrement.

Je m'éloignai de l'arbre. Le feu brûlait toujours avec ardeur. Robbie et Will étaient fidèles au poste de l'autre côté de la haie.

Will se pencha pour jeter un coup d'œil par le passage :

– Alors, elle est partie ?

– Oui. (Agnès et moi avions répondu d'un même élan.) Elle est partie.

Ils revinrent aussitôt, jetant des regards abasourdis à la ronde. J'attrapai deux paquets de bonbons, que je leur fourrai dans les mains, comme si ça avait le pouvoir de tout résoudre, comme avant.

Et je reportai le regard vers le vieil if, juste pour vérifier. Je n'en revenais pas, moi non plus. De l'eau s'écoulait goutte à goutte des branches. Comme si le vieil arbre observait le décompte du temps, et versait de chaudes larmes.

Chapitre XXXI

Trois soirs plus tard, la veille de Noël, maman, papa, Esmée, Ellie et moi étions ensemble dans le salon. Les loupiotes du sapin clignotaient et les jumelles essayaient de s'en saisir. Quelques paquets cadeaux émergeaient de sous les branches. Papa avait sorti son énorme recueil de Noël et il faisait la lecture aux filles avec sa plus belle voix de vieillard à barbe blanche, comme il l'avait fait pour moi quand j'étais petit :

La nuit de Noël,
Dans toute la maison,
Nul être ne bougeait,
Pas même une souris…

Puis, papa vint à bout de son conte et ce fut à moi :

– Tu te souviens de Randolph, maman ?

– Oui, oui. Celui que papa prenait pour une fille ?

J'opinai. Papa se cala au fond du canapé, un bras passé autour des épaules de maman. Les jumelles s'étaient endormies sur la peau de mouton, au sol. Maman sirota une gorgée de vin rouge :

– Et… ? Que lui est-il arrivé, à lui ? ou à elle ?

– Eh bien, tu te souviens quand j'étais puni, et que tu m'as envoyé acheter des Pim's ?

– Et que tu as mis un temps fou ? Il avait commencé à neiger. Oui, je m'en souviens.

– Quelque chose me dit, intervint papa, que derrière ce concours du Jeune Historien des Marches écossaises de l'année se cache une histoire pas piquée des vers.

Je toussai et repris :

– Donc, le truc, vous voyez, c'est que cette fille a failli se faire écraser. La voiture a freiné à mort. La fille a hurlé. Je me suis retourné et elle était là, titubante, au milieu de la chaussée, elle a trébuché sur le trottoir et s'est agrippée à moi.

Ce serait, je le jurai en mon for intérieur, le dernier mensonge de ma vie – et il était blanc comme neige. Le voyage dans le temps, c'était trop tordu, et puis, je crois qu'il y a des trucs auxquels les enfants peuvent croire, mais pas les adultes. Je leur ai donc raconté les aventures d'Agatha Black, à quelques variantes près.

– Vous savez, elle était complètement paumée. Et après qu'elle a failli se faire rouler dessus, elle était un peu sonnée, et un peu flippée. On a passé quelques jours ensemble, elle et moi. Je me suis dit que ce serait plus simple de la faire passer pour un garçon. Bref, je l'ai aidée à faire deux, trois trucs. Et elle m'a dépanné aussi. On s'est bien marrés, en fait. Elle en connaît un rayon, en histoire, et elle m'a appris à jouer aux échecs. Je n'aurais jamais pu remporter ce concours sans elle. Bref, elle est rentrée chez son père, maintenant. Mais il a fallu l'aider un peu pour le trajet retour. Ils n'ont pas un rond. Je savais que c'était important, et c'était vraiment une chouette amie, alors… euh… je lui ai filé un coup de pouce.

Quand j'abordai la fin de mon récit, qu'il fallut leur avouer qu'il ne me restait pas un centime de mon prix, ils me firent une tête de six pieds de long. Depuis la cérémonie, maman m'avait suggéré un paquet de fois de m'ouvrir un compte en banque. J'avais chassé l'idée chaque fois. Papa m'avait conseillé de garder mon argent pour les soldes, et de faire des folies le moment venu.

– Tu as tout donné ?

Maman secoua la tête, incrédule. Je confirmai.

– Tout, vraiment tout ? fit papa, et je leur expliquai que le billet de vingt s'était transformé en bonbons et autres chips.

– Je n'arrive pas à le croire, dit maman en terminant son verre de vin.

Elle me regarda et hocha de nouveau la tête.

– Tu sais quoi, Saul ?

Je ne savais pas.

– Tu n'avais pas besoin de faire comme si c'était un garçon.

Papa me posa la main sur l'épaule.

– Ta mère a raison. Mais tu sais quoi, fiston ? Je suis fier de toi. Il ne vaut pas grand-chose, celui qui ne sait pas aider autrui.

Et il me serra fort contre lui, et maman fit de même. Cette veille de Noël, quand je montai me coucher, j'étais le garçon le plus heureux de toute l'Écosse.

Mais impossible de fermer l'œil, pas si vite. Je regardai par la fenêtre. Le gros de la neige avait fondu. Quelques plaques laiteuses avaient résisté, qui brillaient sous la lune, ainsi qu'un vieux bonhomme de neige rabougri. Je pressai mon nez contre la vitre et restai longtemps à contempler le minuscule bonhomme, me rappelant Agatha courant aux quatre coins du jardin, riant à gorge déployée, comme si elle ne s'était jamais autant amusée de sa vie. Et je me demandai ce qu'elle faisait en cette veille de Noël, en 1812. J'espérais, quel que soit le programme, qu'elle en profitait, tapait des mains et passait un sacré bon moment.

Au petit matin, les cloches de l'église carillonnèrent joyeusement des airs de Noël. Maman parcourut la maison, une cloche à la main, en clamant « Joyeux Noël, oh oh oh », et papa monta dans ma chambre déguisé en père Noël.

J'explorai tout d'abord la chaussette que j'avais placée au pied de mon lit. J'y trouvai une mandarine, une pomme, une pièce dorée en chocolat et une lampe torche. Je pris mon temps pour déguster la mandarine, imaginant que j'avais entre les mains le plus délicieux fruit du monde.

Puis je déboulai dans le salon, déposant un baiser sur la joue d'Ellie et d'Esmée pour leur tout premier Noël, et me lançai dans l'ouverture des paquets. Je fis de mon mieux pour feindre la surprise en tombant sur les DVD, avec force sourires. J'offris à papa et maman un dessin de notre maison, dont ils me firent compliment. Ensuite je déchirai les emballages de livres, de chaussettes, de chaussons, d'assortiments de chocolats, et une carte prépayée de vingt livres pour mon téléphone portable. Maman secouait des hochets et des peluches sous les yeux des filles.

Papa s'éclipsa. Je l'entendis ouvrir la porte d'entrée. Il faisait rouler quelque chose. Mon cœur bondit.

– Joyeux Noël, Saul ! s'écria-t-il, ouvrant grande la porte du salon avec la roue avant d'un BMX vert, qu'il poussa jusqu'à moi. Ce n'est pas le modèle le plus haut de gamme, fiston, il n'est même pas neuf, pour tout te dire, mais je lui ai redonné un coup de jeune. C'est un bon vélo, et j'espère qu'il te plaira.

Un cri de joie m'échappa, je bondis, embrassai tour à tour papa et maman, et saisis le guidon de mon BMX à moi. Ce n'était pas celui que j'avais repéré dans mon magazine. Il n'était pas comme celui de Robbie. Mais ça m'était bien égal. Il avait l'air top. Et il était à moi.

– Grandiose ! m'exclamai-je.

Chapitre XXXII

C'est Agnès qui avait eu l'idée d'aller au cimetière. Elle n'avait pas arrêté d'en parler, de répéter qu'elle avait découvert sur une carte l'emplacement exact d'un vieux cimetière, aux abords de Peebles, et qu'elle était sûre qu'Agatha y était enterrée. Je n'aimais pas penser au fait qu'Agatha Black était morte. Ça ne collait pas. C'est pourquoi j'avais sans cesse repoussé l'idée d'Agnès, proposant chaque fois de faire autre chose en échange. Elle nous avait ainsi appris à pêcher des poissons à mains nues, Robbie, Will et moi. Agnès appelait ça « choper », et nous fîmes vite des prouesses.

Nous étions le 1er mars 2013, les jours rallongeaient. Il faisait toujours frais, mais le printemps s'annonçait. J'avais même aperçu les premières jonquilles. Agnès avait repris l'habitude d'Agatha de décorer la cabane. Elle y avait disposé quelques fleurs – Will, Robbie et moi l'y avions autorisée à condition qu'elle n'en abuse pas. Parfois, elle en faisait trop mais, au fond, ça ne nous dérangeait pas. Nous avions épinglé aux murs les dessins qu'Agatha n'avait pas emportés, bien qu'ils soient assez bizarres : des pylônes, des ampoules électriques, du pop-corn et des lampadaires. Mon portrait avait disparu. Désormais, quand je faisais une course chez Mme Singh, j'imaginais mon image affichée sur le mur, au rayon soupe.

Grosso modo, notre bande continua à jouer aux mêmes jeux, et nous fîmes vite abstraction du fait qu'Agnès était une fille, du moins ça ne compta bientôt plus. Elle nous suivait sur tous les coups. Le mieux, c'est quand elle nous montrait comment grimper aux arbres.

Son père jouait toujours du violon dans la rue principale de Peebles. À en croire Agnès, il avait pas mal de succès. Ça leur remontait le moral.

Mais revenons à ce samedi, ce 1er mars, j'étais juste avec Agnès et on faisait une partie d'échecs au QG. Elle portait un jean bleu déniché dans un dépôt-vente et qui lui donnait une allure assez cool.

– Si je gagne, dit-elle en dégageant ma reine du plateau, je choisis ce qu'on fait ensuite.

J'acceptai, m'attendant à une partie de pêche ou de grimpette ou de pose de collets. C'est ce qui plaisait à Agnès.

– Échec et mat, fit-elle, se saisissant de mon pauvre roi. On va au

cimetière ! proclama-t-elle en rangeant les pièces du jeu dans une boîte à biscuits en fer-blanc.

J'allais protester mais elle coupa court :

– Tu as dit d'accord. Allez, grand chef. Tu ne peux pas manquer à ta parole. Tu n'as pas envie de savoir comment ça s'est terminé ?

Je haussai les épaules. C'était bien là le problème. Si ça s'était mal terminé, je ne voulais pas le savoir. Et si Agatha Black, de retour en 1812, avait attrapé la rougeole et succombé ? Ou s'était retrouvée à balancer au bout d'une corde sous des accusations de sorcellerie ? Ou si Dick l'avait vendue aux déterreurs de cadavres ? Ou si elle n'était jamais rentrée chez elle ? Quand je songeais à tous ces « Et si », la tête me tournait.

Agnès me tira par la manche.

– Allez, Saul, ça va être une aventure.

Puis elle fila en trombe dehors, prit son vélo (Robbie lui avait passé son ancien quand il en avait reçu un nouveau) et se faufila tant bien que mal à travers la haie.

Je la suivis, poussant mon BMX à travers le terrain vague. Nous nous mîmes à pédaler dès que nous fûmes sur la route, nous défiant à la course jusqu'à la sortie de Peebles. Le vieux cimetière était dans la campagne, près du château de Neidpath, rien à voir avec celui que je traversais pour aller en cours. Agnès me raconta que sa grand-mère s'y rendait souvent, avec des fleurs. Nous suivîmes un étroit chemin grimpant dans les collines. Mon vélo était génial. Je m'en fichais bien, que ce ne soit pas un modèle super cher. Depuis ma rencontre avec Agatha Black, j'avais beaucoup appris. Notamment à aimer mon vélo d'occasion.

Je ralentis l'allure en vue d'un vieux mur de pierre, derrière un bosquet de sapins. Que me restait-il encore à apprendre ? songeai-je cœur battant à transpercer la poitrine, et pas seulement à cause de la course à vélo.

– Je pense qu'on ferait mieux de laisser nos vélos ici, dis-je, appuyant le mien contre le muret.

Agnès obtempéra, les joues brillantes. La nervosité se lisait sur son visage, pourtant souriant, à sa façon de se mordre la lèvre inférieure.

– Tu es prêt à affronter ça, Saul ?

J'acquiesçai, par pure bravade. Je voulais me souvenir d'Agatha pleine de vie, comme elle l'était juste avant Noël. Je voulais me rappeler son rire, ses feux, ses histoires et son empathie pour Bob Cratchet, dans le roman de Dickens. Impossible de me résoudre à rechercher sa tombe.

Le vieux cimetière, aux abords du château de Neidpath, est un des endroits les plus flippants de Peebles. Nous en fîmes le tour, en quête d'un portail. Non loin de nous, des vététistes parcouraient les sentiers raides, envoyant des giclées de boue et soufflant comme des ânes. La colline était réputée pour ses chemins de trail. Les cyclistes qui nous dépassaient ne pensaient pas un seul instant aux squelettes reposant à deux pas d'eux.

Agnès et moi restâmes silencieux tout le temps que nous marchâmes dans l'herbe grasse. Nous finîmes par débusquer une haute grille, mais elle était close. Rivée aux barreaux, une pancarte en piteux état annonçait :

Ouvert le dimanche de 2 heures à 3 heures

Agnès se hissa par-dessus. Je la suivis comme je pus, m'accrochant en tremblant à un vieux barreau rouillé, me donnant un mal de chien pour passer la jambe de l'autre côté. Il fallait ensuite sauter de trois mètres de haut. J'atterris dans l'herbe mousseuse et roulai de côté. Assis au sol, je repris mon souffle. Nous étions dans le vieux cimetière.

Agnès était déjà penchée sur une pierre tombale :

– Wilemina Baxter, lut-elle, morte en 1871, à l'âge de dix-sept ans.

Je me levai et regardai autour de moi. Il y avait des stèles à perte de vue. Des anges de pierre aux ailes brisées. Des croix toutes simples. Parfois, juste une plaque au sol, mangée par la mousse. Je fis deux pas en arrière quand je compris que je marchais sur l'une d'elles.

– Pauvre Wilemina, reprit Agnès, je me demande de quoi elle est morte…

Elle avança.

– Celle-ci, Helen, est morte à deux ans ! La tuberculose, sans doute.

Je scrutai le cimetière et ne pus m'empêcher de frémir. Ça allait nous prendre des plombes, d'examiner chaque tombe. Un merle vint se poser sur une stèle devant moi. Il sifflota quelques notes avant de s'envoler. Je l'observai poursuivre sa course, virevoltant de-ci de-là entre les branches sombres d'un arbre.

– Regarde, un if ! m'exclamai-je. Là, juste ici !

Les branches de l'arbre ployaient au-dessus de quelques pierres tombales moussues.

– Elle est peut-être là-dessous, supposai-je, éloignant Agnès de cette pauvre petite Helen. Mais je ne suis pas sûr d'avoir envie de regarder, dis-je, chassant un frisson.

– Puisqu'on est venus jusqu'ici, on ferait mieux de vérifier. Allez viens, tu as sans doute raison. Ça ressemblerait bien à Agatha de demander à reposer au pied d'un if.

Nous allâmes voir. Le soleil projetait des ombres de pierres tombales sur l'herbe. L'oiseau s'était tu, c'était si silencieux qu'on entendait presque les morts chuchoter.

Je songeai à Agatha poussant un cri, traversant la route comme une furie pour venir s'agripper à mes chevilles. Me revint en mémoire l'image d'un flocon de neige se posant sur ses longs cils bruns, et la manière dont, quand elle souriait, ses yeux frisaient. La façon qu'elle avait de s'exclamer : « Grandiose ! » Et comme elle m'avait appris à jouer aux échecs, et m'avait laissé lui couper les cheveux, et qu'elle tenait à se faire appeler Randolph, et comme elle disait être une fille en or. Et comme elle avait dormi, seule, la nuit dans la cabane.

Et comme elle avait ri quand je lui avais proposé de manger des oranges. Et comme elle m'avait juré de ne jamais m'oublier. Jamais.

– Elle est couverte de mousse, dit Agnès, me tirant par la manche.

Je baissai les yeux. Nous étions sous l'if, au pied duquel une stèle séculaire se dressait. Une poignée de fleurs des champs, fanées, était posée à deux pas. Était-ce la bonne sépulture ?

Je tressaillis. Les branches de l'if bruissèrent sous les assauts du vent. Je tombai à genoux et grattai la mousse. Elle s'échappa en pelures vertes, laissant apparaître l'inscription gravée dans la pierre.

– On y est ! C'est la bonne ! cria Agnès. Elle est là.

Elle tomba à son tour à genoux à mes côtés. D'une voix mal assurée, elle lut :

Agatha Forsyth, née Black
Née le 21 juin 1802,
décédée le 3 décembre 1879,
épouse bien-aimée de Hector Forsyth, professeur,
mère chérie d'Agnès & Saul

Agnès haleta. Je la vis farfouiller dans un sac qu'elle avait apporté. Elle en puisa une pleine poignée de terre et planta une primevère au bord de la stèle. Au-dessus de nous, dissimulé dans l'arbre, le merle se remit à chanter. La gorge serrée, je lus les derniers mots, gravés au bas de la pierre :

Elle vit pour toujours dans nos cœurs

Postface

Le personnage d'Agatha Black m'a été inspiré par une personne de chair et d'os : Marjory Fleming. Marjory est née le 15 janvier 1803, à Kirkcaldy, dans la région de Fife, en Écosse. À l'âge tendre de six ans, elle partit pour la ville d'Édimbourg où elle prit des leçons auprès de sa cousine adorée, la très patiente Isabella Keith. Pour l'aider à écrire, Isabella suggéra à la jeune Marjory, « orage et soleil », de tenir un journal. Entre 1810 et 1811, à l'âge de sept et huit ans, Marjory noircit trois fins carnets de ses observations personnelles et de ses poèmes, couvrant des sujets aussi divers que la littérature, l'amour, l'histoire et la religion.

La tante de Marjory Fleming avait un singe de compagnie nommé Pug, qui vivait avec elles dans leur demeure de Charlotte Square, à Édimbourg. Il était incontestablement une attraction locale et Marjory écrivait à son propos : « Le singe reçoit autant de visites que moi ou mes cousins. »

Quand elle fut rentrée à Kirkcaldy, Marjory envoya à Isabella la lettre suivante, le 1er septembre 1811 : « Nous sommes cernés par la rougeole, de tous côtés. » Le 19 décembre, Marjory rendit l'âme, peu avant son neuvième anniversaire.

Un demi-siècle plus tard, Mark Twain, à la lecture de ses lettres, journaux et poèmes, évoqua une « enfant miraculeuse ».

Marjory Fleming est enterrée dans le cimetière d'Abbotshall, à Kirkcaldy. On peut encore voir sa pierre tombale, où figure toujours la modeste mention « M.F. 1811 ». Près de sa tombe se dresse une statue d'une jeune fille en train d'écrire, érigée en 1830 et qui lui est dédiée : « À la plus jeune des immortelles ».

Les journaux originaux de Marjory Fleming sont conservés à la Bibliothèque nationale d'Écosse. Je dois beaucoup à un bel ouvrage, *Marjory's Book* : *The complete journals, letters and poems of a young girl*, publié par Barbara Mclean (chez Mercat Press, non traduit en français).

Janis Mackay,

Édimbourg, décembre 2012

Page de copyright

Traduit de l'anglais par Marie Tillol
Illustration de couverture : Eva Roussel

FLEURUS

Direction : Guillaume Arnaud, Guillaume Pô
Direction éditoriale : Sarah Malherbe
Édition : Claire Renaud, assistée de Lina Chabrol
Direction artistique : Élisabeth Hebert
Réalisation numérique : andaollenn, Gwenael Dage
© Fleurus, Paris, 2017, pour l'ensemble de l'ouvrage.
Sites : www.fleuruseditions.com
ISBN : 978-2-2151-3432-9
ISBN numérique : 9782215135425
Dépôt légal : octobre 2017
Tous droits réservés pour tous pays.
« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »